

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 24
JANVIER 2017

RÉVOLUTION RUSSE

1917 L'ANNÉE
OÙ LE MONDE
BASCULA

LES HÉRITIERS
D'ALEXANDRE
LE RÊVE BRISÉ D'UN EMPIRE

LES JUIFS
AU MOYEN ÂGE
L'ESCALADE
DE LA PERSÉCUTION

ROME
QUAND LES EMPEREURS
JOUAIENT
À LA BATAILLE NAVALE

PIZARRO
LA MORT TRAGIQUE
D'UN CONQUISTADOR



M 06095 - 24S - F. 5,95 € - RD


NOUVELLE
APPLICATION



Le Monde
DES RELIGIONS

Portez un regard éclairé sur les religions avec l'application Le Monde des Religions

- Lisez Le Monde des Religions sur votre smartphone ou votre tablette **et même lors de vos déplacements, en mode hors connexion**
- Feuillez l'intégralité du magazine en avant-première **et profitez d'un grand confort de lecture en adaptant la taille du texte à votre convenance**
- Retrouvez tous les anciens numéros et les hors-séries thématiques du Monde des Religions
- Avantages abonnés. **Avec un seul abonnement, lisez votre magazine en version papier et accédez aux articles gratuits et payants depuis votre ordinateur, votre smartphone et votre tablette**

Comment télécharger l'application Le Monde des Religions en quelques clics ?



1. Rendez-vous dans le store de votre smartphone ou de votre tablette
2. Saisissez le mot-clé « Le Monde des Religions » dans la barre de recherche
3. Sélectionnez l'application Le Monde des Religions puis appuyez sur « Installer »
4. Appuyez ensuite sur « Ouvrir »
5. Si vous êtes abonné, connectez-vous dans l'application ou bien activez votre compte





Le dossier

32 Le xx^e siècle commence en 1917

- La révolution russe. En mars, le tsarisme tombe, remplacé en quelques jours par un régime révolutionnaire. **PAR SOPHIE CŒURÉ**
- Champions du monde libre. En avril, l'entrée en guerre des États-Unis révèle une nouvelle puissance. **PAR DOMINIQUE KALIFA**
- Le chemin des drames. En mai, la lassitude de la guerre entraîne des mutineries qui influencent le cours du conflit. **PAR ANDRÉ LOEZ**



AISA / LEEMAGE

Les grands articles

22 Les naumachies à Rome

Spectaculaires et coûteux, ces divertissements sanglants sur l'eau faisaient les délices du peuple romain. **PAR MARÍA ENGRACIA MUÑOZ-SANTOS**

52 Les héritiers d'Alexandre

La mort brutale du grand conquérant en 323 av. J.-C. met fin à son empire, que ses généraux ne tardent pas à se disputer. **PAR SONIA DARTHOU**

62 Être juif au Moyen Âge

Victimes des pires accusations et de violentes persécutions, les juifs virent leur condition se dégrader au sein de la chrétienté. **PAR DIDIER LETT**

76 La mort de Pizarro

La conquête du Pérou a suscité les rancunes du clan Almagro, qui conspire sa revanche dans les rues de Lima. **PAR JOSÉ MARÍA GONZÁLEZ OCHOA**

Les rubriques

06 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE

Beatrice Cenci

Victime d'un père débauché et violent, elle se vit néanmoins condamnée à mort en 1599.

14 L'ÉVÉNEMENT

La Case de l'oncle Tom

Le succès du roman paru en 1852 fut tel qu'il contribua à l'abolition de l'esclavage aux États-Unis.

18 LA VIE QUOTIDIENNE

Les Incas, fous de coca

Plante sacrée, médicinale, divinatoire... La coca avait bien plus de valeur que l'or.

86 LA GRANDE DÉCOUVERTE

La porte d'Ishtar

L'édifice babylonien est reconstitué à Berlin en 1928.

90 L'ŒUVRE D'ART

Joseph Vernet

Il avait pour mission de peindre les ports de France sous Louis XV.

92 LES LIVRES ET EXPOSITIONS



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE :
AFFICHE DE PROPAGANDE REPRÉSENTANT LÉNINE.
PAR VIKTOR SEMENOVITCH IVANOV. LITHOGRAPHIE.
1967. TÉMOIGNAGE A VÉCU LÉNINE VIT, LÉNINE
VIVRA POUR TOUJOURS ! PAR VLADIMIR
MATAKOVSKI. COLLECTION PRIVÉE.
© VIKTOR SEMENOVICH IVANOV (1909-1968)
/ PRIVATE COLLECTION / SPUTNIK / BRIDGEMAN
IMAGES

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction artistique : BRUNO HOUDOU
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Révision : LAURENT COURCOUL

On collaboré à ce numéro : A. BAULENAS I PUBLI, S. BRIET, S. CŒURÉ, S. DARTHOU, J. M. GONZÁLEZ OCHOA, C. JOSCHKE, D. KALIFA, D. LETT, A. LOEZ, C. MANUEL, FELIP MASO, CYPRIEN MYCINSKI, M. E. MUÑOZ-SANTOS, M. P. QUERAULT DEL HIERRO. Traduction : V. CAPIEU, A. COURAU, I. LANGLOIS-LEFEBVRE, N. LHERMILLIER

Coordination éditoriale *Le Monde* : MICHEL LEFEBVRE

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX

Assistante : ODILE TESSIER

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA

Fabrication : ÉRIC CARLE (directeur industriel), NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOC'H (chef de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEVEN RUNGIAH

Commercial : VINCENT VIALA (directeur), FLORENCE MARIN, LAËTTITA SO, GALATÉA PEDROCHE, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13

De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.

E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

■ Belgique : Edigroup Belgique. Diffusion Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abobelgique@edigroup.org

■ Suisse : diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82. E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : CHRISTOPHE CHANTREL (responsable ventes France et international), CAROLE MERCERON (chef de produit) Réassorts : 0 805 05 01 47

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ

Dépôt légal : à parution. ISSN : 2417-8764

Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 80, bd. Auguste-Blanqui, 75013 Paris

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

Information à l'attention de nos abonnés en prélèvement automatique

Dans le cadre de la réglementation SEPA (Single Euro Payment Area, espace unique de paiement en euros), vous pouvez accéder aux caractéristiques de vos prélèvements en contactant notre service clients par téléphone au 01 48 88 51 04 ou par mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNÈS

Professeur d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, où il enseigne l'histoire mésopotamienne, les rapports entre la Bible et la Mésopotamie, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIII^e et le II^e s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA

Professeur d'histoire contemporaine à Paris 1 où il dirige le Centre d'histoire du XX^e siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.



NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
est enregistrée à Washington D.C.,
comme organisation scientifique et éducative
à but non lucratif dont la vocation est
« d'augmenter et de diffuser
les connaissances géographiques ».
Depuis 1888, la Society a soutenu plus de
9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL President and CEO

BOARD OF TRUSTEES

JEAN N. CASE Chairman,
TRACY R. WOLSTENCROFT Vice Chairman,
WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL,
MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA
GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY,
GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC
C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E.
PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI,
JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT,
ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN Chairman
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA,
COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN,
CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON,
JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN,
STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE,
JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH,
THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P.
THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT

SUSAN GOLDBERG Editorial Director,
CLAUDIA MALLEY Chief Marketing and Brand
Officer, MARCELA MARTIN Chief Financial
Officer, COURTEMENY MONROE Global Networks
CEO, LAURA NICHOLS Chief Communications
Officer, WARD PLATT Chief Operating Officer,
JEFF SCHNEIDER Legal and Business Affairs,
JONATHAN YOUNG Chief Technology Officer

BOARD OF DIRECTORS

GARY E. KNELL Chairman
JEAN A. CASE, RANDY FREER,
KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH,
LACHLAN MURDOCH, PETER RICE,
FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE Senior Vice
President, ROSS GOLDBERG Vice President
of Strategic Development, ARIEL DEIACO-LOHR,
KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC,
JENNIFER JONES, JENNIFER LIU,
LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS

S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

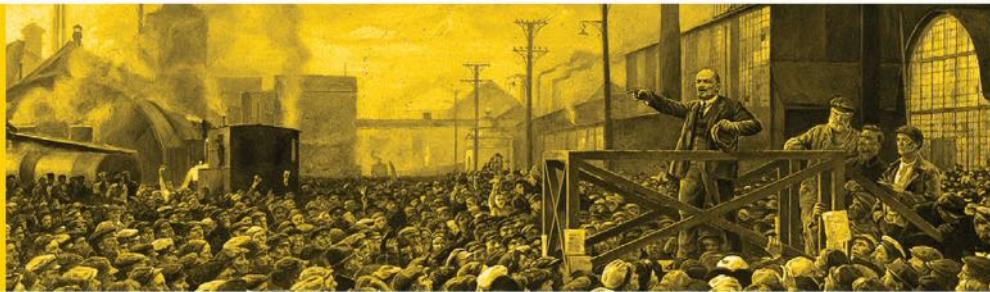
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

ASSISTANTE : Odile Tessier

GROUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DÉRICTOIRE : Louis Dreyfus

MEMBRE DU DÉRICTOIRE : Jérôme Fenoglio



OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Le xx^e siècle commence en 1917.

La Grande Guerre ouvrit la boîte de Pandore. Cette année-là, le monde bascula. Le 6 avril, **l'entrée en guerre des États-Unis** aux côtés de l'Entente consacrait l'émergence d'une grande puissance. La guerre devenait vraiment mondiale. 1917 est aussi, au printemps et à l'été, **l'année des mutineries**. Lézardant l'union sacrée des débuts, des cris séditieux résonnent au sein de l'armée française : « À bas la guerre ! » Ce conflit terrible incuberait également les mentalités en profondeur, l'abîme de l'absurde s'ouvrant sous les pieds de l'humanité.

Cette guerre allait être fatale aux empires – ottoman, allemand, austro-hongrois et russe –, mais l'effondrement de la monarchie trois fois séculaire des Romanov laisserait la place à un type de régime inédit, le communisme bolchevik. **Cette révolution née de la guerre** coupa le souffle par sa rapidité et sa radicalité.

Comment une secte politique quasiment inconnue avait-elle pu s'emparer du pouvoir ? La « technique du coup d'État » disséquée par l'écrivain Malaparte allait faire des émules, à commencer par Mussolini.

Quant au communisme, il marquera le monde pour des décennies, avec l'extension de l'empire soviétique et la multiplication des révolutions en Chine, au Vietnam... et sur tous les continents. Cette force politico-idéologique, avant de se pétrifier puis de se dissoudre, put apparaître quasiment irrésistible. Pourtant, le xx^e siècle, qui débute en 1917, s'acheva en 1989, avec la chute du mur de Berlin. Un siècle qui dura, en somme, soixante-dix ans.

Redécouvrir la Conciergerie

Témoin des heures glorieuses ou sombres de l'histoire de France, l'édifice parisien dépoussiète sa muséographie, entre reconstitutions historiques et nouvelles technologies.

La Conciergerie, qui a réouvert ses portes en décembre, entre dans le XXI^e siècle et raconte son passé tumultueux au cours d'un nouveau parcours révolutionnaire. Sous Philippe le Bel, le palais de l'île de la Cité avait été la première résidence parisienne des rois de France. En 1789, il abritait les principales institutions du royaume et demeura le cœur du pouvoir judiciaire. En 1793, le Tribunal révolutionnaire s'installa au premier étage, tandis que les cellules de la Conciergerie accueillaient les prisonniers.

Procès sous la Terreur

Le Centre des monuments nationaux, qui gère l'édifice, souhaitait dépoussiérer la muséographie. « Il fallait

retrouver un rapport au passé authentique ; nous avons modifié la muséographie de façon à comprendre le monument tel qu'il était à l'époque », explique Guillaume Mazeau, commissaire scientifique. La première salle replace le visiteur dans le contexte du XVIII^e siècle. Le premier étage, consacré à la Révolution et à la justice, évoque la mise en place du Tribunal, la Terreur, les procès médiatiques et les rôles joués par Robespierre et Fouquier-Tinville. « Pour la salle des Noms, où étaient listés les condamnés à mort de la Révolution, le visiteur était surtout amené à s'émouvoir, poursuit Guillaume Mazeau.

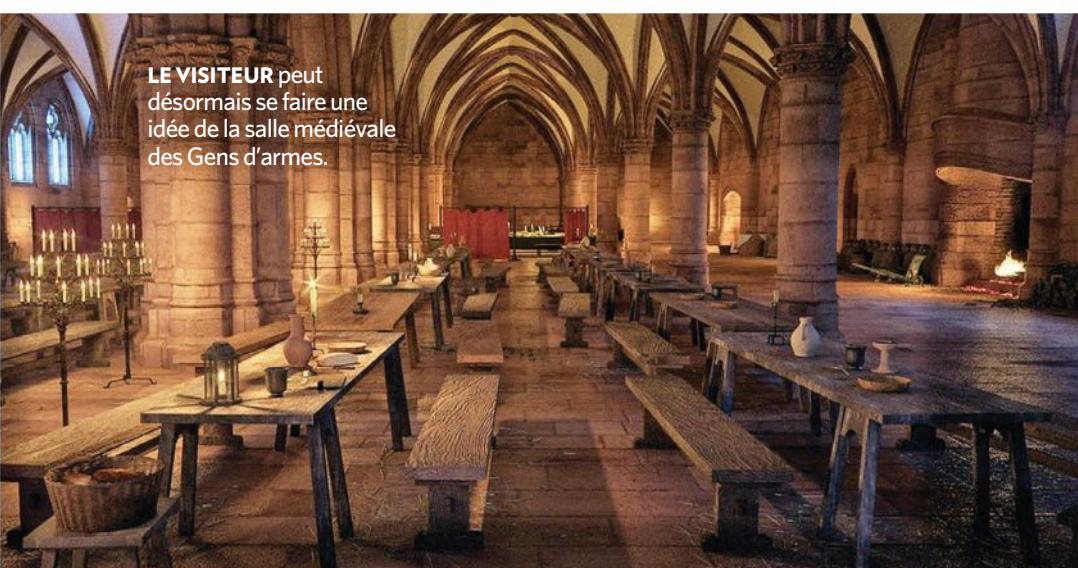
Nous avons référencé les 4 000 personnes déférées devant le Tribunal, dont beaucoup ont été acquittées, créant ainsi une documentation scientifique qui n'existait pas. Le visiteur peut accéder aux dossiers

▲ VUE DU PALAIS DE JUSTICE
en 1786-1787. Par Jean Testard. Musée Carnavalet, Paris.

de 50 entre 1793 et 1795. » Marie-Antoinette, qui fut détenue à la Conciergerie, reste le clou de la visite en fin de parcours, avec le arrestation, de son procès et de son exécution.

Pour comprendre l'évolution du bâtiment, le visiteur dispose d'un HistoPad, une tablette tactile qui permet de remonter le temps et de faire une visite immersive : grâce à une reconstitution 3D, il découvre ainsi les salles du palais de la Cité au XIV^e siècle ou sous la Révolution française. ■

LE VISITEUR peut désormais se faire une idée de la salle médiévale des Gens d'armes.



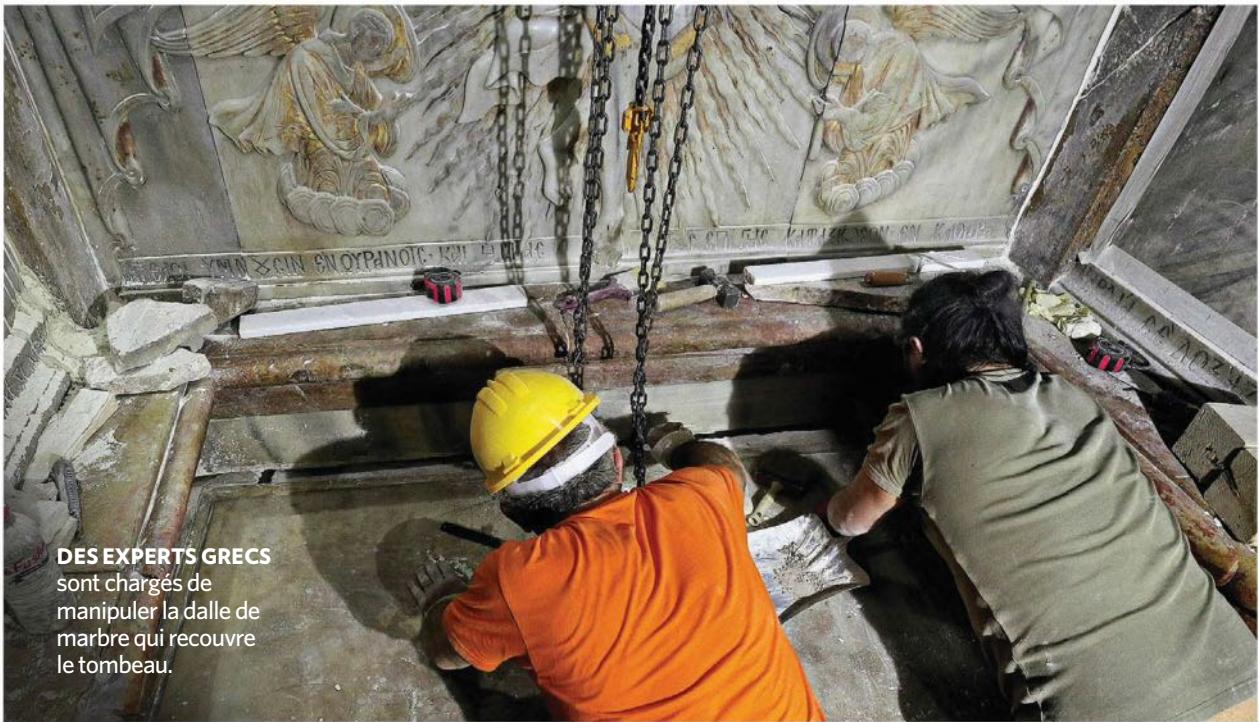
BERTHÉ / P. CADE / CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX - PHOTO DE PRESSE

La Conciergerie

LIEU 2, bd du Palais, 75001 Paris
WEB www.paris-conciergerie.fr



CAROLINE ROSE / CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX / PHOTO DE PRESSE



MONDE DE LA BIBLE

Au cœur du tombeau du Christ

L'occasion est unique : en octobre dernier, le Saint-Sépulcre a été ouvert pour permettre aux scientifiques de pratiquer des analyses sur l'un des lieux les plus sacrés du christianisme.

Le tombeau supposé de Jésus, situé dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, n'avait pas été ouvert depuis plus de deux siècles. Du 26 au 29 octobre dernier, la plaque de marbre recouvrant la tombe a été déplacée, et des scientifiques ont pu pendant 36 heures procéder à une série d'analyses : thermographie à infrarouge, imagerie par résonance magnétique.

Des prélèvements ont été effectués sur la roche sur laquelle aurait reposé le Christ ; ils seront analysés par des chercheurs de l'université d'Athènes,

grâce à un laboratoire installé dans l'église. Ils devraient permettre d'étudier pour la première fois avec des techniques表演antes la surface d'origine de la pierre du site le plus sacré du christianisme. Et peut-être de déterminer la période à laquelle cette pierre a été taillée.

Une table de pierre

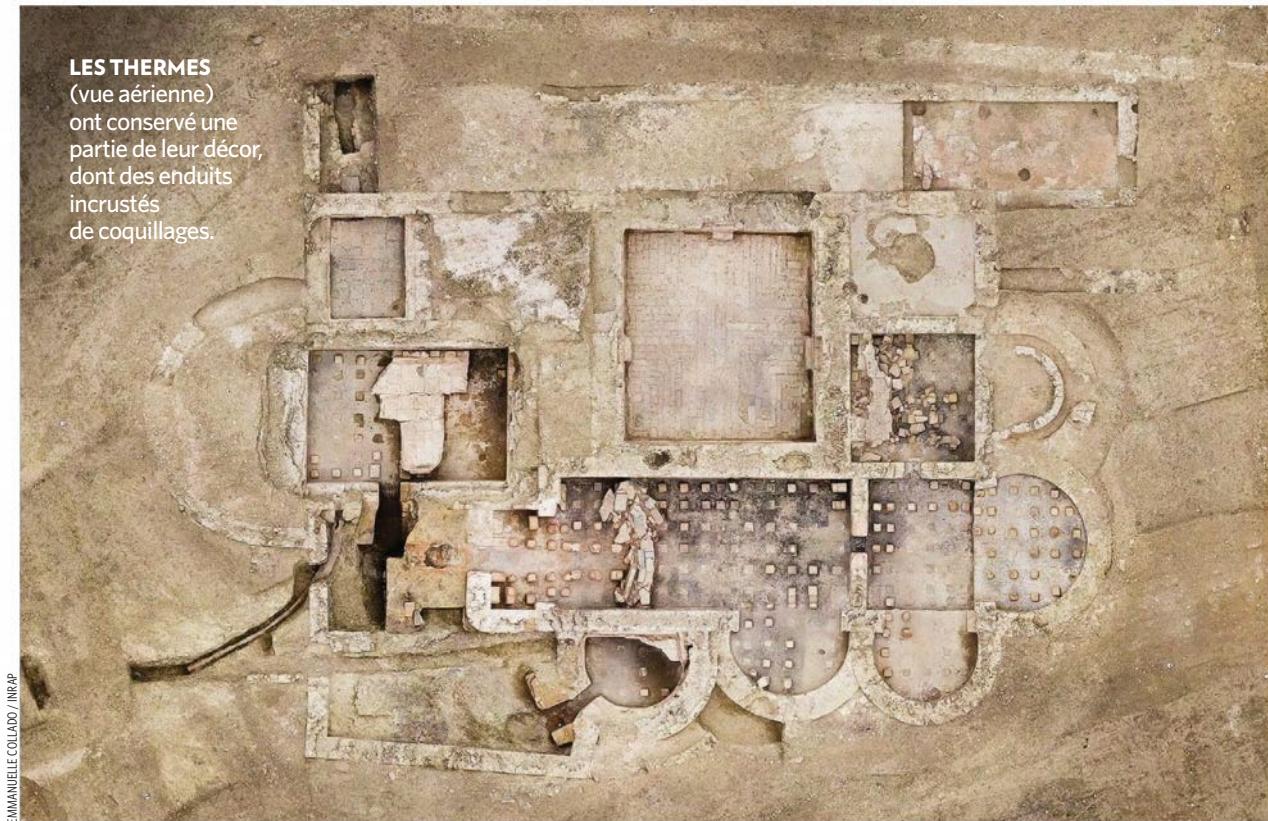
Ce sont des travaux de rénovation visant à renforcer l'édicule dans lequel se trouve le tombeau du Christ qui ont permis d'examiner de plus près ce monument sacré. L'église du Saint-Sépulcre a été construite au XII^e siècle. En son centre, à

la place de la traditionnelle nef, se trouve un édifice de quelques mètres de hauteur, en forme de rotonde. Et à l'intérieur de celle-ci, une grotte qui a servi de tombeau, car à l'époque, et selon la tradition juive, on déposait le corps sur une table de pierre. Selon la tradition chrétienne, le corps de Jésus aurait été posé sur ce lit funéraire taillé dans le roc, après sa crucifixion par les Romains.

La plaque de marbre recouvrant la tombe a donc été déplacée pour la première fois depuis 1810, date des derniers travaux de restauration entrepris après un incendie. Une structure

métallique maintient ensemble les blocs de marbre, mais ceux-ci se désolidariseraient à cause de l'humidité et des deux millions de visiteurs annuels. L'édicule sera reconstruit à l'identique.

Seuls quelques privilégiés ont pu apercevoir ce rocher, où Jésus aurait été déposé. La restauration, démarrée en mai dernier, devrait s'achever à Pâques 2017. Elle est financée par les trois principales confessions chrétiennes du Saint-Sépulcre : grecs-orthodoxes, latins (franciscains), arméniens, et par des donations publiques et privées. ■



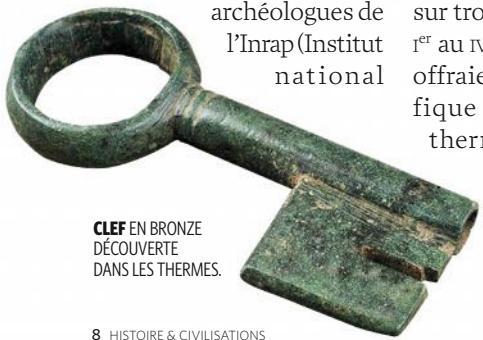
ANTIQUITÉ GALLO-ROMAINE

Villa bretonne tout confort

Surprise sous un champ des Côtes-d'Armor : les archéologues ont mis au jour une luxueuse villa romaine d'époque impériale, pourvue de thermes de 400 mètres carrés.

Sous les champs de Langrolay-sur-Rance, petit village des Côtes-d'Armor, une imposante villa gallo-romaine a surgi avant qu'un lotissement ne soit construit. « L'une des plus grandes jamais fouillées en Bretagne », selon les

archéologues de l'Inrap (Institut national



de recherches archéologiques préventives), qui ont mis au jour ce site de 1 500 mètres carrés habitables, auxquels s'ajoutent des thermes de 400 mètres carrés très bien conservés. Les bâtiments forment un

U autour d'une cour centrale bordée de colonnades sur trois côtés. Occupés du I^{er} au IV^e siècle apr. J.-C., ils offraient une vue magnifique sur la Rance. Les thermes comprenaient deux piscines, dont l'une était chauffée, un *caldarium* avec baignoire d'eau

chaude et sauna, des salles tièdes. Murs et plafonds étaient décorés de peintures et d'enduits incrustés de coquillages dans un style qui s'est développé au III^e siècle et qui pourra être reconstitué.

Les thermes comblés

L'ensemble appartenait à un riche notable coriosolite, l'un des quatre peuples d'Armorique. Il faisait partie des élites vite insérées dans l'Empire romain et utilisait sa villa comme résidence secondaire, mais également comme ressource

économique au cœur d'un domaine agricole.

Les thermes ont été au centre des discussions du conseil municipal de Langrolay-sur-Rance, qui a décidé de les conserver. Mais la restauration est estimée entre 800 000 et un million d'euros, beaucoup trop pour la commune seule. Aussi, en attendant de trouver les financements complémentaires, les thermes ont été comblés pour être protégés, et leur emplacement mis sous le coup d'un arrêté de construction. ■

OFFRE EXCEPTIONNELLE

ABONNEZ-VOUS !

47 %
d'économie



VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !

2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement, soit **10 numéros gratuits**

BULLETIN D'ABONNEMENT

à compléter et à renvoyer avec votre règlement à l'ordre d'*Histoire & Civilisations* à :

HISTOIRE & CIVILISATIONS – Service abonnements – 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf – 75212 PARIS CEDEX 13

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*.

Je choisis :

- L'abonnement pour 2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement au lieu de **130,90€*** soit **47 % d'économie** ou **10 numéros gratuits**. **97E01**
- L'abonnement pour 1 an (11 n°s) pour **39€** seulement au lieu de **65,45€*** soit **40 % de réduction** ou **4 numéros gratuits**. **97E02**

M. Mme

Nom/Prénom.....

Adresse

Code postal

Ville.....

Tél.

E-mail@.....

J'accepte de recevoir les offres d'*Histoire & Civilisations* oui non
des partenaires d'*Histoire & Civilisations* oui non

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 31/05/2017, réservée à la France métropolitaine.

Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch

Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter au 33 1 48 88 51 04

Conformément à la loi Informatique & Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C.Paris B 323 118 315

Beatrice Cenci, victime condamnée

En 1599, parce qu'elle a voulu échapper à la tyrannie d'un père violent et débauché, la jeune Beatrice est vouée à une mort terrible, avec ses frères et sa belle-mère.

Une tragédie familiale

1577

Le 12 février, Beatrice Cenci naît à Petrella Salto. Elle est la fille de Francesco Cenci et Ersilia Santacroce.

1592

Après la mort d'Ersilia, Francesco épouse Lucrezia Petroni. C'est alors qu'ont lieu ses premiers démêlés avec la justice.

1595

Les Cenci s'installent à Rome. Beatrice dénonce les abus de son père, mais on l'ignore en raison de l'influence de Francesco.

1597

Plusieurs membres de la famille assassinent Francesco. Le crime est découvert, et ils sont condamnés à mort.

1599

Le 11 septembre, Beatrice est exécutée, malgré l'opposition du peuple ; son histoire ne sera pas oubliée.

Une légende romaine affirme que chaque année, à l'aube du 11 septembre, la silhouette fantomatique d'une jeune fille apparaît à la porte de l'église de San Pietro in Montorio et que, marchant lentement sur les rives du Tibre, elle se dirige vers le château Saint-Ange. Ce n'est que l'une des nombreuses histoires qui donnent à Rome son parfum de mystère, mais elle a permis de perpétuer le souvenir de la tragique aventure de Beatrice Cenci — le spectre empli de douleur — qui, avec sa famille, fut la protagoniste de l'un des épisodes les plus dramatiques dont la ville se souvienne.

L'histoire commence à Petrella Salto, une petite bourgade située à quelques kilomètres au nord-est de Rome, dans la campagne du Latium. C'est là, au château de la Rocca, la propriété de son aristocratique famille, que Beatrice naît le 12 février 1577. Son père, Francesco Cenci, qui a

alors près de 40 ans, est un riche propriétaire terrien connu pour son caractère violent et sa conduite amorphe, et détesté d'à

peu près tous ceux qui le connaissent. Très jeune encore, il a épousé Ersilia Santacroce, avec laquelle il a eu 12 enfants, dont sept seulement ont atteint l'âge adulte : Giacomo, Cristoforo, Antonina, Rocco, Beatrice, Bernardo et Paolo.

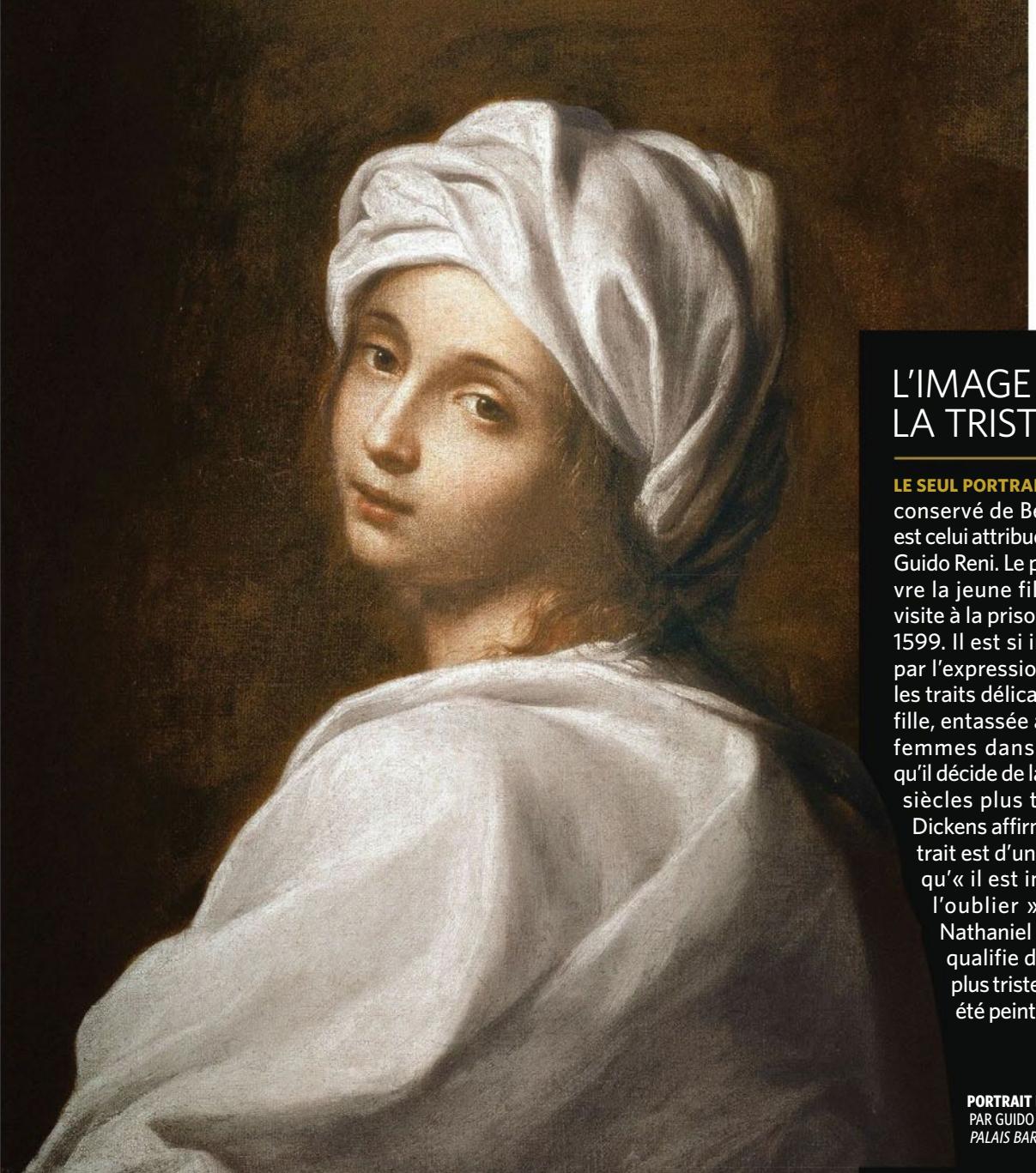
Francesco échappe au bûcher

Après la mort d'Ersilia, Francesco confie aux religieuses de Santa Croce in Montecitorio l'éducation de ses deux filles, Antonina et Beatrice, et épouse peu après en secondes noces une veuve du nom de Lucrezia Petroni. Son ambition et sa conduite dissipée l'ont à plusieurs reprises confronté à la papauté, et il a eu affaire à la justice pour des questions très délicates. Il est notamment accusé d'avoir forcé l'un de ses domestiques, mineur, à pratiquer le « vice infâme ». Seul l'achat de faveurs à ses juges le sauve du bûcher. Souhaitant prendre le large, il se fait construire un superbe palais aux abords du ghetto juif de Rome, dans lequel il s'installe en avril 1595.

À cette époque, Antonina, l'aînée des deux sœurs, ne réside plus au couvent de Santa Croce, car elle s'est mariée. De leur côté, Cristoforo et

Beatrice tente d'alerter les autorités sur les abus que subit la famille Cenci, mais sans succès.

LE PAPE CLÉMENT VIII. PAR FABRIZIO SANTAFEDE. XVII^E SIÈCLE.



L'IMAGE DE LA TRISTESSE

LE SEUL PORTRAIT que l'on ait conservé de Beatrice Cenci est celui attribué au Bolognais Guido Reni. Le peintre découvre la jeune fille lors d'une visite à la prison de Rome en 1599. Il est si impressionné par l'expression résignée et les traits délicats de la jeune fille, entassée avec d'autres femmes dans une cellule, qu'il décide de la peindre. Des siècles plus tard, Charles Dickens affirme que le portrait est d'une telle beauté qu'« il est impossible de l'oublier », tandis que Nathaniel Hawthorne le qualifie de « l'image la plus triste qui ait jamais été peinte ».

PORTRAIT DE BEATRICE CENCI
PAR GUIDO RENI. VERS 1600.
PALAIS BARBERINI, ROME.

ORNOZ / ALBUM

Rocco ont intégré la milice papale. C'est donc son épouse, Lucrezia, ainsi que ses enfants, Giacomo, Beatrice, Bernardo et Paolo, qui accompagnent Francesco dans la nouvelle demeure. Francesco pense qu'à Rome la proximité de la cour papale incitera le pape à oublier leurs anciens désaccords et qu'il lui sera plus facile de prospérer dans la société. En même temps, il pourra obtenir pour ses enfants un avenir plus prometteur que celui qui les attendait dans leur retraite de la campagne du Latium. Mais la tragédie ne tarde pas à éclater. Car Francesco

Cenci se révèle aussi dans l'intimité un véritable monstre ; il ne cesse de maltraiter ses enfants et ses serviteurs, viole son épouse, abuse de sa propre fille.

Éliminer un monstre

Beatrice est précisément la première à alerter les autorités sur la situation, mais sa jeunesse – elle a tout juste 18 ans – et la condition aristocratique de son père ôtent toute vraisemblance à sa dénonciation. Francesco est simplement convoqué par l'autorité, qui le garde quelques jours en prison et

le renvoie chez lui, où l'on peut penser que, ivre de colère, il redouble de violence.

Il décide alors d'enfermer sa famille dans le château de la Rocca. Il leur rend fréquemment visite avec l'assurance que, à distance de la surveillance des autorités romaines, il sera à l'abri de tout danger. Mais il se trompe. Las de supporter toutes sortes d'abus, Lucrezia, Beatrice, Giacomo et Bernardo conçoivent un complot pour se débarrasser de ce tyran domestique. Deux jeunes gens de la région offrent leur



MASSIMO PIZZOLI / AGE FOTOSTOCK

LE CHÂTEAU SAINT-ANGE,
à Rome, qui servait de
résidence papale, fut le cadre
de l'exécution des Cenci.

collaboration ; l'un d'eux, Olimpio Calvetti, courtise la jeune Beatrice malgré l'interdiction formelle de son père, qui en raison d'obscurs intérêts, refuse que la jeune fille se marie. Et c'est ce même Olimpio qui, lors d'une visite de Francesco au château, tente de l'empoisonner. Mais il ne réussit pas à supprimer l'exécrable père de

famille, et les femmes, bien décidées à mettre fin à leurs tourments, entrent en action. Alors que Francesco est inconscient sous l'effet du toxique ingéré, Lucrezia et Beatrice le tuent en le frappant à la tête avec une masse. Puis Giacomo et Bernardo jettent le corps par la fenêtre pour faire croire à un accident.

Personne ne les croit. La garde papale mène une enquête, et l'amant de Beatrice, une fois capturé, est torturé à mort. Son complice connaît le même sort, mais il périt sans rien révéler. Enfin, on interroge la famille, et la vérité est découverte. Les quatre complices sont arrêtés, déclarés coupables et condamnés à mort, à l'exception de Bernardo, gracié en raison de son jeune âge. On l'oblige tout de même à assister à l'exécution violente de tous les membres de sa famille, avant qu'il n'aille finir ses jours en prison.

UNE ŒUVRE CENSURÉE

SHELLEY ÉCRIT *Les Cenci* en 1819. L'histoire avait survécu grâce à la tradition orale et à sa présence dans les *Annali d'Italia*. Mais la pièce de théâtre n'a pu être présentée au public qu'en 1922 : la puritaine société victorienne l'interdisait, car elle évoquait des thèmes comme l'inceste et le parricide.

PERCY BYSSHE SHELLEY. PAR AMELIA CURRAN. 1819.



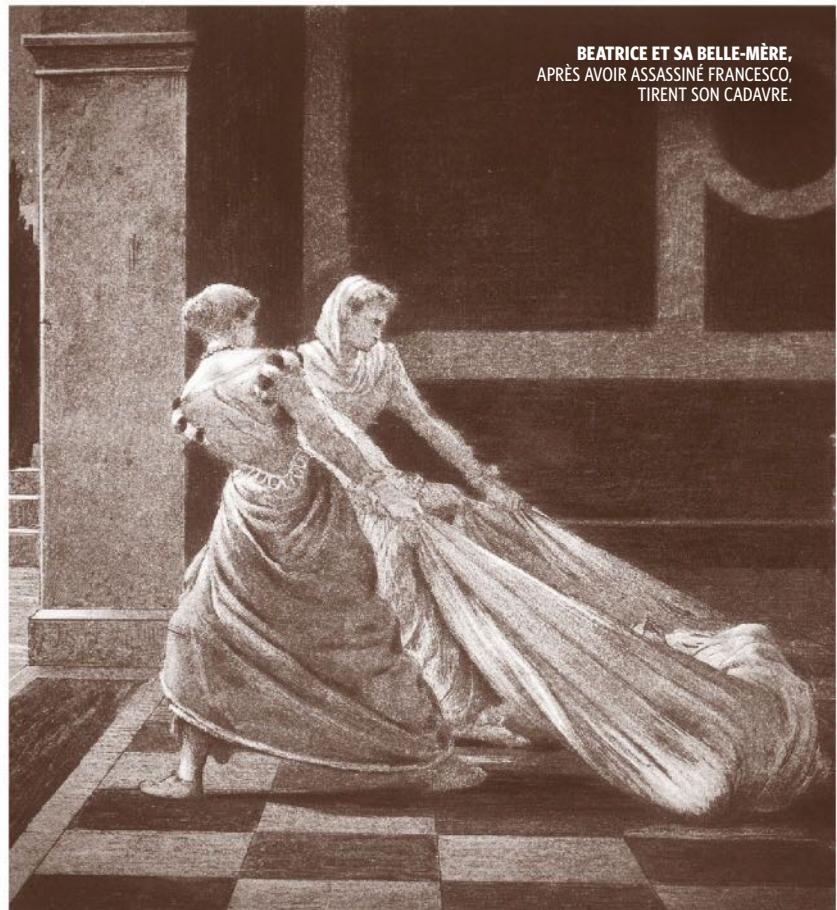
En attente de l'exécution

Lorsque transpire la nouvelle de la condamnation à mort de Beatrice et des siens, tout Rome descend dans la rue. Le tempérament agressif de Francesco est connu de tous, la famille dit avoir agi en légitime défense, et le verdict du jury est

LA TOMBE PROFANÉE

EN 1798, le général français Berthier occupe Rome. Ses hommes s'adonnent au pillage et, dans l'église de San Pietro in Montorio, ouvrent les tombes pour s'emparer du plomb des cercueils. Le peintre Vincenzo Camuccini est le témoin de la profanation du sépulcre de Beatrice : il les voit voler le récipient d'argent contenant la tête de la jeune fille et s'amuser à jeter celle-ci en l'air.

BEATRICE CENCI.
PAR HARRIET G. HOSMER. 1857.



perçu comme un abus d'autorité. Le soulèvement populaire est si violent que les forces de la papauté doivent intervenir. Craignant que les protestations finissent par se transformer en un affrontement violent, le tribunal accorde un ajournement de l'exécution.

Tous ont alors bon espoir que la trêve permettra au pape Clément VIII de réfléchir et d'accorder sa grâce. Mais, mû par l'opportunité de s'emparer de l'immense fortune des Cenci et malgré la gravité des faits imputés au chef de famille, le pontife ne fait preuve d'aucune clémence. Le 11 septembre 1599, les quatre Cenci sont emmenés devant le château Saint-Ange, où a été dressé l'échafaud. Giacomo y est dépecé avec des tenailles chauffées à blanc, et ses membres sont exposés à la vue du public, tout cela devant les yeux horrifiés du jeune Bernardo. Puis, en

raison de leur condition de nobles dames, Lucrezia et Beatrice sont décapitées au lieu d'être pendues selon l'usage pour l'exécution des coupables ordinaires.

Vénérée comme une « sainte »

Le cadavre de Beatrice est emporté en procession jusqu'à l'église de San Pietro in Montorio, où elle est ensevelie sous le grand autel sans aucune pierre tombale portant son nom. Les biens confisqués à la famille passent aux mains de l'Église, allant grossir les coffres de la papauté. Depuis, Beatrice est vénérée comme une « sainte laïque », et sa sépulture est devenue un lieu de pèlerinage.

La vie tragique et la mort malheureuse de Beatrice Cenci ont été et sont encore une source d'inspiration pour des musiciens et des poètes. Elles sont surtout devenues un symbole de résistance contre les abus de

pouvoir. Le poète anglais Percy B. Shelley, impressionné par la beauté du portrait de la jeune fille peint par Guido Reni, a été le premier à succomber à l'aspect dramatique de cette histoire. D'autres ont suivi son exemple, comme Stendhal, qui l'a relatée dans ses *Chroniques italiennes* (1855), et Alexandre Dumas, qui a fait figurer son récit *Les Cenci* dans son recueil de *Crimes célèbres* (1839-1840). Plus récemment, Antonin Artaud (1935) et Alberto Moravia (1956) ont, chacun dans une pièce de théâtre, rendu hommage à la triste histoire de Beatrice Cenci. ■

MARÍA PILAR QUERALT DEL HIERRO
HISTORIENNE

Pour
en
savoir
plus

TEXTES
Crimes célèbres
A. Dumas, Phébus, 2002.
Chroniques italiennes
Stendhal, Gallimard, 1973.



L'ONCLE TOM, protagoniste du roman d'Harriet Beecher-Stowe, est vendu sur le marché des esclaves. Lithographie d'Henri Désiré Charpentier, sur des dessins d'Adolphe Jean-Baptiste Bayot.

Le roman qui changea l'histoire de l'Amérique

Publié en 1852, *La Case de l'oncle Tom* rencontra dès sa parution aux États-Unis un succès tel que ce roman joua un rôle déterminant dans l'abolition de l'esclavage.

La tradition raconte qu'en 1862, lorsqu'Abraham Lincoln, alors président des États-Unis, rencontra Harriet Beecher-Stowe, il la salua par ces mots : « Cette petite dame est donc l'auteur du livre qui a provoqué une si grande guerre ! » Ce qualificatif était en effet adéquat, puisque Harriet Beecher-Stowe ne dépassait pas 1,50 mètre, tandis que son interlocuteur mesurait plus de 1,90 mètre. S'il est exagéré d'affirmer que *La Case de l'oncle Tom* déclencha à lui seul la guerre de

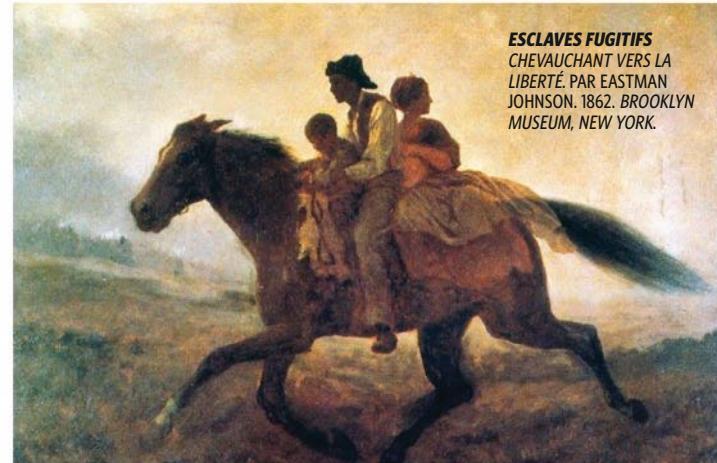
Sécession (1861-1865), le conflit qui opposa le nord et le sud des États-Unis et fit plus de 600 000 morts, il est toutefois incontestable que cette œuvre contribua largement à mobiliser l'opinion publique contre le régime esclavagiste américain.

Harriet grandit dans une famille très cultivée et profondément chrétienne. Pendant les quelques années qu'elle consacra à l'enseignement, elle commença à écrire des articles pour les journaux de sa ville, Cincinnati, une activité qu'elle poursuivit après

son mariage avec Calvin Stowe, un prêtre spécialiste de la Bible. Constitué d'une majorité de femmes blanches, le cercle littéraire qu'elle fréquentait comptait néanmoins la participation de quelques Afro-Américaines. Dans la première moitié du XIX^e siècle, les femmes écrivains qui le composaient s'efforcèrent d'intervenir depuis la sphère domestique dans les affaires publiques. La question la plus pressante était l'esclavagisme, une institution considérée par Harriet et par beaucoup d'autres femmes comme contraire à



BAYOT / BRIDGEMAN / ACI



BROOKLYN MUSEUM OF ART / ART ARCHIVE

LA FRONTIÈRE DU MONDE LIBRE

PENDANT DIX-HUIT ANS, jusqu'en 1850, Harriet Beecher-Stowe vécut à Cincinnati, une ville de l'État de l'Ohio qui se trouvait précisément sur la frontière avec le Sud esclavagiste. Elle fut ainsi le témoin direct de la situation des Noirs qui fuyaient les plantations pour prendre la direction du Canada, lorsqu'ils n'étaient pas arrêtés par les sbires des esclavagistes en vertu de la loi relative aux esclaves fugitifs.

la foi chrétienne et au principe d'égalité qui avait inspiré la fondation des États-Unis.

C'est l'adoption en 1850 d'une loi obligeant tout Américain à dénoncer et à restituer les esclaves fugitifs à leur maître (les propriétaires terriens du Sud, partisans de l'esclavagisme) qui mit le feu aux poudres et attisa l'indignation d'Harriet. Elle se sentit

offensée en tant que chrétienne et Américaine, et décida de raconter l'histoire

d'esclaves noirs du Sud exploités par leur maître et victimes des lois en vigueur. « Si j'ai écrit ce roman, déclarerait-elle ensuite dans une lettre adressée à lord Desman, c'est parce que je suis chrétienne et que je ressentais le déshonneur du christianisme ; c'est parce que j'aime mon pays et que je tremblais de voir poindre le jour de la colère. »

Traduit en 60 langues

D'abord publié par épisodes en 1851 dans un journal abolitionniste, *La Case de l'oncle Tom* parut l'année suivante sous forme de livre et connut immédiatement un grand succès aux États-Unis. Les lecteurs le dévorèrent dès

sa publication, qui coïncida avec la rerudescence des tensions suscitées par la question de l'esclavage et avec la marche à la guerre. Aux États-Unis comme ailleurs, cette œuvre eut un tel impact qu'elle éclipsa les autres textes abolitionnistes, y compris les poignants témoignages autobiographiques des esclaves eux-mêmes. Il y eut des éditions légales et pirates, avec ou sans illustrations, des traductions en 60 langues, des éditions abrégées, des versions pour enfants et de nombreuses adaptations théâtrales (qui ne respectaient pas toutes le message abolitionniste). À la fin du xix^e siècle, ce roman était devenu un classique.

L'histoire de *La Case de l'oncle Tom* commence dans la plantation de la famille Shelby, dans le Kentucky, lorsque le maître se sépare de deux de ses esclaves pour payer des dettes familiales. Cet épisode est représentatif de ce qu'était l'esclavagisme aux yeux d'Harriet : la transformation



Harriet Beecher-Stowe considérait l'esclavage comme contraire à la foi chrétienne.

HARRIET BEECHER-STOWE. 1862. NATIONAL PORTRAIT GALLERY, LONDRES.
SCALA, FLORENCE

DEMEURE D'ÉCRIVAIN

C'est dans cette maison de Cincinnati que vécut pendant dix-huit ans l'auteur de *La Case de l'oncle Tom*, avant de partir pour Brunswick, dans le Maine.



IAN DAGNALL / ALAMY / ACI

d'êtres humains en objets. Le récit se divise alors en deux trames narratives, dont l'une suit Eliza, une esclave, et George, un mulâtre insoumis, parents du jeune Harry. George s'échappe pour acheter la liberté de sa famille. Afin de protéger son fils, Eliza prend elle aussi la fuite, ce qui donne lieu à la célèbre scène dans laquelle elle traverse les eaux agitées et glacées de la rivière

Ohio, située à la frontière du Nord abolitionniste, pour rejoindre la rive libre et poursuivre sa route vers le Canada, où elle retrouvera George.

L'autre trame est centrée sur Tom, un esclave très croyant, qui vit avec sa femme et ses trois enfants et semble résigné à sa condition d'esclave. Malgré sa bonne conduite, il est vendu par son maître et finit dans la plantation

de l'aristocrate Saint Clare, où il fraternise avec la petite Eva, l'angélique fille du propriétaire, dont la mort constitue une émouvante scène de rédemption chrétienne. En marche vers une nouvelle étape de son calvaire, Tom est vendu à la plantation de Simon Legree, où il est cruellement torturé par ce détestable personnage et retrouve sa liberté à travers la mort.

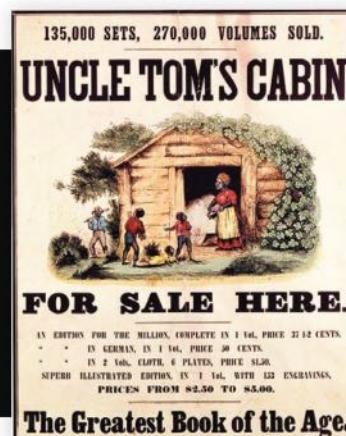
Pendant ce temps, Eliza et son fils rejoignent George et décident de partir pour l'Afrique en quête de liberté.

La Case de l'oncle Tom est un mélodrame typique du XIX^e siècle, regorgeant d'éléments romantiques destinés à toucher la fibre sentimentale du lecteur : la souffrance des plus faibles, une foi édifiante, des séparations suivies de retrouvailles, des innocents exemplaires et

UN TRIOMPHE INÉDIT

SUR L'AFFICHE reproduite ci-contre, la maison d'édition du roman indique le nombre d'exemplaires vendus - 135 000, chacun en deux volumes - au cours des premiers mois suivant sa publication. En un an, 300 000 exemplaires furent vendus aux États-Unis, ce qui témoigne de l'immense succès du roman.

NEW YORK HISTORICAL SOCIETY / BRIDGEMAN / ACI



UN CONDENSÉ D'ÉMOTIONS

Harriet Beecher-Stowe conçut *La Case de l'oncle Tom* comme une succession d'épisodes tragiques et émouvants, destinés à éveiller chez le lecteur des sentiments de compassion et d'indignation envers la situation des esclaves.



Uncle Tom vit heureux avec sa famille. Il est bien traité par ses maîtres. Pourtant, des difficultés économiques poussent ces derniers à le vendre.



Eliza, la servante métisse du premier maître de Tom, fuit pour ne pas être séparée de son fils. Elle traverse à la nage les eaux gelées de la rivière Ohio.



Sur le chemin du marché des esclaves, Tom plonge dans l'eau pour sauver la petite Eva Saint Clare. Pour le remercier, le père de la jeune fille l'achète.



Simon Legree achète Tom après la mort du père d'Eva. Victime de violents coups de fouet, Tom meurt dans les bras du fils de son premier maître.

BAYOT / BRIDGEMAN / ACI

des méchants châtiés. Il s'agit d'un authentique roman-feuilleton, fidèle aux règles établies au XIX^e siècle par les œuvres de Dickens.

Provoquer le public

L'accueil de cette œuvre fut toutefois mitigé. Les lecteurs des États esclavagistes se sentirent diffamés, et certains envoyèrent des lettres de menace à Harriet, qui reçut même un paquet contenant une oreille prétendument coupée à un esclave. En réaction, une vague de romans favorables à l'esclavagisme déferla après la guerre de Sécession, culminant en 1936 avec la publication du roman *Autant en emporte le vent*, que le cinéma rendit aussi célèbre que celui d'Harriet.

Or, Harriet Beecher-Stowe fit aussi l'objet de critiques qui la taxèrent de racisme. Elle dépeint en effet de nombreux personnages noirs comme des figures comiques, de grands enfants

au langage grandiloquent et à l'attitude dictée par des impulsions naturelles incontrôlables. Les personnages mulâtres présentent au contraire des traits qui les rapprochent des Blancs. C'est le cas d'Eliza et de George : Eliza incarne l'idéal féminin de l'époque, caractérisé par un dévouement maternel et une foi chrétienne exacerbée, George représentant le rebelle romantique, qui renoncera à la violence en se soumettant à la religion.

S'il est vrai qu'Harriet Beecher-Stowe assuma les stéréotypes raciaux de son époque (selon lesquels les races différaient en essence et l'homme noir était une créature inépte, esclave de ses émotions et incapable de se contrôler), les courants qui maintenaient la primauté du sentiment sur l'intellect (comme le romantisme et la religion évangélique) voyaient toutefois dans ces prétendues faiblesses des vertus rédemptrices témoignant même de la

supériorité des Afro-Américains, d'où leur image de créatures innocentes et de chrétiens naturels. Dans *La Case de l'oncle Tom*, les Afro-Américains véhiculent une critique romantique de la société plus qu'ils n'incarnent des êtres humains avec leurs vertus et leurs défauts. En dressant le portrait de l'oncle Tom comme un frère chrétien, Harriet cherchait à provoquer son public pour le pousser à reconsiderer son hypocrisie face à l'injustice d'un État esclavagiste et à prendre parti en faveur de l'abolition de ce qu'elle considérait comme un fléau national. ■

CARMEN MANUEL
UNIVERSITÉ DE VALENCE

Pour en savoir plus **TEXTE**
La Case de l'oncle Tom
H. Beecher-Stowe, Le Livre de poche, 1986.

Quand les Incas étaient fous de coca

Plante sacrée, médicinale, divinatoire... Pour les élites incas, la coca aux multiples vertus avait bien plus de valeur que l'or.

Selon une vieille légende andine, Kuka était une femme d'une telle beauté que personne, dans tout l'Empire inca, ne pouvait résister à ses appas. Consciente de son pouvoir, elle profitait des hommes, envoûtés par ses charmes. Mais, un jour, la renommée de ses mauvaises actions parvint aux oreilles de l'Inca, qui ordonna de la sacrifier et de l'enterrer après l'avoir coupée en deux. Là où fut « semé » son corps naquit une plante aux propriétés exceptionnelles, qui donnait force et vigueur aux hommes et soulageait leurs peines. On lui donna le nom de coca, en l'honneur de la jeune femme.

Ce mythe rend compte de la grande importance qu'a eue, et a encore, la coca dans la vie quotidienne des communautés qui habitent les Andes. Consommée en infusion (le maté de coca) ou mâchée, la coca est utilisée de nos jours, au-delà de la

sensation agréable qu'elle procure, pour combattre le mal des montagnes, supporter les efforts physiques, compléter l'alimentation et même (à condition d'y croire) lire l'avenir...

Les attributs de Mama Coca

Les propriétés médicinales de la coca ont été analysées par la science moderne. La feuille de coca contient des alcaloïdes qui agissent comme stimulant, donnent de la force physique et éliminent la sensation de faim et de soif. De plus, elle est riche en fer, contient les vitamines B et C, et aide à stabiliser le taux de sucre dans le sang, augmentant ainsi son effet tonique. Elle favorise la décontraction musculaire et l'ouverture des voies respiratoires, raison pour laquelle elle apaise l'impression d'asphyxie dans les régions de haute altitude, où le manque d'oxygène provoque le soroche, le mal des montagnes. Elle a la faculté d'augmenter le pH sanguin, de faciliter la



DEUX AMATEURS

Illustration tirée de la chronique de Felipe Guamán Poma de Ayala. Début du XVII^e siècle.

BRIDGEMAN / ACI

digestion et d'éviter la constipation. On l'utilise en outre pour lutter contre les troubles gastriques. Elle est antibactérienne et analgésique, comme ont pu le constater les conquérants espagnols, qui l'ont rapidement intégrée à leur pharmacopée. Ces très nombreuses propriétés médicinales et curatives expliquent pourquoi la feuille de coca était tellement appréciée, et même sacrée, au point qu'on la nommait « Mama Coca ».

Attestée dans des cultures aussi anciennes que celle de Las Vegas, en Équateur (8850-4650 av. J.-C.), la consommation de la coca remonte

UN DON DE LA FORÊT

L'ARBUSTE DE LA COCA peut atteindre plus de 2 mètres de haut. Il se caractérise par ses fleurs blanches, un fruit rouge ovoïde et des feuilles ovales, lisses et d'un vert brillant. Au milieu du XIX^e siècle, le chimiste Albert Niemann a découvert comment extraire des feuilles une substance active, qu'il nomma « cocaïne ».



L'art de mâcher les feuilles

L'ACTION DE CONSOMMER la feuille de coca s'appelle aujourd'hui *chacchar* ou *coquear*, « mâcher la coca ». Avec quelques feuilles, on fait d'abord une petite chique que l'on met dans la bouche, entre la joue et les gencives. C'est le liquide extrait de cette chique qui, avalé, transmet ses vertus. Pour faciliter l'obtention du jus, les feuilles sont associées à la *llicta*, un mélange contenant des cendres végétales, qui agit comme réactif chimique pour favoriser la salivation. L'image ci-contre montre un paysan qui sort les feuilles de la *chuspa* (la bourse en cuir dans laquelle on conservait la coca) et dit à sa compagne : « Ma sœur, mâche cette coca. »

aux premières sociétés andines. Mais c'est sous l'Empire inca, à partir du XIII^e siècle, qu'elle a acquis un caractère socio-économique et religieux particulier. En effet, les Incas ont fait de la coca une plante sacrée, qu'ils offraient aux divinités (à l'état naturel, mastiquée ou brûlée) et qui complétait les sacrifices humains et animaux. On la consommait en grosses quantités lors des cérémonies à Cuzco, la capitale de l'Empire, et elle faisait partie des biens funéraires qui accompagnaient les morts dans leur voyage vers l'au-delà. On lui attribuait aussi des propriétés magiques. Cristóbal de

Molina, un prêtre espagnol connaisseur des traditions incas, qui a vécu à Cuzco vers 1565, explique dans sa chronique que les Incas soufflaient la coca en direction du Soleil, la principale divinité inca, et des autres dieux pour guérir les malades. Certains spécialistes lisaiient aussi les augures dans les feuilles, auxquelles on prêtait des pouvoirs divinatoires.

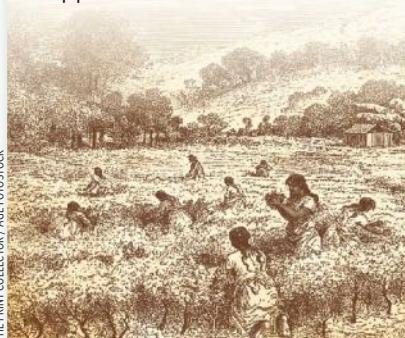
Les Incas ont développé un système complexe de culture et de traitement de la feuille de coca. Dans un premier temps, ils ont dû cultiver des champs dans des régions chaudes et humides, les plus propices à la croissance de la

plante. Les feuilles sont cueillies au moment où elles se cassent lorsqu'on les plie. Elles sont ensuite disposées en fines couches et mises à sécher dans un endroit légèrement ombragé. Le processus exigeait un soin particulier, car les Incas écartaient toutes les feuilles imparfaites, présentant soit des cassures soit des taches. Le séchage pouvant aisément altérer la surface de ces feuilles très fragiles, une grande méticulosité était donc nécessaire si l'on voulait qu'elles gardent leur aspect lisse et monochrome. Malgré cela, une grande partie de la récolte s'abîmait au cours du processus.

CULTIVÉE AU PRIX DE LA VIE

LA RÉCOLTE de la coca était la tâche des *mitimaes*, des populations déplacées d'autres régions de l'Empire pour payer un tribut à l'Inca par leur travail. Parfois, ces gens ne s'acclimaient pas à ce nouvel environnement et ils tombaient gravement malades. Juan de Matienzo écrivait en 1567 qu'il en mourait six sur dix, affectés par « le mal qu'on appelle des Andes ».

THE PRINT COLLECTOR / AGE FOTOSTOCK



DEREK FURLONG / AGE FOTOSTOCK



Toutes ces conditions ont fait de la coca un produit de luxe, au point qu'elle a été utilisée comme moyen de paiement, au même titre que l'or et l'argent. Ainsi, les fonctionnaires et les seigneurs locaux étaient-ils récompensés pour les services rendus à l'Empire par des métaux précieux, des textiles fins (comme le *cumbi*) et des corbeilles de coca. Le Sapa Inca – l'Inca unique, le roi – récompensait les actes

de fidélité en distribuant des corbeilles de coca, en guise de butin de guerre par exemple, aux soldats qui célébraient

leur victoire à une bataille. Parmi tous les biens de prestige, la coca était le plus prisé. Le chroniqueur amérindien Inca Garcilaso de la Vega écrit qu'« à cause d'elle [les Incas] dédaignent l'or, l'argent et les pierres précieuses » ; une préférence qui s'explique sans doute par les bénéfices substantiels que la coca procurait à l'organisme.

« Le mets des seigneurs »

La possession d'une corbeille de coca n'étant possible que par un don de l'État, sa consommation était réservée aux élites. Les chroniqueurs espagnols des XVI^e et XVII^e siècles insistaient

sur cette restriction dans leurs descriptions de l'organisation sociale du monde inca. Juan de Matienzo signalaît que la feuille de coca « était un mets des seigneurs et caciques, pas celui des gens ordinaires », même s'il existait quelques exceptions : les *coca-camayoq*, les paysans chargés de cultiver et de traiter les feuilles de coca, pouvaient grâce à leur métier la consommer et bénéficier ainsi de son pouvoir stimulant.

À la fin de l'Empire, avant la conquête espagnole de 1533, la restriction sur la consommation de la coca commença à se relâcher. Selon certains chercheurs, ce changement pourrait être dû au fait que l'État ne pouvait plus garantir l'alimentation de toute la population. La coca a donc pu être utilisée comme substitut nutritionnel et coupe-faim. Cependant, la consommation restait officiellement limitée aux couches les plus élevées de la société.

Parce que la distribution de la coca était contrôlée par l'État, seules les élites pouvaient la consommer.

HOMME MÂCHANT DE LA COCA. SCULPTURE PRÉCOLOMBIENNE, COLOMBIE.



DEA/ALBUM

Bonne jusque dans l'art

BOURSES POUR EMPORTER avec soi une provision de feuilles pendant un voyage, ex-voto qui évoquent la mastication quotidienne... Les traces de la coca sont nombreuses dans l'art et l'artisanat des anciennes populations andines.



▲ *Porteur inca* qui tient dans les mains une boîte contenant sans doute des feuilles de coca.

▲ *Offrandes incas* dont la boule sur la joue indique la consommation de la coca.

▲ *Chuspa*, ou bourse tissée dans laquelle étaient conservées les feuilles de coca.

▲ *Les poporos* servaient dans la culture quimbaya à garder la chaux employée comme réactif pour la coca.

DE GAUCHE À DROITE. AKG / ALBUM. M. CARRIERI / ART ARCHIVE. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, LIMA / ART ARCHIVE. M. CARRIERI / ART ARCHIVE

Après la conquête espagnole, au contraire, la consommation se généralisa à l'ensemble de la population indigène, comme l'indiquent de nombreux chroniqueurs espagnols. Ce fait s'explique par le modèle économique, fondé sur le travail forcé des populations conquises, qu'imposait la Couronne de Castille : les autorités espagnoles encourageaient les travailleurs à consommer la coca pour accroître leur rendement. La culture de la plante devint un commerce pour les propriétaires terriens, qui augmentèrent sa production pour satisfaire les besoins des travailleurs. Le chroniqueur Bernabé Cobo affirme que c'était le produit « de plus grand profit qu'il y a dans les Indes, grâce auquel de nombreux Espagnols sont devenus riches ».

Les Espagnols se moquaient parfois des indigènes et de leur croyance dans le pouvoir stimulant de la coca,

mais ils durent se rendre à l'évidence. Ainsi, Bernabé Cobo écrit en 1653 : « Les Indiens affirment que [la coca] leur donne tant d'ardeur que lorsqu'ils l'ont dans la bouche ils ne sentent ni la soif, ni la faim, ni la fatigue. Moi je crois plutôt que ce qu'ils révèlent le plus, c'est leur imagination et leur superstition, mais on ne peut nier qu'elle leur donne de la force et de la vigueur, car nous les voyons travailler deux fois plus lorsqu'ils en mâchent. »

Les Espagnols s'y mettent

Inca Garcilaso de la Vega rapporte quant à lui un dialogue entre deux Espagnols, un noble et un paysan, qui se rencontrent près de Cuzco. Le premier demande : « Pourquoi mangez-vous de la coca, comme le font les Indiens, une chose si écoeurante et abhorrée des Espagnols ? » À quoi l'autre, qui porte sa fille de 2 ans sur le dos, réplique : « En vérité, Monsieur,

je ne l'avais pas moins en horreur qu'eux tous, mais la nécessité m'a obligé à imiter les Indiens et à la mettre dans ma bouche ; car je vous le dis, si je ne l'avais pas, je ne pourrais porter cette charge ; et grâce à elle je sens tant de force et de vigueur que je peux venir à bout de ce travail que je fais. »

La coca fut donc une plante sacrée, un bien de prestige pour les Incas, et une denrée économique pour les conquérants. Aujourd'hui, elle est devenue une habitude et un symbole : celui du combat des cultures andines pour préserver leurs traditions et leur mode de subsistance. ■

ARIADNA BAULENAS I PUBLI
INSTITUT DES CULTURES AMÉRICAINES ANTIQUES

Pour en savoir plus **ESSAI**
Mujeres incas y señores de la coca
P. Numhauser, Cátedra, 2005.

L'Empire joue à la bataille navale

NAUMACHIES

Encore plus spectaculaires que les combats de gladiateurs, ces divertissements

DE L'EAU COULEUR SANG

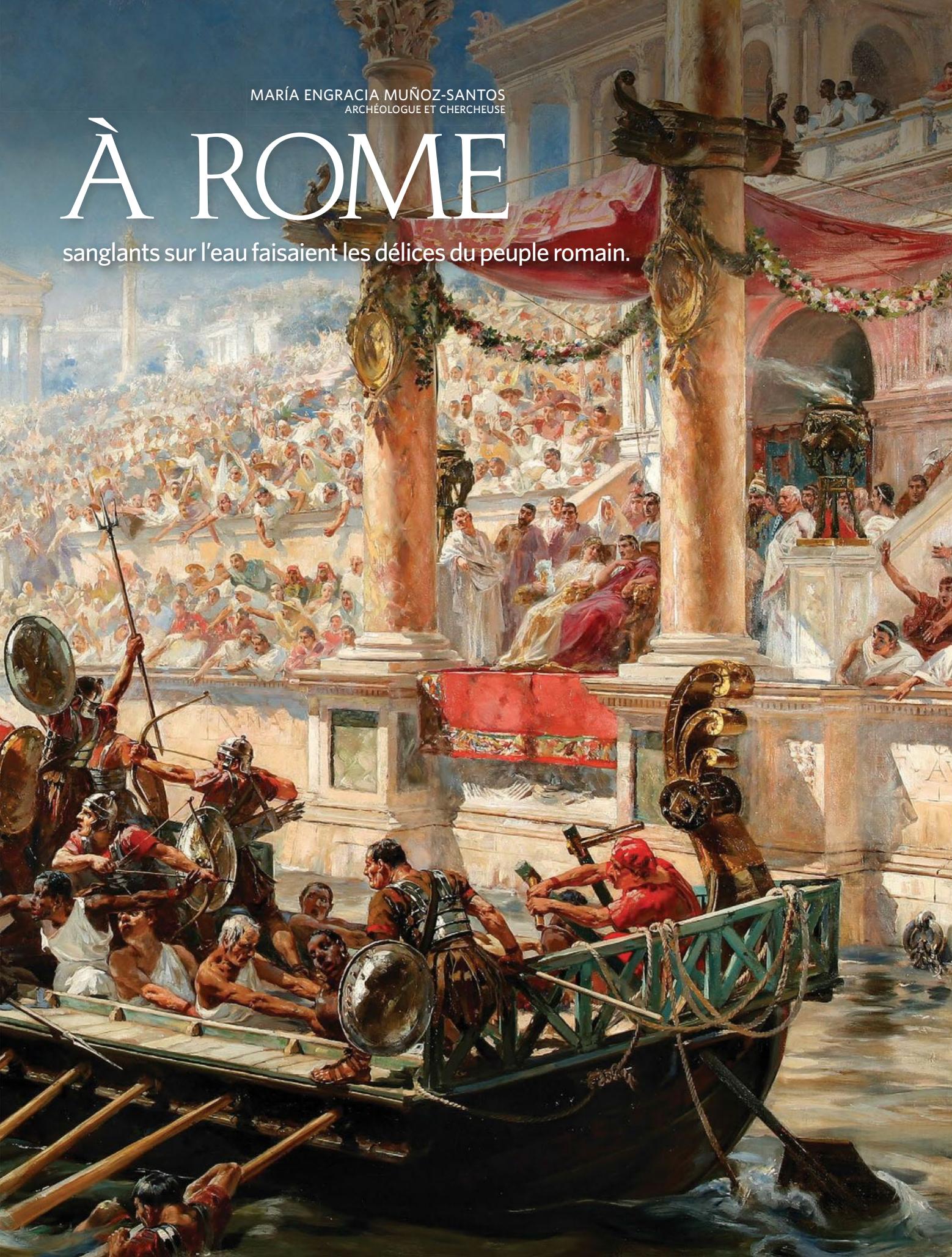
En 1894, l'Espagnol Ulpiano Checa restitue dans ce tableau toute la violence des naumachies, lors desquelles les navires s'affrontaient sous les yeux de l'empereur.

MUSÉE MUNICIPAL UPLIANO CHECA, COMENAR DE OREJA

MARÍA ENGRACIA MUÑOZ-SANTOS
ARCHÉOLOGUE ET CHERCHEUSE

À ROME

sanglants sur l'eau faisaient les délices du peuple romain.



CHRONOLOGIE

Le plus grand spectacle de Rome

46 av. J.-C.

Jules César organise un combat naval sur un lac artificiel du Champ de Mars : c'est la première naumachie de l'histoire de Rome.

2 av. J.-C.

L'empereur Auguste donne une grande naumachie de l'autre côté du Tibre, pour inaugurer le temple de Mars Vengeur.

52 apr. J.-C.

Claude organise une naumachie sur le lac Fucin, à une centaine de kilomètres à l'est de Rome, pour célébrer le drainage du lac.

57 apr. J.-C.

Une naumachie est donnée par Néron dans l'amphithéâtre en bois du Champ de Mars. Il en organisera une autre au même endroit en 64.

80 apr. J.-C.

Pour inaugurer le Colisée, Titus organise deux naumachies, l'une dans l'amphithéâtre, l'autre sur le lac artificiel d'Auguste.

109 apr. J.-C.

L'empereur Trajan célèbre sa victoire sur les Daces et les Arabes par une naumachie donnée dans un bassin près de la colline du Vatican.

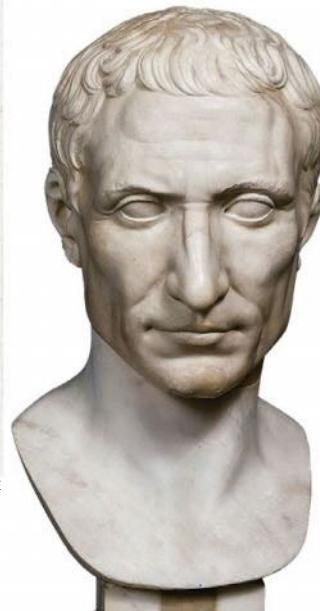
248 apr. J.-C.

Philippe l'Arabe organise des jeux fastueux, dont une naumachie, pour commémorer le millénaire de la fondation de Rome.



L'ART DE LA PROPAGANDE

Les combattants de la naumachie organisée pour célébrer les victoires de Jules César (buste ci-dessous) étaient des prisonniers de guerre. *Musées du Vatican*.



En l'an 46 av. J.-C., Jules César regagne Rome, après avoir remporté une victoire décisive sur les partisans de Pompée, son rival. Nommé dictateur, César organise des festivités aussi variées que fastueuses. Durant 40 jours se succèdent courses de chevaux, spectacles musicaux et théâtraux, combats entre soldats ou contre les bêtes sauvages... Mais la construction d'un immense bassin sur le Champ de Mars, que César ordonne de remplir avec les eaux du Tibre, est probablement le point culminant des réjouissances.

Deux flottes, composées de birèmes, de trirèmes et de quadrirèmes, et fortes de 4 000 rameurs et de 2 000 combattants, s'affrontèrent en une véritable bataille navale, sous le regard subjugué de milliers de Romains. L'annonce du spectacle suscita une très grande impatience. Suétone raconte que les gens accoururent de nombreuses régions d'Italie, que des boutiques se montaient aux alentours et que les rues grouillaient de prostituées, de voleurs et de preneurs de paris.



CACHÉES SOUS L'ARENÉ

Il était possible d'organiser des naumachies dans le Colisée jusqu'à la construction de structures en dessous de l'arené, visibles ici.



DIVERTISSEMENTS PRIVÉS

À CÔTÉ DES NAUMACHIES PUBLIQUES, des particuliers pouvaient organiser ces spectacles pour leur propre plaisir. Le poète Horace raconte que, sous le règne d'Auguste, les fils du sénateur de Lodi donnaient de petites naumachies sur le plan d'eau de la villa de leur père, avec deux flottilles de bateaux et de jeunes esclaves. Ils auraient reproduit la bataille d'Actium.

Il y avait tellement de monde à Rome que certains durent dormir dans la rue la nuit précédant le spectacle, pour être sûrs d'avoir de bonnes places dans les gradins. Des spectateurs, dont deux sénateurs, moururent asphyxiés ou écrasés par la foule. Il s'agit de la première naumachie (« bataille navale » en grec) connue de l'histoire de Rome.

Faux ennemis et vrais combats

Les naumachies comptaient parmi les divertissements favoris des Romains, comme les combats de gladiateurs (*munera*) et les simulacres de chasse aux animaux exotiques (*venationes*). Ces spectacles, qui attiraient des milliers de personnes issues de toutes les couches de la société, étaient destinés à divertir, mais ils permettaient aussi de faire étalage des qualités viriles tant appréciées des Romains – exaltation, gloire, courage, endurance, bravoure... –, tout en soulignant l'opulence et la puissance de Rome devant l'ennemi, et la force de la civilisation romaine face à la barbarie.

La naumachie constitue le spectacle le plus complexe organisé dans la Rome antique : la représentation théâtralisée d'une authentique bataille, avec des participants (*naumacharii*) portant les uniformes des deux peuples s'affrontant. Lors de la naumachie de César, les deux flottes représentaient les Tyriens et les Égyptiens, deux ennemis traditionnels de Rome. Des batailles entre Athéniens et Perses, ou entre Rhodiens et Siciliens, furent aussi mises en scène. Ce qui ne signifie pas que les combats étaient simulés ; il s'agissait au contraire de véritables affrontements, où la violence, les mutilations, le sang et les noyades étaient constants, des spectacles aussi terrifiants et macabres que les combats de gladiateurs. Les combattants étaient des prisonniers de guerre et des condamnés à mort, mais les hommes libres pouvaient aussi participer ; on sait qu'un préteur participa à la naumachie de César.

CÉLÉBRER UNE VICTOIRE

Ce camée commémore la victoire du futur empereur Auguste sur Marc Antoine et Cléopâtre à la bataille d'Actium. Musée d'Histoire de l'art, Vienne.





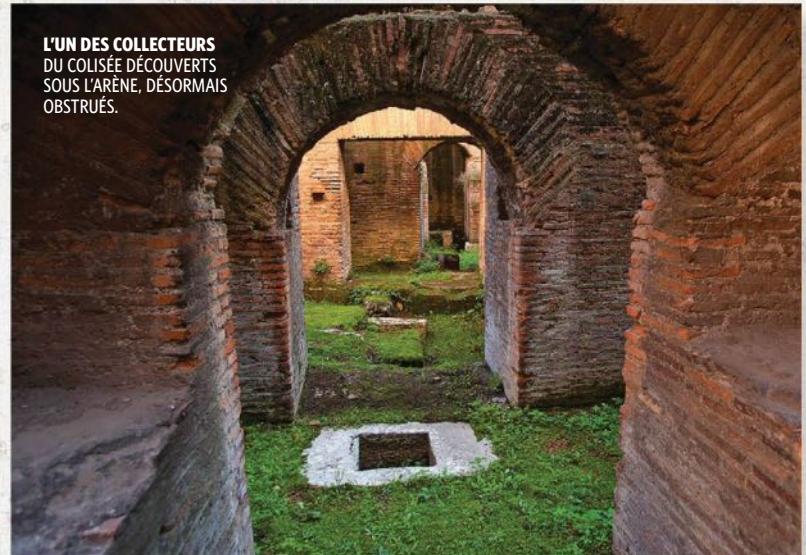
LES BESOINS EN EAU

À l'est de Rome se dressent les vestiges de l'Aqua Claudia, l'aqueduc qui approvisionnait en eau le secteur du Colisée.

RICCARDO AUCI / VISIVALAB

Le Colisée rempli en une heure

DES ARCHÉOLOGUES ont tenté de calculer le temps nécessaire pour inonder l'arène du Colisée dans le cadre des naumachies. Étant donné que l'eau devait monter à 1,50 mètre au minimum, et compte tenu des dimensions de l'arène (80 mètres sur 45), il fallait 4 240 mètres cubes d'eau environ pour remplir le bassin. L'aqueduc de l'Aqua Claudia ayant un débit de 2,12 mètres cubes par seconde, l'arène du Colisée pouvait se remplir en très peu de temps, de 34 à 76 minutes, bien qu'une estimation plus prudente porte cette durée à six ou sept heures. Une structure en bois et un système de vannes



STEPHEN ALVAREZ / NGM

permettaient à l'eau coulant à l'intérieur par de nombreux canaux d'avoir la bonne pression. La vidange se faisait aussi très rapidement, grâce aux 18 collecteurs répartis dans l'enceinte.

Après 85 apr. J.-C., sous Domitien, ils furent obstrués par la construction de structures en brique sous l'arène, condamnant définitivement la célébration des naumachies.



BATAILLE NAVALE DANS LES ABRUZZES

Les historiens romains racontent plusieurs anecdotes sur la naumachie du lac Fucin, donnée par Claude en 52, à l'occasion du drainage du plan d'eau. Ainsi, avant la bataille, les combattants s'écrierent : « César, ceux qui vont mourir te saluent ! » ; l'empereur répondit : « Peut-être pas ! » Croyant alors que ce dernier leur faisait grâce, les combattants refusèrent de se battre. Courroucé, Claude envisagea même de les faire exécuter. Il s'élança de son siège, courut autour du lac (d'un pas chancelant, selon l'historien Suétone), jusqu'à ce qu'ils acceptent de combattre. Un mécanisme ingénieux aurait fait surgir au milieu du lac un triton en argent muni d'une trompette qui donna le signal du début du combat, devant la foule massée sur les berges du lac.

Une naumachie requérait une organisation importante, associée à une infrastructure gigantesque et très coûteuse, ce qui explique que seule une dizaine d'entre elles furent organisées après celle de César. Il fallait réunir plusieurs conditions : pouvoir dépenser un gros butin, disposer d'un lieu approprié, posséder un nombre suffisant de prisonniers, et faire construire les navires devant participer.

Des criminels servent d'« acteurs »

La première exigence consistait à trouver le lieu de célébration de la naumachie. Il était certes possible d'évoluer en eaux libres, en pleine mer ou sur un fleuve, mais l'inconvénient était que certains spectateurs n'entrevoyaient alors qu'une partie du spectacle. La seule naumachie connue qui se soit déroulée en mer fut celle donnée par le fils cadet de Pompée, Sextus, en 40 av. J.-C., dans le détroit de Messine, pour commémorer une victoire navale sur les partisans d'Auguste. Les ennemis de Sextus durent assister à la

défaite de leurs compagnons d'armes lors de cette représentation macabre.

Une naumachie, organisée par l'empereur Claude en 52 apr. J.-C. pour le drainage du lac Fucin, connut un grand retentissement. La bataille se déroula sur le lac et, selon l'historien Tacite, vit s'affronter une flotte pour la Sicile et une autre représentant Rhodes, chacune composée de 12 trirèmes, avec un total de 19 000 hommes. Comme à l'accoutumée, les combattants étaient des criminels condamnés, que l'on forçait à combattre en positionnant des cohortes prétoriennes armées de catapultes et de balistes sur les parapets entourant le lac. Tacite raconte que « le combat, quoique entre des criminels, fut digne des hommes les plus vaillants, et après beaucoup de sang répandu, ils furent dispensés de s'entre-tuer ».

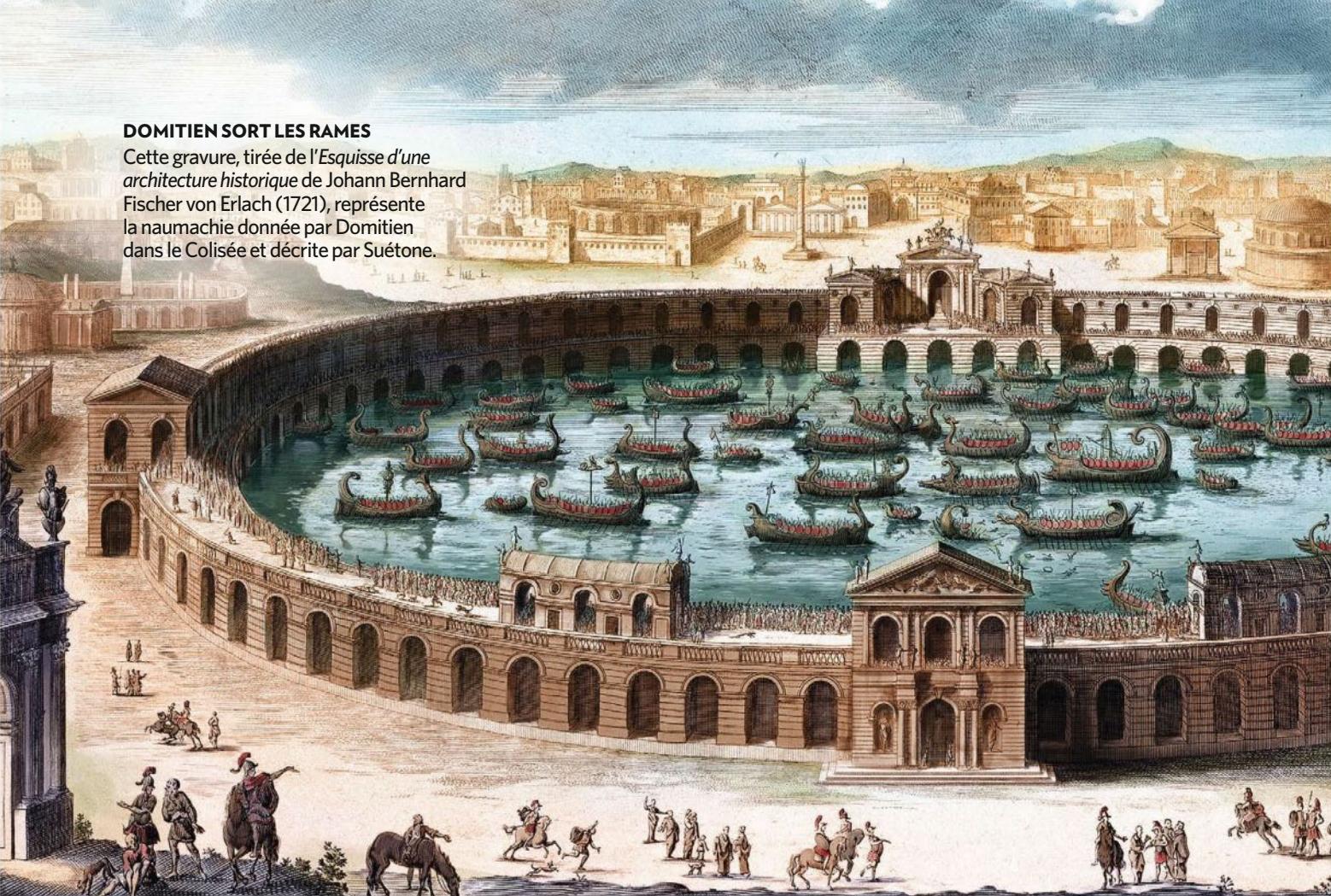
DE VRAIS NAVIRES DE GUERRE

Plusieurs navires participaient aux naumachies, birèmes ou trirèmes, selon l'ampleur de la mise en scène. Ci-dessous, relief représentant une trirème. Musée de la Civilisation romaine, Rome.



DOMITIEN SORT LES RAMES

Cette gravure, tirée de l'*Esquisse d'une architecture historique* de Johann Bernhard Fischer von Erlach (1721), représente la naumachie donnée par Domitien dans le Colisée et décrite par Suétone.



Mais les naumachies avaient le plus souvent lieu dans un espace aménagé à cet effet, un bassin de grandes dimensions entouré de gradins destinés aux spectateurs. César, nous l'avons dit, donna sa naumachie au Champ de Mars, sur un grand bassin qui fut probablement rempli au dernier moment afin d'éviter les risques de maladies provoquées par les eaux stagnantes. Quelques années plus tard, Auguste fit creuser un grand lac artificiel sur la rive droite du Tibre, afin de donner une autre naumachie, pour l'inauguration du temple de Mars Vengeur. Pendant un siècle, la naumachie d'Auguste (le terme « naumachie » s'appliquant également au lieu du combat) fut à Rome la seule installation permanente conçue pour ce type de spectacles.

Cependant, lorsque l'on parle de naumachies, l'image qui vient spontanément est celle d'un amphithéâtre rempli d'eau. Le premier exemple de ce type remonte au règne de Néron qui, en 57 apr. J.-C., organisa un spectacle

LES DERNIÈRES NAUMACHIES

Trajan est l'un des derniers empereurs à avoir organisé ces événements, dont l'un est mentionné dans les *Fastes d'Ostie*. Ci-dessous, monnaie représentant la basilique Ulpia construite par Trajan. *Musées du Capitole, Rome*.

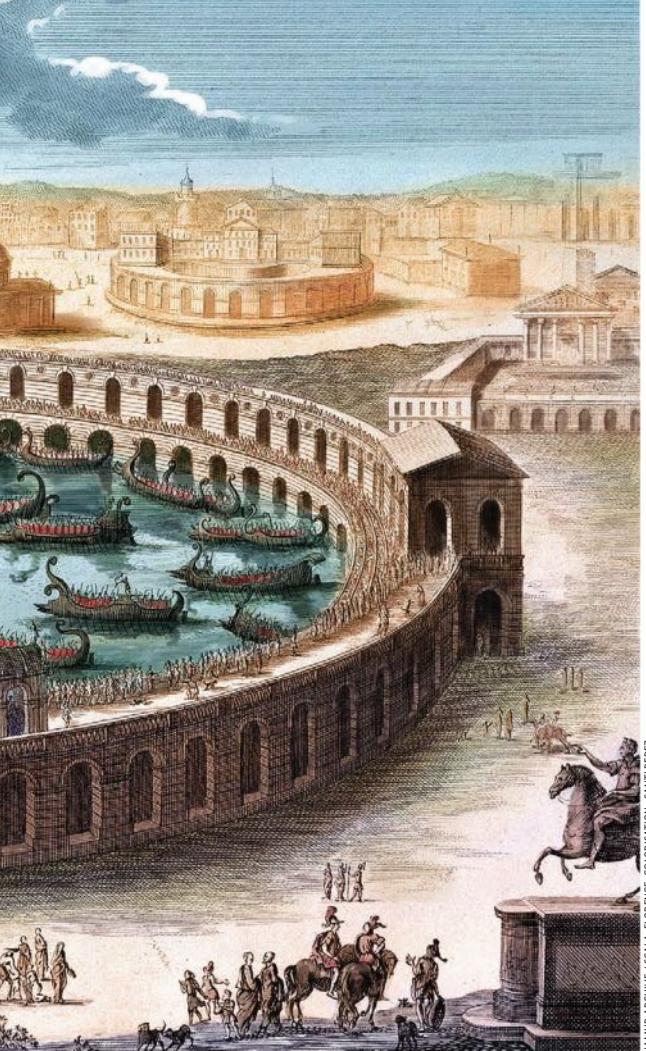


DEA / ALBUM

aquatique dans un amphithéâtre en pierre et en bois qu'il fit ériger sur le Champ de Mars. Plus tard, en 64, Néron donna une nouvelle naumachie dans ce même amphithéâtre, et la rapidité avec laquelle le bassin s'emplit et se vida provoqua l'émerveillement. Car la naumachie se déroula entre deux autres spectacles donnés le même jour : une chasse aux bêtes sauvages et des combats de gladiateurs. Malheureusement, l'amphithéâtre fut détruit la même année, lors du tristement célèbre incendie de Rome.

L'arène fait le plein de navires

En l'an 80, un nouvel amphithéâtre est inauguré, l'actuel Colisée. À cette occasion, l'empereur Titus décide de donner deux naumachies : l'une sur le lac artificiel créé par Auguste et l'autre dans le Colisée. Car, durant les premières années de fonctionnement du Colisée, les infrastructures complexes en briques, que ferait par la suite construire Domitien sous l'arène et qui ne



NAMUR ARCHIVE / SCALA, FLORENCE, COEURSATION, SANTI PEREZ



O. GARCIA BAYERRI / AGE FOTOSTOK

DES SPECTACLES À MÉRIDA ?

UNE PIERRE CONSERVÉE au musée d'Art romain de Mérida porte une inscription concernant la transformation du cirque de la ville. Il est dit que celui-ci fut « reconstruit avec de nouvelles colonnes, entouré de constructions ornementales et inondé d'eau ». Cette référence à l'inondation a été interprétée comme la preuve que le cirque servit aux naumachies, du moins lors de son inauguration.

permettraient plus de la transformer en plan d'eau, n'existaient pas encore. Le Colisée fut érigé sur l'emplacement laissé par le lac de la *Domus Aurea* (l'ancien palais de Néron), afin de faciliter le remplissage et la vidange de l'eau grâce à une série de canaux et de collecteurs découverts par les archéologues.

Les sources mentionnent encore quelques autres naumachies, comme celle donnée par Trajan pour célébrer sa victoire sur les Daces et en Arabie, que relate l'*Histoire Auguste*. Le spectacle eut lieu dans un bassin près de la colline du Vatican, dont les vestiges auraient été détectés au XVIII^e siècle lors d'excavations près du château Saint-Ange. La dernière mention de ces événements date de 248, lorsque Philippe l'Arabe fêta le millénaire de la fondation de Rome par un spectacle donné sur l'emplacement de l'ancien lac artificiel construit par Auguste.

C'est sans doute parce que les naumachies étaient des divertissements inhabituels qu'elles devinrent légendaires après l'époque impériale. Des siècles plus tard,

elles symbolisent encore la mégalomanie des empereurs et le génie romain pour les spectacles publics. Il n'est donc guère étonnant qu'à partir de la Renaissance, des princes aient voulu les imiter. Ainsi, au XVII^e siècle, des spectacles aquatiques similaires sont donnés en Espagne, dans le parc du Retiro de Madrid. Mais les deux naumachies organisées à Valence, sur le fleuve Turia, en l'honneur de saint Vincent Ferrier, en sont probablement l'illustration la plus sensationnelle. Quarante navires réunis, figurant un combat entre une armée chrétienne et des pirates musulmans, mirent fidèlement en scène « la célèbre naumachie des Romains », si l'on en croit le commentaire d'un spectateur. Mais, cette fois, sans qu'une goutte de sang ne soit versée. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
La Naumachie. Morituri te salutant
G. Cariou, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2009.

LA GRANDE NAUMACHIE

En 2 av. J.-C., l'empereur Auguste organise une reconstitution spectaculaire, lors

Le bassin était approvisionné en eau par l'Aqua Alsietina, un nouvel aqueduc au débit quotidien de 24 000 mètres cubes.

Auguste ordonne de représenter la bataille de Salamine, où s'étaient affrontés les Grecs et les Perses en 480 av. J.-C.

Un projet démesuré

POUR CÉLÉBRER l'inauguration du temple de Mars Vengeur en 2 av. J.-C., l'empereur Auguste fait ériger un immense lac artificiel sur la rive droite du Tibre. La construction prend le nom de *naumachia Augusti* (« naumachie d'Auguste ») et sera utilisée jusqu'à la fin du I^{er} siècle. Aucun vestige de la structure ne subsiste, et son emplacement précis reste inconnu ; pour restituer le plan d'eau, cette illustration hypothétique s'appuie donc sur les descriptions antiques.

D'AUGUSTE

de laquelle s'affrontent une trentaine de navires.

Selon Auguste, le **plan d'eau** mesurait 533 par 355 mètres. Avec une profondeur minimale de 1,50 mètre, il contenait donc 200 000 mètres cubes d'eau.

Les navires accédaient vraisemblablement du Tibre au plan d'eau par un canal navigable.

« J'offris au peuple un spectacle de combat naval de l'autre côté du Tibre, dans le lieu occupé aujourd'hui par le bois sacré des Césars, et il fallut creuser le sol sur 1 800 pieds de long et 1 200 de large. En ce lieu s'affrontèrent 30 navires à éperon, trirèmes ou birèmes, et beaucoup d'autres plus petits. Près de 3 000 hommes luttèrent dans ces troupes, sans compter les rameurs », relate Auguste dans ses Res gestae, la recension des hauts faits de son règne.



La révolution russe

LE XX^E SIÈCLE COMMENCE EN 1917



WHITE IMAGES / SCALA, FIRENZE

UNE RÉPRESSION SANGLANTE

En juillet 1917, le gouvernement provisoire fait tirer sur des manifestants, alors que les bolcheviks tentent de prendre le pouvoir à Petrograd. Cette photographie de la foule en panique est devenue l'une des images fortes de la révolution russe.

SOVFOTO / UIG / LEEMAGE

En pleine guerre mondiale s'ouvre une ère nouvelle. Une lueur embrase l'Est : le tsarisme s'effondre, remplacé par un régime révolutionnaire. La nouvelle puissance américaine s'impose dans le conflit, tandis qu'éclatent des mutineries. Le monde bascule.

SOPHIE CŒURÉ

PROFESSEUR D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, UNIVERSITÉ PARIS 7 - PARIS DIDEROT



LE MENEUR DES FOULES

Lénine, tête pensante et protagoniste de la révolution, pose devant l'institut Smolny, qui fut le quartier général des bolcheviks en 1917. Par Isaac Izraïlevitch Brodsky. Vers 1925.
Brodsky Museum, Saint-Pétersbourg.

FINEARTIMAGES / LEEMAGE

Entre mars et novembre 1917, en huit mois à peine, la Russie passe de la monarchie au communisme bolchevik. La dynastie trois fois centenaire des Romanov s'effondre, et avec elle l'immense empire de près de 170 millions d'habitants, s'étendant de la Sibérie aux rives de la mer Noire, disparaît de la carte des puissances. Ce processus révolutionnaire inédit surprend les contemporains

par sa rapidité et sa radicalité. Certes, la question de la possibilité d'une révolution en Russie était posée depuis la fin du XIX^e siècle au moins. « Une révolution chez le peuple de l'Europe le plus ignorant et le plus crédule, sous l'inspiration des doctrines les plus anarchiques, dépasserait probablement en barbarie toutes nos Terreurs et nos Communes », s'était inquiété en 1880 Anatole Leroy-Beaulieu, expert des questions russes. En 1882, dans la préface à l'édition russe du *Manifeste communiste*, Karl Marx et Friedrich Engels s'étaient quant à eux penchés avec espoir sur l'éventualité que « la révolution russe donne le signal d'une révolution prolétarienne en Occident ». Dans un empire autoritaire, qu'ils voyaient comme rural et archaïque malgré les premiers progrès du capitalisme industriel et financier, ils ne pensaient cependant possible le « mûrissement » d'une situation révolutionnaire qu'à l'occasion d'une guerre extérieure.

De fait, en 1905, une première révolution avait presque réussi à briser l'autocratie ébranlée par l'échec du conflit contre le Japon, sans que l'opposition libérale ne parvienne à s'imposer. Et c'est bien la guerre mondiale qui explique un processus par lequel la Russie

allait, selon la célèbre formule du journaliste américain John Reed qui en fut le témoin, « ébranler le monde ».

Quand la Russie s'engage dans la guerre contre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, aux côtés de son allié serbe puis de la Grande-Bretagne et de la France, la mobilisation se fait sans difficultés. La capitale, Saint-Pétersbourg, se voit attribuer symboliquement un nom qui résonne plus russe que le précédent : Petrograd. Mais l'union sacrée d'août 1914 se révèle bien fragile face à l'accumulation des défaites militaires, des difficultés économiques, des erreurs politiques. L'attitude face à la guerre sera le catalyseur de toutes les journées révolutionnaires de mars, avril, juillet et octobre 1917.

Au début de l'année 1917, le sentiment de profonde lassitude est général dans les deux camps, après deux ans d'une hécatombe qui a mis à bas les espoirs d'une victoire rapide. Épuisée par d'effroyables pertes (la moitié des 15 millions d'hommes mobilisés ont été tués, blessés ou faits prisonniers) et un hiver particulièrement dur, la Russie est le pays le plus frappé par la crise sociale et le désarroi politique. Hausses de prix et pénuries forment le quotidien de la population, les soldats sont

CHRONOLOGIE

LA RUSSIE À L'HEURE DE 1917

3 mars

Soulèvements révolutionnaires à Petrograd. Le tsar abdique sous la pression de la rue.

4 avril

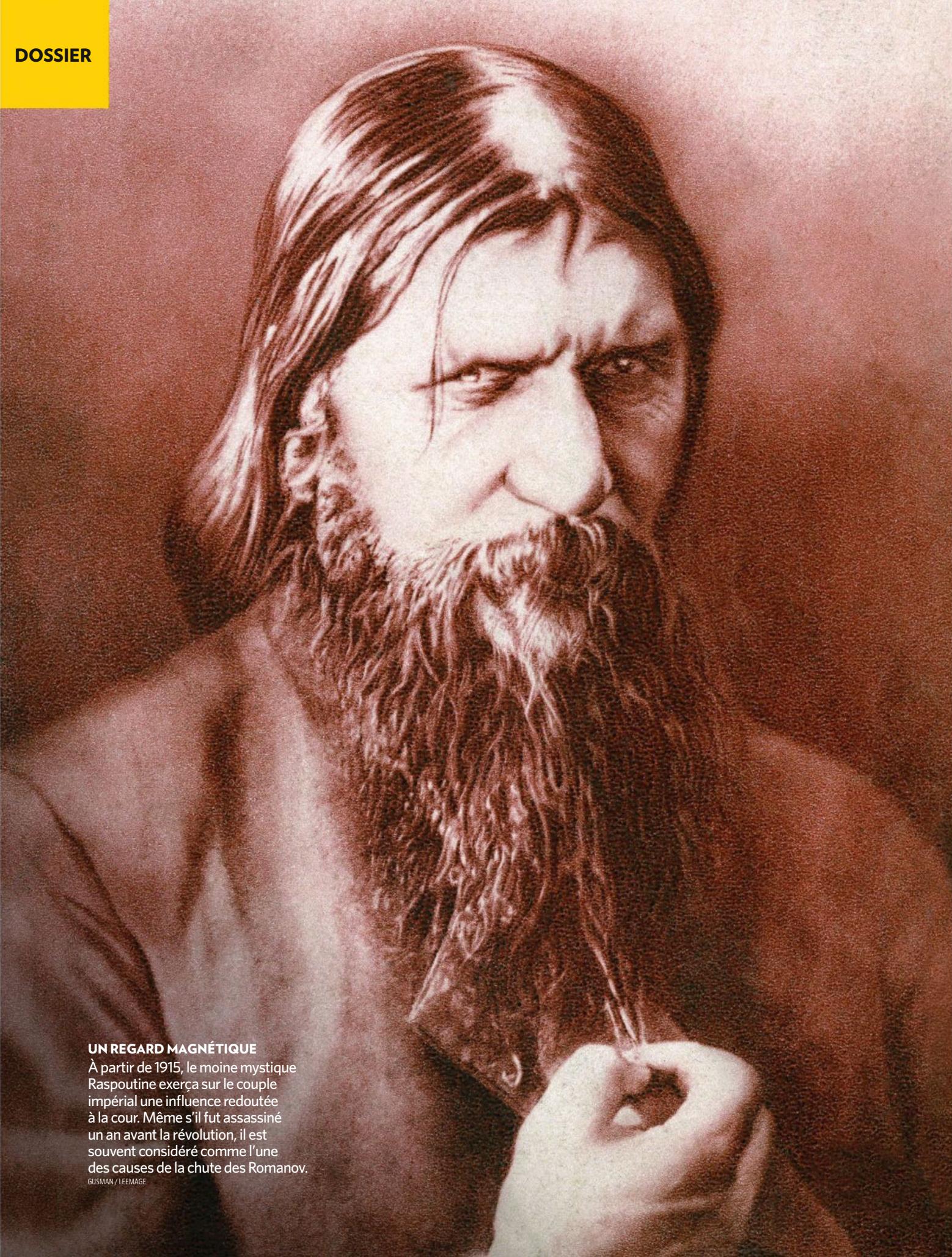
Lénine, revenu de son exil en Suisse, arrive à Petrograd. Il développe ses *Thèses d'avril*.

24-25 oct.

Un coup d'État fait tomber le gouvernement provisoire. C'est la révolution d'Octobre.

7-8 nov.

Le II^e Congrès vote les pouvoirs aux soviets. Un gouvernement bolchevik se met en place.



UN REGARD MAGNÉTIQUE

À partir de 1915, le moine mystique Raspoutine exerça sur le couple impérial une influence redoutée à la cour. Même s'il fut assassiné un an avant la révolution, il est souvent considéré comme l'une des causes de la chute des Romanov.

GUSMAN / LEEMAGE

mal armés, les transports désorganisés. En 1915, l'entrée de la Turquie dans le conflit aux côtés des puissances centrales entraîne la fermeture des détroits de la mer Noire, puis la perte de la Lituanie, de la Galicie et de la Pologne devant les victoires austro-allemandes, enfin le tarissement des ressources et un afflux de réfugiés. Surtout, les ministères se sont succédé sans parvenir à organiser l'économie ni à associer la société à l'effort de guerre.

Le tsar chancelle et tombe

Comme partout en Europe, le pouvoir exécutif a été renforcé. Mais le tsar Nicolas II ne répond pas à la noblesse et à la bourgeoisie libérale, qui souhaitent être associées au pouvoir. Il voit comme une menace l'organisation par le bas des communautés locales ou philanthropiques. De manière suicidaire en pleine débâcle, il prend le commandement militaire en septembre 1915, puis suspend la Douma, l'assemblée parlementaire concédée en 1905 au suffrage censitaire. Le « petit père des peuples », autocrate de droit divin, qui avait parcouru triomphalement son empire en 1913 pour le tricentenaire de la dynastie, s'isole et se discrédite. Les rumeurs de complots renforcent la méfiance que suscite l'influence sur Nicolas II de la tsarine Alexandra, en raison de ses origines allemandes et de l'ascendant qu'exerce sur elle le moine Raspoutine, finalement assassiné fin décembre 1916.

Malgré les informations qui filtrent à travers la censure de la presse européenne au sujet des grèves, de l'agitation permanente pour réclamer du pain, malgré les premières mutineries, personne n'anticipe vraiment l'effondrement rapide du régime tsariste. Pas même les dirigeants des mouvements révolutionnaires, bien souvent exilés en Suisse comme Lénine, aux États-Unis comme Trotsky, ou relégués dans la lointaine Sibérie comme Staline. Les partis d'opposition – qu'ils soient libéraux (les constitutionnels-démocrates ou « cadets ») ou socialistes (les socialistes-révolutionnaires (SR) qui mettent en avant les paysans, les marxistes du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR), eux-mêmes divisés entre mencheviks et bolcheviks) – ne s'accordent pas sur la question de la poursuite de la guerre.

Lénine se fait alors connaître de la poignée de pacifistes européens par une analyse



GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

LA RÉVOLUTION DES PAYSANS

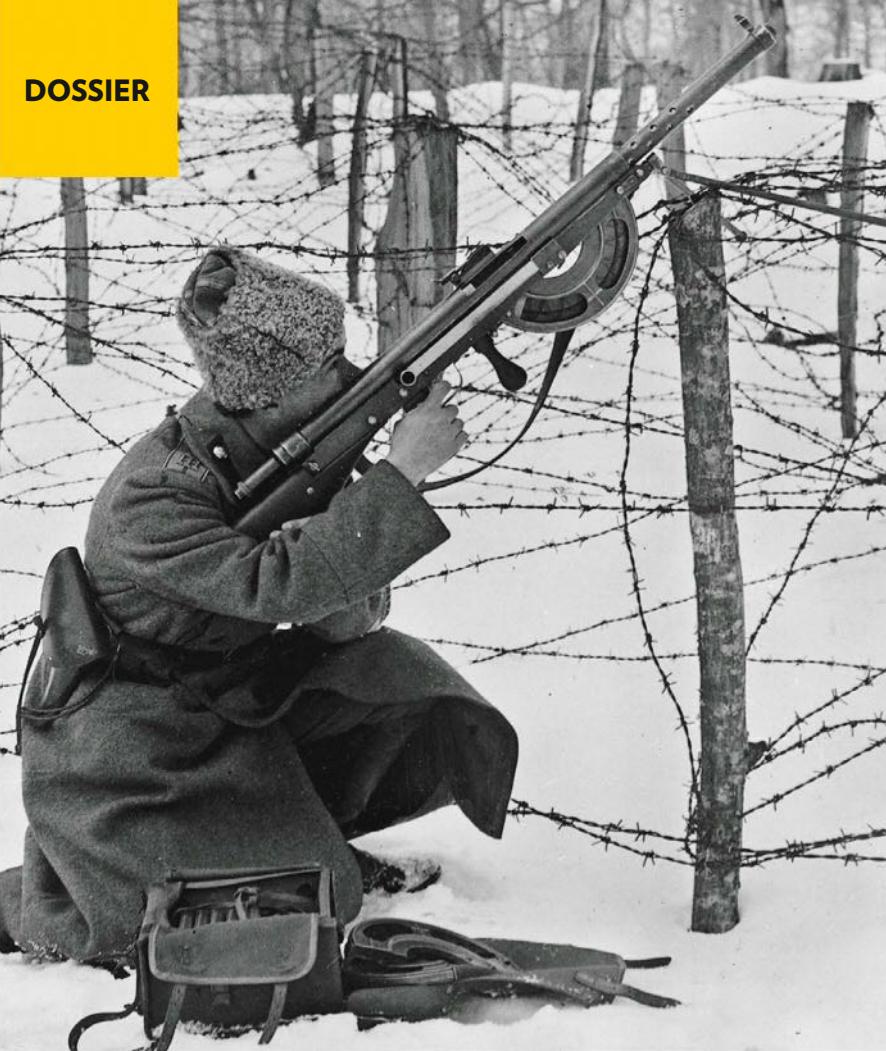
L'EMPIRE RUSSE était à 80 % rural. Le retour au village des soldats démobilisés ou blessés, de plus en plus sensibles aux idées pacifistes, modifie profondément le visage des campagnes. Dès le printemps 1917, le « partage noir » des terres s'accompagne de violences spontanées. Le Décret sur la terre, deuxième décret de la révolution d'Octobre, abolit la propriété privée et le système seigneurial. La terre sera « socialisée » par un nouveau décret à la fin de 1918.

tranchée : la guerre révèle les contradictions du capitalisme, et il faut transformer la « guerre impérialiste » en « guerre civile » révolutionnaire. La Russie, malgré son sous-développement industriel, pourra se révéler le maillon faible du système, à condition qu'elle soit entraînée par une avant-garde bien organisée. Entre cette analyse et la réalité politique, le fossé semble cependant énorme : si les socialistes-révolutionnaires sont relativement nombreux, le POSDR rassemble au total moins de 20 000 militants au début de 1917, sans cesse pourchassés par la police du tsar.

Comment comprendre alors l'effondrement du tsarisme en quelques jours ? L'enchaînement des événements révèle la fragilité extrême d'un pouvoir politique concentré par le tsar et son entourage. Tout se passe dans les rues, les palais et les faubourgs de la capitale, Saint-Pétersbourg. L'échec de la mise en place de

▲ LA FIN DE LA PROPRIÉTÉ

Des paysans lisent l'affiche du manifeste de Lénine, dans lequel celui-ci promet la redistribution des terres des grands propriétaires fonciers. Celle-ci sera mise en application par le Décret sur la terre, voté le 8 novembre.



AKG-IMAGES

▲ LASSITUDE SUR LE FRONT

En 1917, quelque sept millions de soldats russes mobilisés ont été tués ou blessés. Ci-dessus, un soldat tire derrière des fils barbelés, le 21 février 1917.

cartes de ravitaillement se conjugue avec la fermeture des usines d'armement Poutilov, faute de matières premières. Cela fait franchir un seuil au mécontentement populaire, exacerbé par le froid, le manque de combustible et de pain. Les oppositions de gauche, légales et illégales, s'allient pour organiser une manifestation le 27 février (8 mars du calendrier grégorien), proclamé « journée internationale de la femme » depuis 1910 par l'Internationale socialiste. La manifestation réprimée devient une insurrection populaire et une mutinerie. Marins et soldats fraternisent avec les femmes et les ouvriers, et s'arment en pillant l'arsenal, sur lequel flotte bientôt le drapeau rouge.

La Douma forme un comité provisoire, puis un gouvernement provisoire, tandis qu'un groupe de militants et de députés mencheviks puis bolcheviks organise dans le même palais de Tauride un conseil (« soviet ») qui se veut représentatif des ouvriers et des soldats. Le soviet accepte le gouvernement provisoire dans l'attente d'un accord sur un futur régime, après l'organisation d'élections pour une

Assemblée constituante. Nicolas II rentre du front, mais n'est pas en mesure de reprendre le contrôle de la rue. Il abdique le 3 mars.

Un moment démocratique unique

La révolution a triomphé au prix d'un millier de morts dans la capitale. Le gouvernement libéral « cadet » du prince Lvov, qui s'installe au palais d'Hiver, dure deux mois, avant de céder la place en mai 1917 à un gouvernement de coalition dominé par les socialistes modérés. Leur leader, Aleksandr Kerenski, est désormais ministre de la Guerre, mais aussi vice-président du soviet. L'immense Russie connaît alors un moment démocratique unique. Les libertés individuelles sont proclamées, avec l'abolition de toute discrimination de classe, ethnique ou religieuse. Le suffrage universel est octroyé aux femmes comme aux hommes, la censure est abolie. La soif de participer est immense. La multiplication des motions votées en assemblées, la floraison de journaux touchent jusqu'aux plus petites villes.

Le projet d'établir un régime parlementaire à l'occidentale se déploie avec l'organisation d'élections municipales et la préparation des élections à l'Assemblée constituante. En parallèle, le « double pouvoir » des soviets s'organise en comités d'usines, de quartiers ou de villages, dominés par les militants politiques les mieux organisés. Le I^e Congrès des soviets de toute la Russie, qui se réunit début juin 1917, est dominé par les SR et les mencheviks. Il réaffirme sa confiance au gouvernement provisoire, mais les antagonismes sur l'avenir économique, politique et surtout militaire du pays sont loin d'être résolus.

Faut-il continuer à la guerre au risque de fragiliser la révolution ? Faire la paix au risque de la guerre civile ? Le gouvernement provisoire opte pour la première solution. Défendre la nation et honorer les alliances semble une décision d'autant plus cohérente que les États-Unis entrent en guerre en avril 1917. La Russie veut tenir son rang dans le camp des démocraties, contre les puissances centrales et l'Empire ottoman autocratiques. Elle reçoit l'appui des gouvernements alliés, qui envoient des missions socialistes (Albert Thomas pour la France, Arthur Henderson pour la Grande-Bretagne), pour tenter de soutenir tant le moral des troupes que l'organisation de l'armée. En vain, car la démocratisation de l'institution



JOSSE / LEEMAGE

militaire à la suite de « l'ordre numéro un », adopté sur la pression du soviet, avec pour conséquence la quasi-abolition de la discipline, se révèle une utopie.

La guerre radicalise l'opinion

Pendant ce temps, les révolutionnaires convergent sur la capitale. Lénine quitte la Suisse et traverse l'Europe en guerre, avec la bénédiction du gouvernement allemand. Depuis son quartier général de l'institut Smolny, il cherche à rassembler autour des mots d'ordre radicaux de ses *Thèses d'avril* : « Tout le pouvoir aux soviets ! », « À bas le gouvernement provisoire ! » et surtout « Paix immédiate sans annexions ni indemnités ! »

De nouveau, c'est la guerre qui ouvre la voie à la radicalisation et à la dissolution du lien social et politique. Début juillet 1917, Kerenski prend le poste de président du Conseil et lance une offensive générale en Galicie. Malgré les talents d'orateur que déploie le « Danton russe » lors de sa tournée sur le front, c'est un échec majeur. L'armée se désagrège, les désertions

se multiplient, la pression pour une paix immédiate se fait puissante. Dans les campagnes, la révolution est devenue jacquerie, faite de meurtres et d'incendies. Les paysans s'emparent des terres sans attendre une loi agraire. Dans les villes, le ravitaillement est toujours aussi catastrophique, d'autant que les élites jouent la politique du pire en refusant de souscrire à « l'emprunt de la liberté » lancé pour remplir les caisses vides, en licenciant les ouvriers grévistes. L'unité nationale se disloque tant à l'ouest (Pologne, Ukraine...) que dans les régions musulmanes de l'ancien empire.

L'été et le début de l'automne 1917 sont alors marqués par deux tentatives opposées de renverser le gouvernement provisoire. Lors des « journées de Juillet », les bolcheviks alliés aux anarchistes tentent de s'emparer du pouvoir en s'appuyant sur de gigantesques manifestations de soldats refusant d'aller au front. La répression est ferme ; Lénine doit s'enfuir en Finlande, Trotsky est emprisonné. Pendant ce temps, les groupes de pression conservateurs ou monarchistes s'organisent avec les officiers

▲ LÉNINE FACE AUX OUVRIERS

La grève des ouvriers des usines Poutilov, les plus grosses de Petrograd, est l'une des causes de la révolution de Février. Lénine vient y faire un discours à son retour d'exil. Par Isaac Izrailevitch Brodsky. 1917. Galerie nationale, Prague.



DES SOLDATS AU PARLEMENT

Les soviets (les assemblées populaires de délégués élus) constituent la dynamique de la révolution. Sur cette photo, des soldats d'une section du soviet de Petrograd sont rassemblés à la Douma.

GRANGER COLL NY / AURIMAGES

et réclament une main de fer pour mettre fin à la révolution. Le 21 août, Riga tombe aux mains des Allemands. Chef des armées, le général Lavr Kornilov exige alors les pleins pouvoirs dans l'armée et la militarisation de l'économie. Démis de ses fonctions par Kerenski, il s'avance vers la capitale avec ses cosaques et ne sera arrêté qu'avec l'aide des bolcheviks, dont les dirigeants sont libérés pour l'occasion. La solution autoritaire a échoué. Les bolcheviks, qui restent peu nombreux, séduisent les soviets et les structures locales par leur organisation et leur propagande percutante.

Les bolcheviks triomphent

Le gouvernement Kerenski s'efforce en vain de restaurer l'autorité de l'État en réunissant une conférence de 2 000 délégués (représentants du patronat, des syndicats, de l'état-major, des Églises et des partis politiques, à l'exception des bolcheviks), puis en proclamant la république le 1^{er} septembre 1917. À cette date, Lénine a réussi à convaincre le comité central du parti bolchevik de rompre avec le gouvernement provisoire. Il déclare que seul le II^e Congrès des soviets sera légitime, rentre de Finlande le 23 octobre, veille de l'ouverture du congrès, et fait voter l'insurrection armée.

Préparé par le Comité militaire révolutionnaire de Petrograd, associant les bolcheviks et les SR de gauche, le coup d'État des 24 et 25 octobre révèle l'impuissance du pouvoir en place. La victoire des insurgés mobilise très peu d'hommes et de femmes, car aux gardes rouges — ces détachements ouvriers armés apparus pendant la révolution de Février et gagnés au bolchevisme — s'opposent les élèves officiers et les « bataillons de la mort » féminins. Si les ponts, postes, télégraphes et gares sont gagnés sans effusion de sang, les combats de la prise du palais d'Hiver, alors que le croiseur Aurore pointe ses canons depuis la Neva, resteront le moment mythique de la révolution d'Octobre, magnifiquement mis en scène en 1928 par Eisenstein dans son film *Octobre*. La destitution du gouvernement provisoire est aussitôt annoncée par télégraphe à tout le pays.

Le II^e Congrès s'ouvre dans la nuit du 7 au 8 novembre. Mencheviks et SR se retirent, renvoyés par Trotsky aux « poubelles de l'histoire ». Le congrès vote tout le pouvoir aux soviets et proclame les premiers décrets sur les deux questions cruciales : la paix et la terre.

PLUSIEURS COURANTS POUR UNE RÉVOLUTION

LA CONTESTATION DU POUVOIR

autocratique s'organise en plusieurs courants politiques. Les libéraux du Parti constitutionnel-démocrate (KD ou « **CADETS** ») mettent en avant les libertés individuelles et les réformes constitutionnelles. Les révolutionnaires se divisent en deux familles. D'un côté, les **SOCIALISTES-REVOLUTIONNAIRES** (SR) comptent sur des soulèvements paysans, sur des grèves et des attentats pour faire passer la Russie au socialisme, avec le mot d'ordre « la terre à ceux qui la travaillent ». Ils sont au pouvoir avec Kerenski et restent majoritaires jusqu'à leur interdiction en 1918. De l'autre, les **MARXISTES** pensent que

la Russie doit passer par un stade capitaliste permettant le développement d'un prolétariat industriel, qui seul pourra détruire le tsarisme et la bourgeoisie. Le Parti ouvrier social-démocrate de Russie (**POSDR**) se divise quant à lui en deux courants : les **BOLCHEVIKS** sont partisans avec Lénine de l'organisation d'une révolution par un parti de militants peu nombreux et très engagés ; les **MENCHEVIKS** veulent un parti ouvert au plus grand nombre de travailleurs et pensent qu'une alliance avec la bourgeoisie réformiste est possible. Ils perdent de l'influence à l'automne 1917 et seront contraints au ralliement, à l'exil ou à la clandestinité.

La guerre civile se déclenche aussitôt dans un pays ruiné : les commissaires du peuple se rendent maîtres de Moscou au prix de plusieurs centaines de morts, les contre-révolutionnaires « blancs » s'organisent dès novembre, les Allemands continuent à avancer. Le gouvernement uniquement bolchevik qui s'installe, tout en respectant un temps la pluralité des partis de gauche, doit désormais conserver le pouvoir. Le régime communiste soviétique durera plus de soixante-dix ans, suscitant aussitôt haines et espoirs affrontés, et donnant lieu encore aujourd'hui à de multiples débats. « L'ancien se meurt, le nouveau ne parvient pas à voir le jour, dans ce clair-obscur surgissent les monstres », écrira Antonio Gramsci, fondateur du Parti communiste italien, dans les années 1920, laissant au moment révolutionnaire sa part d'éénigme et de violence. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Révolution russe. 1891-1924 : la tragédie d'un peuple
O. Figes, Gallimard, 2009.

La Grande Lueur à l'est. Les Français et l'Union soviétique (1917-1939)
S. Cœuré, CNRS Éditions, 2017.

1917. L'année qui a changé le monde
J.-C. Buisson, Perrin, 2016.

Retrouvez dans nos pages livres la BD Lénine, aux éditions Glénat.

LES ROMANOV : RÉCIT

Couronné en 1896, Nicolas II est le dernier héritier de la dynastie des Romanov, qui régnait sur la Russie depuis 1613. Une dynastie qui fut, jusqu'au bout, marquée du signe des complots et des assassinats.

👉 Retrouvez dans nos pages livres *Les Romanov*, par S. Sebag Montefiore.

COURONNEMENT DE NICOLAS II
EN 1896, DANS LA CATHÉDRALE
DE LA DORMITION, À MOSCOU. TABLEAU
RUSSE ANONYME, 1896. CHÂTEAU
DE PETERHOF, SAINT-PÉTERSBOURG.



JOSSE / LEVAGE



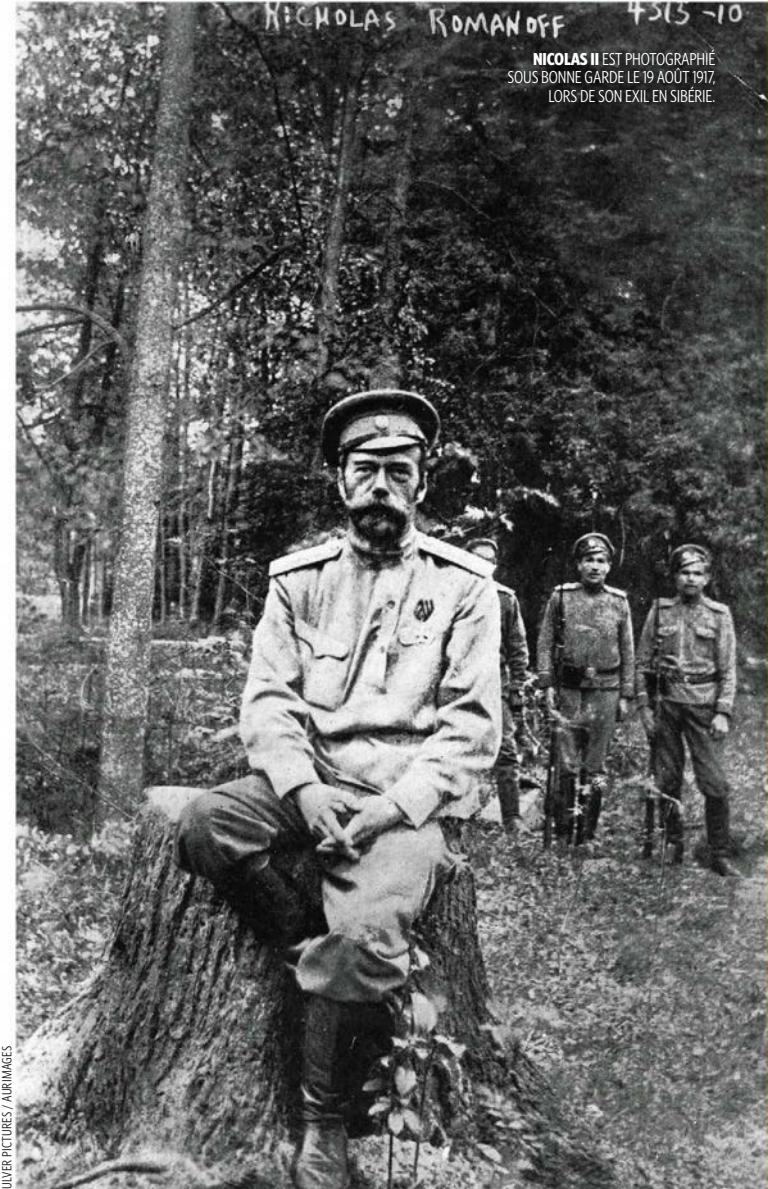
D'UNE CHUTE

UNE AUTOCRATIE FACE AUX SCANDALES

Tsar de toutes les Russies, empereur et autocrate de droit divin, Nicolas II épouse en 1864 sa cousine, la princesse Alix de Hesse-Darmstadt, qui se convertit à l'orthodoxie et prend le nom d'Alexandra Fiodorovna. Pendant la guerre se multiplient les rumeurs selon lesquelles l'impératrice gouvernerait en secret le pays, organisant la trahison en faveur de l'Allemagne, son pays d'origine. L'opinion lui prête une liaison avec Raspoutine, qui affirme guérir l'hémophilie de l'héritier Alexis et mène une vie de débauche, ternissant en profondeur l'image des Romanov.



LE 10 MAI 1906, NICOLAS II, EN COMPAGNIE DE LA TSARINE, SE REND À LA PREMIÈRE RÉUNION DE LA DOUMA, L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE CRÉÉE À LA SUITE DE LA RÉVOLUTION DE 1905.



EKATERINBOURG, 1918

NICOLAS II, RENVERSÉ en mars 1917, est placé en résidence surveillée à Tsarskoïe Selo, puis transféré à Tobolsk, en Sibérie, avec l'impératrice, leurs quatre filles et le tsarévitch Alexis. Puis la famille est évacuée dans l'Oural, à Ekaterinbourg, au printemps 1918. Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, alors que les armées blanches approchent, les bolcheviks les exécutent avec leur entourage. Des rumeurs courront sur la survie de certains membres, dont la princesse Anastasia.

I WANT YOU



JAMES MONTGOMERY FLAGG

From Painting by James Montgomery Flagg
© Leslie-Lohman Co.

for the **U.S. ARMY**
ENLIST NOW

1917 : les États-Unis choisissent leur camp

CHAMPIONS DU MONDE LIBRE

Partisans de l'isolationnisme, les États-Unis observent de loin le conflit européen. Une posture difficile à tenir lorsque la guerre sous-marine s'attaque à l'un des grands principes américains : le libre commerce.

DOMINIQUE KALIFA

PROFESSEUR D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

Le 6 avril 1917, le Congrès américain vote l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés de l'Entente formée par la France, la Grande-Bretagne et la Russie. La nouvelle ne pouvait pas mieux tomber. La situation était en effet difficile dans le camp franco-britannique : la guerre, qui durait depuis bientôt trois ans, s'enlisait sur le front occidental, où les offensives meurtrières, succédant aux contre-offensives, n'apportaient que ruines et désolation. La colère grondait dans les tranchées, où les signes de refus de guerre se multipliaient. C'était pire sur le front de l'Est, où la révolution de Février avait profondément désorganisé l'armée russe. En dépit des assurances données par le gouvernement provisoire de Kerenski, l'allié russe n'avait jamais semblé aussi faible. L'entrée en guerre des États-Unis fut donc saluée comme une grande nouvelle.

On connaissait bien sûr la sympathie du pays pour la cause de l'Entente. Depuis le début du conflit, les entreprises américaines approvisionnaient la Grande-Bretagne et la France en matières premières, en produits industriels et en denrées agricoles. Des prêts

substantiels (plus de 2 milliards de dollars durant les premières années de la guerre) avaient été consentis par les banques américaines, et les dons avaient également afflué.

L'impossible neutralité

De nombreux citoyens américains avaient aussi souhaité devancer l'appel. Des volontaires s'étaient engagés dans la Légion étrangère, à l'instar du poète Alan Seeger qui perdit la vie en 1916 durant la bataille de la Somme. D'autres, médecins ou infirmières, avaient rejoint les services sanitaires, notamment ceux organisés par l'hôpital américain de Neuilly. En avril 1916, sept jeunes aviateurs américains avaient formé en France la fameuse « escadrille La Fayette », engagée dans de nombreux combats à Verdun et sur la Somme. Pourtant, en dépit de cette communauté d'intérêts, le pays continuait d'afficher sa neutralité, fondée sur la tradition isolationniste et sur la fameuse doctrine de Monroe, selon laquelle les États-Unis se gardaient d'intervenir dans les affaires européennes en matière de politique étrangère. C'est même sur un programme très neutraliste que le président Woodrow Wilson venait d'être réélu en novembre 1916.

► TOUSSOLDATS!

Pour s'engager dans le conflit, l'armée américaine a besoin d'hommes, et c'est l'Oncle Sam qui assure leur recrutement dans cette affiche restée célèbre de James Montgomery Flagg.

LYLHO / LEEMAGE



AKG-IMAGES / JEAN-PIERRE VERNEY

▲ LES PREMIÈRES TROUPES

Les premiers soldats américains, coiffés de leurs chapeaux caractéristiques, arrivent en France au cours du mois de juin 1917. Collection J.-P. Verney, Paris.

Il fallait donc un sérieux électrochoc pour retourner l'opinion américaine. Il vint de la guerre sous-marine à outrance décidée par l'Allemagne en janvier 1917. Le terrain était sensible. En mai 1915, le torpillage par un U-Boot allemand du paquebot britannique *Lusitania* avait soulevé une vive émotion outre-Atlantique : 128 citoyens américains figuraient parmi les 1 200 victimes, et les États-Unis avaient parlé de crime de guerre, poussant l'Allemagne à suspendre ces attaques. Leur reprise « à outrance », visant donc les bâtiments neutres à destination de l'Entente, était un choix risqué, qui s'en prenait à la liberté du commerce, l'un des grands principes américains. À cela s'ajoutait le « télégramme Zimmermann » du 16 janvier 1917, par lequel le ministre allemand des Affaires étrangères invitait son ambassadeur à Mexico à explorer une possible entrée en guerre du Mexique, contre rétrocession des territoires perdus en 1848 face aux États-Unis. Rendue publique par le

président Wilson, cette menée suscita un grand émoi. En mars, trois cargos battant pavillon américain furent coulés dans l'Atlantique nord, ce qui révolta le pays. C'est donc autant pour défendre leur sécurité que leurs valeurs fondatrices que les États-Unis entrent alors en guerre.

« La Fayette, nous voici ! »

Le 13 juin 1917, un premier corps de 177 soldats commandés par le général Pershing débarqua à Boulogne, ovationné par une foule enthousiaste, qui pavoisait aux couleurs américaines. « Avec leurs uniformes de drap olive, leurs feutres à larges bords, leurs ceintures à pochettes multiples, cette allure de jeunes cowboys de l'Ouest américain, ils apportaient une note de pittoresque inédit dans nos décors de guerre », écrit un reporter de *L'Illustration*. La tâche – mettre sur pied en Europe une force américaine indépendante – n'était pourtant pas simple. Le 28 juin 1917, la première division d'infanterie débarqua à Saint-Nazaire. « La Fayette, nous voici ! », déclare quelques



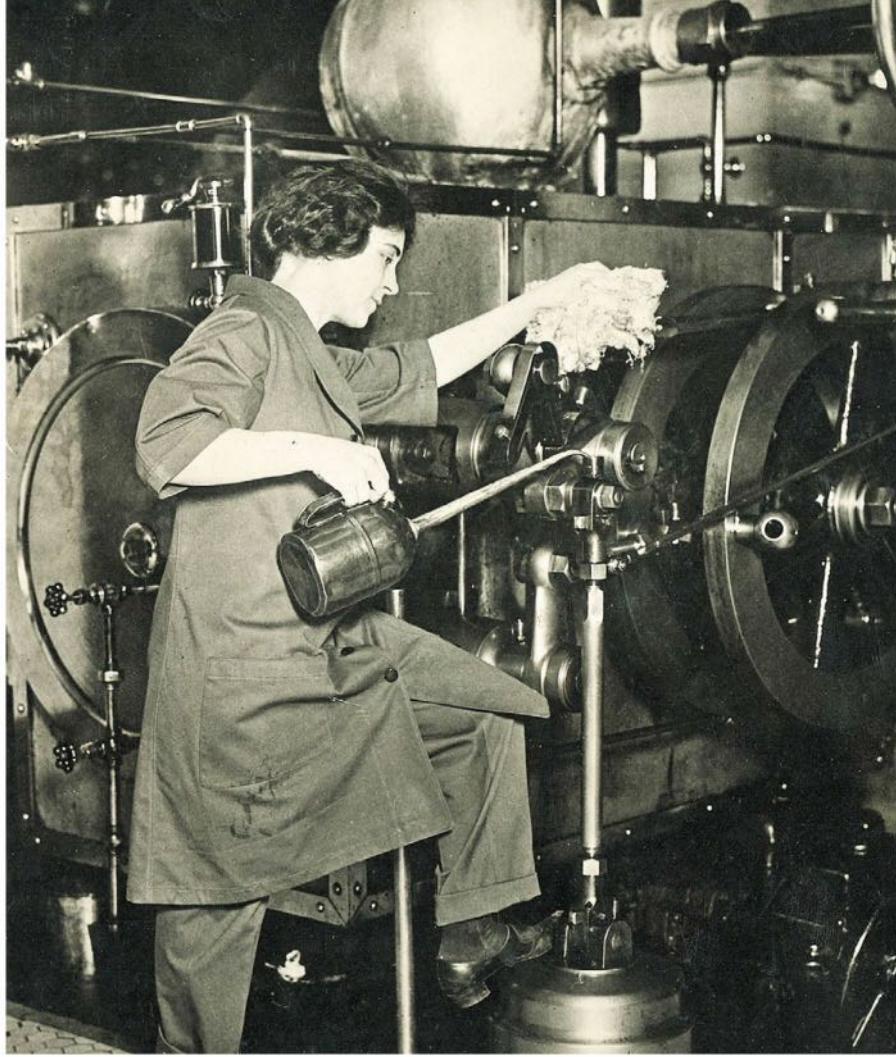
FAC-SIMILE DU PREMIER TÉLÉPHONE INVENTÉ PAR A. GRAHAM BELL.
CONSERVÉ PAR LA 'WESTERN ELECTRIC CO.'
DÉPOSÉ PAR LA SOCIÉTÉ ANONYME 'LE MATERIEL TÉLÉPHONIQUE' A SA / LEEMAGE

jours plus tard le lieutenant-colonel Stanton au cimetière parisien de Picpus, devant la tombe du célèbre « héros des deux mondes ». Les premiers engagements des *sammies* (les soldats ainsi nommés en référence à l’Oncle Sam, symbole de l’Amérique) ont lieu en novembre 1917 près de Lunéville. Mais ce n’est qu’à compter du printemps 1918 que les troupes américaines prirent une part importante dans les combats, d’abord à Saint-Mihiel en avril, puis près de Château-Thierry en juin et juillet. Elles permirent de compenser la défection russe que la paix de Brest-Litovsk, signée le 3 mars, venait d’officialiser. En octobre, deux millions d’Américains étaient engagés sur le front français, parmi lesquels certains, comme George Patton, George Marshall ou Harry Truman, étaient appelés à un grand avenir.

Un nouveau maître du jeu

La participation des États-Unis rendait la guerre vraiment mondiale et offrit à ce pays un leadership que certains prophétisaient de longue date. Cette nation neuve fascinait en effet. Dès 1840, Tocqueville concluait *De la démocratie en Amérique* en évoquant le rôle à venir des futurs grands du monde : « Il y a aujourd’hui sur la terre deux grands peuples qui, partis de points différents, semblent s’avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains. [...] Leurs voies sont diverses ; néanmoins, chacun d’eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde. »

Depuis le milieu du XIX^e siècle, on parlait en Europe d’« américanisation », et les plus lucides percevaient l’immense potentiel économique et culturel de cette jeune nation qui attirait tous ceux qui rêvaient d’un avenir meilleur. L’ère de reconstruction qui s’ouvrit en 1865, après la guerre de Sécession, confirma ces vues. Tandis que les grandes villes de l’Est se peuplaient des premiers *skyscrapers* (les fameux gratte-ciel), la croissance industrielle, financière et commerciale explosait. Le pays devint celui des magnats de l’acier, des chemins de fer et du pétrole, mais aussi celui des géants de la presse et des grands inventeurs, comme Graham Bell ou Thomas Edison. Ce *Gilded Age* (l’expression, signifiant « l’âge doré », est du romancier Mark Twain) poussait également le pays à sortir de ses frontières. La conquête



AKG-IMAGES

de l’Ouest achevée, l’Amérique s’engagea à Cuba contre l’Espagne en 1898, et surtout au Panamá, où elle reprit la construction du canal, inauguré en août 1914.

L’entrée en guerre de 1917 apparut à beaucoup comme le prolongement naturel de ce destin désormais international. Le rôle du pays se révéla tout aussi décisif pour emporter la victoire que pour envisager l’après-guerre, puisque c’est sur la base des fameux « quatorze points » énoncés par Wilson en janvier 1918 que l’on négocia les traités. Le repli isolationniste qui se manifesta au lendemain du conflit ne fut que temporaire : le désir manifesté en 1917 de s’ériger en champion du « monde libre » et de prendre en main les destinées de la planète devait rapidement refaire surface. ■

▲ LA GUERRE DES FEMMES

Aux États-Unis comme en Europe, les femmes ont largement contribué à l’effort de guerre en travaillant à l’usine, à l’image de cette ouvrière de l’usine d’armes Colt, dans le Connecticut.

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Américains. 1. Naissance et essor des États-Unis, 1607-1945
A. Kaspi, Points Histoire, 2014.

**DES ASSAUTS MEURTRIERS**

Des soldats français attendent le signal de l'assaut sur le mont des Singes, qui fut en Picardie un lieu de combat stratégique de l'offensive Nivelle, lancée en avril 1917.

LEEMAGE

1917 : mutineries sur le front **LE CHEMIN DES DRAMES**

Ils imaginaient une guerre courte. Trois ans après le début des hostilités, les soldats s'enlisent dans la boue des tranchées. L'obéissance craque ; la rébellion gronde. Et soudain, en mai 1917, le refus de combattre éclate.

ANDRÉ LOEZ

HISTORIEN SPÉCIALISTE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE



RENÉ DAZY / RUE DES ARCHIVES

▲ FUSILLÉ POUR L'EXEMPLE

Pour la plupart des mutins, pas d'arrestations ni de suites judiciaires. Mais certains n'échappèrent pas au peloton d'exécution, comme ce soldat que ses camarades détachent après l'avoir fusillé.



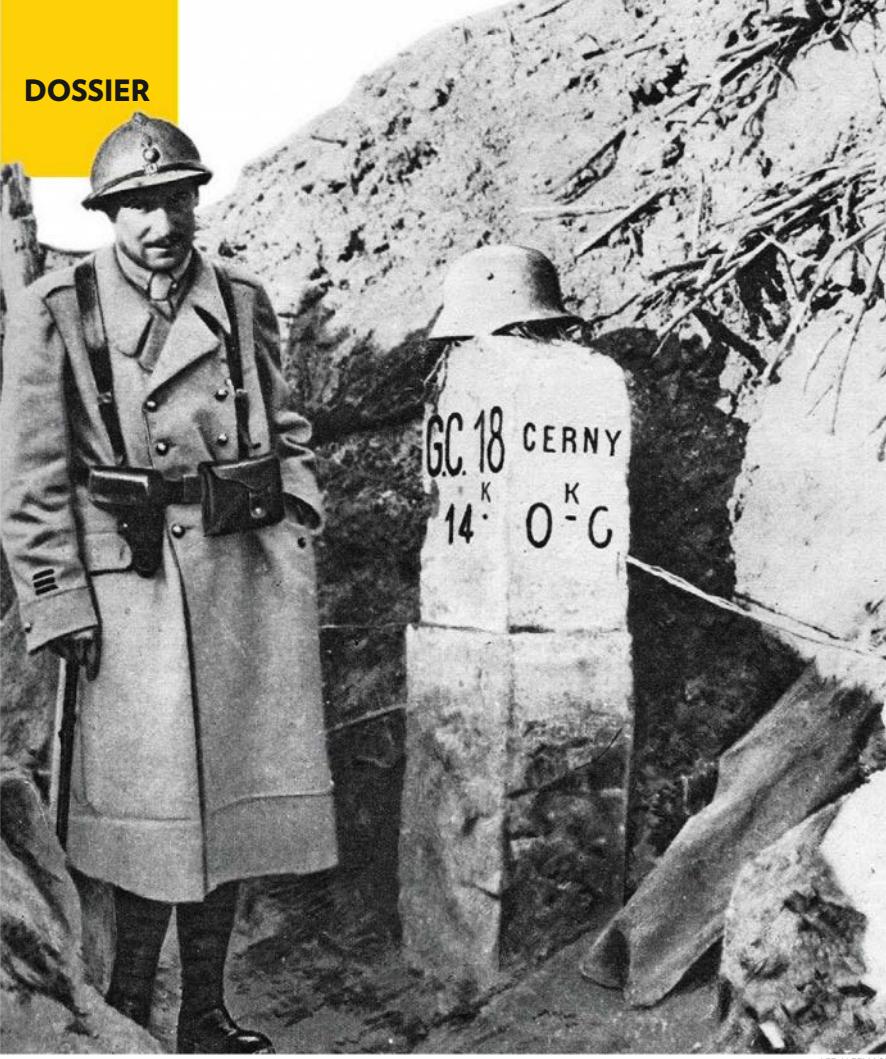
À bas la guerre ! On ne montera pas ! » Pendant près de trois mois, au printemps et à l'été 1917, l'armée française résonne de ces cris. Visiblement, quelque chose craque de façon large et inédite dans l'obéissance des « poilus », qui, par milliers manifestent, chantent, crient ou écrivent leur refus de se battre.

Bien sûr, dans les années précédentes et dès le début de la Grande Guerre, on a pu trouver des exemples ponctuels d'indiscipline ou de réticence, d'ailleurs sévèrement punis. Il arrivait qu'un groupe de soldats soit pris de panique et abandonne une position, ou qu'un autre refuse de sortir de la tranchée, au moment d'un assaut sans espoir. Et bien des hommes faisaient traîner leur retour au front après une permission, au risque, pour certains, de passer en conseil de guerre pour désertion.

Toutefois, ce qui se produit à partir de mai et juin 1917 est radicalement nouveau : une

immense prise de parole doublée d'un refus obstiné d'aller aux tranchées, affectant directement près des deux tiers des unités sur le front. Parfois, ce ne sont qu'une poignée d'hommes ou des soldats isolés qui prononcent des mots de révolte, comme au 30^e régiment d'infanterie, le 4 juin : « Vous montez là-haut ? Il ne faut pas monter ! [...] Le capitaine et toi, je vous emmerde. » Mais certaines mutineries sont des mouvements de foule plus massifs, comme à la 41^e division, où 2 000 hommes entourent et conspuent les généraux qui les commandent, avant d'arracher leurs galons aux cris de « Buveurs de sang ! Assassins ! »

Comment comprendre ce surgissement du refus ? Il faut d'abord tenir compte de l'immense lassitude de la guerre, installée dès la fin de l'année 1914. Un conflit que l'on imaginait bref s'enlise et se prolonge dans les tranchées du front ouest, suscitant l'attente et l'espoir de la « fin » chez nombre de combattants : « On n'a plus qu'une seule idée, je



elles aussi des paroles contestataires : « On veut nos maris ! À bas la guerre ! »

C'est dans ce contexte troublé, alors que l'armée française change précipitamment de chef par la nomination de Pétain le 15 mai 1917, qu'éclatent et se déploient les mutineries. Variées dans leurs formes, elles relèvent souvent d'un même scénario : dans un village de l'arrière-front, à 5 ou 10 kilomètres des premières lignes, des soldats apprennent, par des ordres ou par des rumeurs, qu'ils doivent « monter » aux tranchées. S'improvise alors un refus, souvent au moment du repas où l'on informe les camarades, et où circulent les noms redoutables des secteurs que l'on doit rejoindre, comme Laffaux ou Craonne.

Coups de bâton pour un colonel

Il peut arriver que des meneurs se dégagent et proposent d'aller parlementer avec les officiers, ou d'écrire une pétition, comme au 298^e régiment, où 1 006 soldats signent un texte indiquant leur « intention bien déterminée de ne plus retourner aux tranchées [et d']amener nos gouvernants pendant qu'il en est temps encore à une paix honorable ». Parfois, sans dire un mot, on s'éclipse, profitant de l'obscurité pour se cacher en forêt, se diriger vers l'arrière, ou encore aller « débaucher » d'autres troupes et les gagner à la désobéissance. Lorsque survient la confrontation avec les officiers, on fait entendre des revendications (paix, repos, permissions), mais aussi le chant subversif de *L'Internationale*.

Quelquefois, des violences surviennent, facilitées par la consommation d'alcool et par les rancœurs installées. Au 18^e régiment, un sous-lieutenant est giflé par un mutin ; ailleurs, c'est un colonel qui reçoit des coups de bâton. Mais cette violence est aussi celle de la répression : avant même l'arrestation et le jugement de certains mutins, des coups de feu résonnent, ainsi à la 14^e division, où un commandant fait mettre en batterie une mitrailleuse sur un groupe de mutins et ouvre lui-même le feu.

Les chefs vivent en effet très mal la rupture du lien d'autorité et de fidélité qu'ils pensent installé avec « leurs » hommes. Un colonel voyant les mutins défilé sous le drapeau

▲ VAINCRE, MAIS À QUEL PRIX !

Un soldat pose à côté d'une borne indicatrice du Chemin des Dames surmontée d'un casque allemand. Ce lieu est devenu emblématique des souffrances endurées par les soldats.

dirais presque une monomanie, une obsession : la fin, la paix », écrit l'un d'eux dans une lettre de novembre 1914. Les années suivantes apportent pourtant leur lot de morts, d'échecs militaires, de batailles gigantesques et sans issue, en Champagne, sur la Somme ou à Verdun.

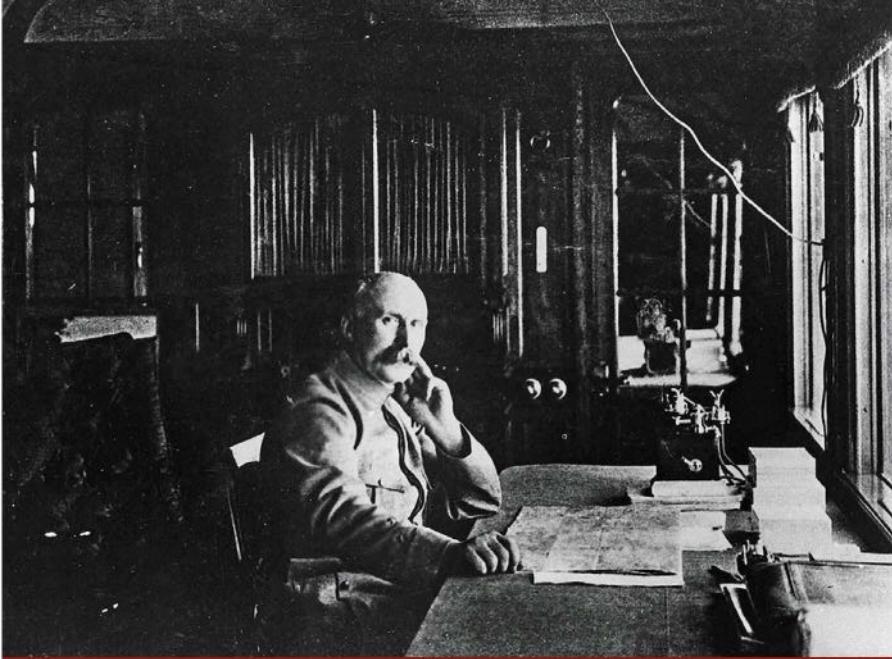
Les refus s'improvisent

Ce qui se produit en 1917 ne peut donc se comprendre sans l'accumulation du désespoir chez nombre de soldats. On avait pu croire, cependant, que la guerre finirait en mars ou en avril de cette année : les nouvelles venues de Russie et d'Amérique semblent devoir modifier la carte de guerre, et, surtout, le général en chef Robert Nivelle a promis à demi-mot la victoire, par une percée lors d'une grande offensive de printemps. Celle-ci, déclenchée le 16 avril 1917 au Chemin des Dames, est un nouveau désastre, très mal vécu par les fantassins. L'échec coïncide avec des grèves à Paris et dans plusieurs régions industrielles, où des femmes font entendre

rouge s'écrie, les larmes aux yeux, « mon pauvre régiment ». Les plus hauts gradés, dont quelques-uns croient à un complot de l'Allemagne ou de socialistes révolutionnaires, insistent sur la nécessité de réagir avec énergie aux désordres et aux troubles, qui trouvent leur intensité maximale dans la première semaine de juin 1917. Aussi, après un moment de vacillement, l'institution militaire retrouve des manières d'encadrer les troupes insoumises. Dans certains cas, ce sont des unités de cavalerie que l'on dépêche près du front pour bloquer la route aux mutins. Par des exhortations et des menaces, les officiers tentent aussi de diviser ces derniers, de ramener à l'obéissance les plus hésitants : « Si vous ne montez pas, vous commettez une lâcheté, un crime épouvantable. Vous allez faire fusiller l'un d'entre vous que vous aimez sûrement », dit un lieutenant au 54^e régiment. Dans un cas, on trompe les mutins, en leur faisant croire qu'ils ont obtenu gain de cause sous la forme de permissions : les soldats embarquent sans méfiance dans des camions, qui les emmènent vers l'arrière, où nombre d'entre eux seront arrêtés.

Une sévère reprise en main

Des procédures judiciaires se déclenchent ainsi, débouchant sur des centaines de condamnations à mort, dont 30 environ seront effectives. La sévérité des généraux, y compris le généralissime Pétain qui écrit le 7 juin que « les nécessités militaires exigent impérieusement une prompte répression », est tempérée par les interventions du ministre de la Guerre Paul Painlevé et du président de la République Raymond Poincaré, qui commuent en emprisonnement ou en travaux forcés la plupart des sentences. La crise d'autorité met toutefois du temps à se refermer : si dès le milieu de juin 1917 la décrue du mouvement est nette, avec des actes de désobéissance moins nombreux et moins transgressifs, on en trouvera tout l'été durant, en particulier le long des voies ferrées qui éloignent du front les permissionnaires. En juillet encore, quelques-uns tracent à la craie sur leurs wagons des inscriptions subversives ou moqueuses : « Tout poilu demande en bas la guerre / Signé : un poilu qui en a marre par-dessus bord. »



LA GRANDE GUERRE DE PÉTAIN

SIMPLE COLONEL EN 1914, Philippe Pétain (1856-1951) devient l'un des généraux les plus importants de la Grande Guerre grâce à sa prudence tactique, manifestée à Verdun où il est appelé pour rétablir la situation au début de l'offensive allemande (février 1916). Devenu général en chef en 1917, il réprime les mutineries et soigne sa popularité auprès des soldats en améliorant leur quotidien. Il contribue à la victoire de 1918, bien que dans un rôle subordonné à Ferdinand Foch.

UNITED ARTISTS / THE KOBAL COLLECTION / AURIMAGES

Bien que refermé, le mouvement des mutineries laissera des traces, notamment sur le plan militaire, puisqu'il constraint l'armée française à l'inaction jusqu'à l'automne. Il constitue l'arrière-plan des négociations secrètes de paix puis des troubles politiques de la seconde moitié de 1917. Lorsque Clemenceau arrive au pouvoir, en novembre 1917, il entend lutter contre toutes les formes de défaitisme ou de pacifisme, que les mutineries ont pu faire craindre. Mais c'est ailleurs que l'écho est le plus significatif : dans les comités de soldats qui contribuent à déclencher et à radicaliser les révoltes russes, sur les navires de la marine allemande où d'autres mutins, par leur désobéissance politisée d'octobre et novembre 1918, vont hâter la fin de la guerre. ■

▲ UN MILITAIRE QUI FUT RESPECTÉ

Le futur maréchal Pétain pose ici en 1916, dans la voiture-salon qui lui servait lors de ses déplacements sur le front.

Pour en savoir plus

ESSAI
14-18, les refus de la guerre. Une histoire des mutins
A. Loez, Folio histoire, 2010.



UN DESTIN BRISÉ

Après la mort subite du roi macédonien en 323 av. J.-C., ses généraux se répartissent les territoires de son empire. Alexandre à cheval. Sarcophage dit « d'Alexandre ».

Musée archéologique, Istanbul.

ERICH LESSING / ALBUM

DIX PRÉTENDANTS POUR UN EMPIRE

LES HÉRITIERS D'ALEXANDRE

En 323 av. J.-C., Alexandre le Grand meurt brutalement à Babylone. Il laisse à la postérité un immense empire au destin incertain. Face à son fils trop jeune et à son demi-frère dément, ses généraux avides ne tardent pas à laisser leur ambition paraître au grand jour...

SONIA DARTHOU

MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRE ANCIENNE, UNIVERSITÉ ÉVRY-VAL-D'ESSONNE

En 323 av. J.-C., Babylone est le siège d'une tragédie politique. L'invincible Alexandre se meurt dans la fleur de l'âge. Aux questions de ses proches le pressant de révéler à qui il laisse son immense empire, Alexandre aurait répondu dans son dernier souffle : « Au plus puissant ! » ou « Au meilleur ! » L'enfant que porte alors son épouse Roxane semble bien fragile pour prétendre assumer le trône. Une guerre de succession apparaît inévitable.

Au printemps 323 av. J.-C., pourtant, l'impérieux Macédonien est *kosmokratôr* : au seuil de ses 33 ans, il détient le pouvoir sur le monde. Devenu roi en 336 av. J.-C., le fils de Philippe II et d'Olympias a en effet constitué de manière spectaculaire un empire gigantesque, qui balaye la terre de l'Europe à l'Inde.



AUG/ALBUM

UN CONQUÉRANT SUR SON LIT DE MORT

La mort d'Alexandre le Grand à Babylone mettra fin à son grand rêve impérial. Sur cette illustration du xix^e siècle, les proches se pressent près du Macédonien agonisant.

Pourtant, de manière inédite, après douze ans et sept mois de règne, Alexandre contracte une fièvre aussi inexpliquée qu'inextinguible, après avoir vidé une énième coupe de vin lors d'un banquet particulièrement arrosé chez son ami Médéios. A-t-il pu être empoisonné ? Terrassé par un virus ou une maladie infectieuse ? Son organisme, affaibli par d'éprouvantes années de campagne, a-t-il été victime de ses excès ? Lui qui prétendait descendre de Zeus se confronte à la mortalité. Neuf jours plus tard, malgré les efforts déployés par les médecins qui défilent à son chevet, il trépasse le 13 juin au soir.

Rien ne laissait présager sa mort. Alexandre semblait nourrir de nouveaux projets expansionnistes ; surtout, il n'avait pas véritablement envisagé sa succession, même s'il avait pris le soin de se marier pour



CARTOGRAPHIE : EGIS.COM

avoir une descendance. Il laisse un empire impressionnant, mais à l'unification politique inachevée, et son royaume, centré autour de sa personne, apparaît soudainement orphelin. Sur son lit d'agonie, il décide de donner l'anneau portant le sceau royal à son fidèle compagnon Perdiccas, sômatophylaque (garde du corps) et stratège d'Europe : tous ses actes auraient autorité, légitimité et souveraineté. Selon l'historien romain Quinte-Curce,

Perdiccas aurait alors déclaré : « Ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'une foule de soldats sans chef n'est qu'un corps sans



WHITE IMAGES/SCALA/FLORENCE

319 av. J.-C.

Mort d'**Antipatros**, régent de Macédoine et de l'Empire depuis la mort d'Alexandre. Avant son décès, il nomme pour successeur Polyperchon au lieu de son propre fils, Cassandre.

323 av. J.-C.

En juin, **Alexandre le Grand** meurt à Babylone, vraisemblablement de la fièvre. Ses généraux se partagent son empire. En août naît son fils, le futur Alexandre IV.

CHRONOLOGIE
LA FIN DE LA LIGNÉE DES ARGÉADES



LE TEMPS DES DIADOQUES

L'ÉCLATEMENT DE L'EMPIRE

À près la mort d'Alexandre à Babylone, en 323 av. J.-C., ses généraux les plus proches, les diadoques, se répartissent son vaste empire dans un partage qui va se révéler fratricide. À partir de 306 av. J.-C., Antigone, Ptolémée, Lysimaque, Cassandre et Séleucus prennent le titre de roi et assoient leur pouvoir sur des royaumes respectifs : les Antigonides en Macédoine, les Ptolémées (ou Lagides) en Égypte et les Séleucides en Asie Mineure. Cette nouvelle carte politique perdurera jusqu'à la conquête romaine. Les monarchies mettront en place un pouvoir plus personnel, et les rois n'hésiteront pas à s'arroger des épithètes divines – Sôter (Sauveur), Épiphane (Qui se manifeste), Nicéphore (Qui apporte la victoire)... – et à se faire dédier des honneurs cultuels. En instrumentalisant la religion pour asseoir leur autorité et s'attirer le loyalisme de leurs sujets, ils vont réduire de manière inédite la frontière entre homme et divinité.

âme. » Restait donc à trouver « le plus fort » ou « le meilleur »... Même si les dernières paroles d'Alexandre ont été inventées *a posteriori*, elles montrent que la compétition était ouverte. Et, effectivement, chacun allait s'appliquer à démontrer sa force pour remporter le pouvoir sur l'empire.

La succession se révèle hautement problématique, car il n'y a pas d'héritier incontestable au sein de la dynastie des Argéades, qui règne sur la Macédoine depuis quatre siècles. Selon les usages macédoniens, l'assemblée de l'armée doit désigner le futur souverain après avoir pris l'avis du conseil royal. Deux

candidats sont envisagés, mais leur identité va créer la division. Alexandre a bien un demi-frère, Arrhidée, issu de l'union entre son père Philippe II et la Thessalienne Philinna de Larissa. Mais il est décrit comme déficient mental ou, du moins, victime d'une maladie qui invalide ses capacités à gouverner. Quant à la descendance directe d'Alexandre, elle est encore plus hypothétique, car sa veuve Roxane, fille du satrape Oxyartès, qui avait séduit Alexandre par sa resplendissante beauté, est encore enceinte. L'enfant à naître, si c'est un fils, est présumé roi *in utero*, mais cet héritier potentiel, fils de l'ancienne captive

PIÈCE DE MONNAIE D'ALEXANDRE IV

Ce tétradrachme en argent à l'effigie de la déesse Athéna sera frappé à Alexandrie par Ptolémée I^{er} au nom d'Alexandre IV, fils légitime et successeur d'Alexandre le Grand. IV^e siècle av. J.-C.



317 av. J.-C.

Le fils illégitime de Philippe II, **Philippe Arrhidée**, monte sur le trône de Macédoine en même temps qu'Alexandre IV. Mais Olympias, la mère d'Alexandre le Grand, fait assassiner Arrhidée et sa mère, Philinna.

316 av. J.-C.

Cassandre, le rival de Polyperchon, trame un complot contre **Olympias** et parvient à l'assassiner après l'avoir convaincue de quitter son exil en Épire et de revenir en Macédoine.

309 av. J.-C.

Cassandre, qui détient le pouvoir suprême en Macédoine et en Grèce, fait assassiner Alexandre IV, âgé de 13 ans, et sa mère, la princesse bactrienne **Roxane**.



ROXANE ET SON FILS,
ALEXANDRE IV, AVEC EUMÈNE
DE CARDIE. PAR PADOVANINO.
XVII^e SIECLE. MUSÉE DE L'HERMITAGE,
SAINT-PÉTERSBOURG.

BRIDGEMAN / ACI

UNE NOUVELLE DYNASTIE MACÉDONIENNE

Démétrios Poliorcète, fils d'Antigone le Borgne, général d'Alexandre le Grand, sera l'initiateur d'une nouvelle dynastie en Macédoine, après la disparition de celle d'Alexandre. Ci-dessous, pièce de monnaie à l'effigie d'Antigone Gonatas, fils de Démétrios. III^e siècle av. J.-C.



GRANGER / ALBUM

bactrienne épousée en 328 av. J.-C., n'apparaît pas comme un pur macédonien : entaché de sang « barbare », il ne fait pas l'unanimité. Selon Quinte-Curce, Ptolémée, l'un des principaux stratèges d'Alexandre, aurait d'ailleurs pris la parole pour s'indigner : « Avons-nous vaincu les Perses pour être esclaves de leurs descendants ? » Une troisième solution est à peine évoquée, car, si Alexandre a eu un fils prénommé Héraclès avec sa maîtresse Barsine, son illégitimité le discrédite pour la succession.

Cratère devient *prostataès*

Perdiccas, qui préside le conseil royal, impose d'attendre de connaître le sexe de l'enfant posthume d'Alexandre. L'armée se divise devant cette décision : si la cavalerie approuve, la phalange des fantassins fait sécession en proclamant Arrhidée roi sous le nom de Philippe III. Ce que l'histoire appellera le « compromis de Babylone » apaise la situation très conflictuelle. On officialise une dyarchie entre Philippe III et le

nouveau-né Alexandre IV Aegos sous une régence en forme de triumvirat. Perdiccas, qui devient chiliarche (commandant militaire), garde l'autorité sur le royaume ; Cratère, qui compte parmi les généraux dévoués d'Alexandre, devient *prostataès*, c'est-à-dire tuteur des rois ; enfin, Antipatros, ancien



SCALA / FLORENCE

compagnon de Philippe, garde la stratégie sur l'Europe. Si Alexandre rêvait d'unité, ses successeurs, les diadoques, vont, après avoir tenté de maintenir une cohérence territoriale dans l'empire, se déchirer dans un jeu d'alliances, de trahisons et de massacres.

À l'issue du compromis de Babylone, Perdiccas organise le partage en accordant des satrapies aux vétérans de Philippe et à la garde rapprochée d'Alexandre : Antipatros reçoit la Macédoine, Ptolémée l'Égypte, puis Lysimaque la Thrace, Léonnatos la Phrygie helléspontique, Antigone la Phrygie et la Lycie, tandis qu'Eumène, seul Grec parmi les nobles macédoniens, affirme ses prétentions sur l'Anatolie et la Cappadoce encore à conquérir.

Si les peuples soumis acceptent au départ cette autorité plurielle, ce partage va se révéler éphémère. Les conjurations et les affrontements se multiplient, tandis que des soulèvements pour l'indépendance se font jour dans l'empire, comme en Grèce, qui admet sa défaite en 322 av. J.-C. à l'issue de la guerre dite lamiacique, ou à la frontière orientale de



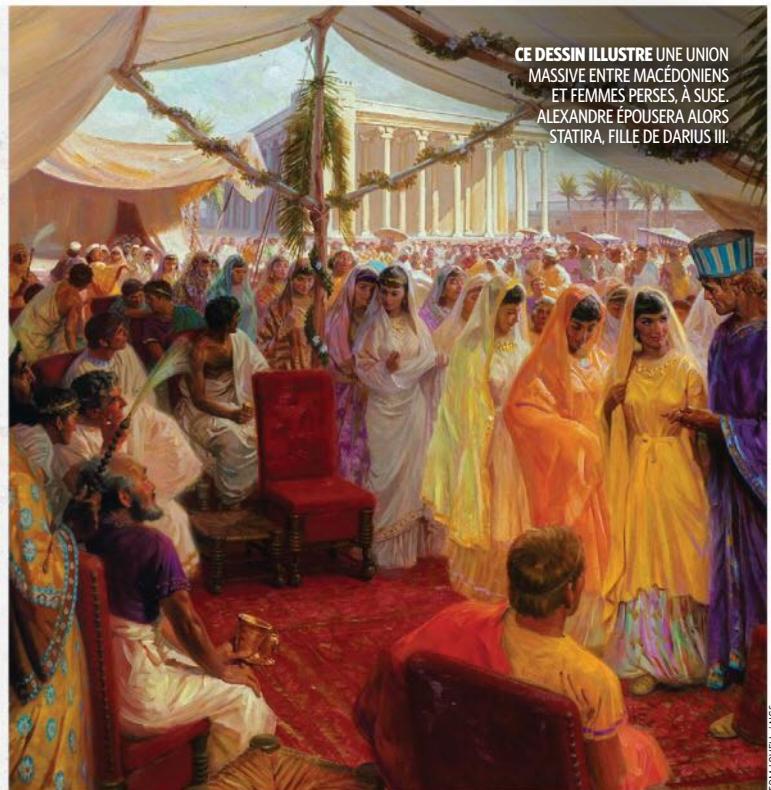
UNE LUXUEUSE CAPITALE

Pella était la capitale du royaume macédonien. Au centre de son urbanisme rectiligne se dressait l'agora, entourée de demeures aux riches mosaïques.

HÉRACLÈS, L'AUTRE HÉRITIER

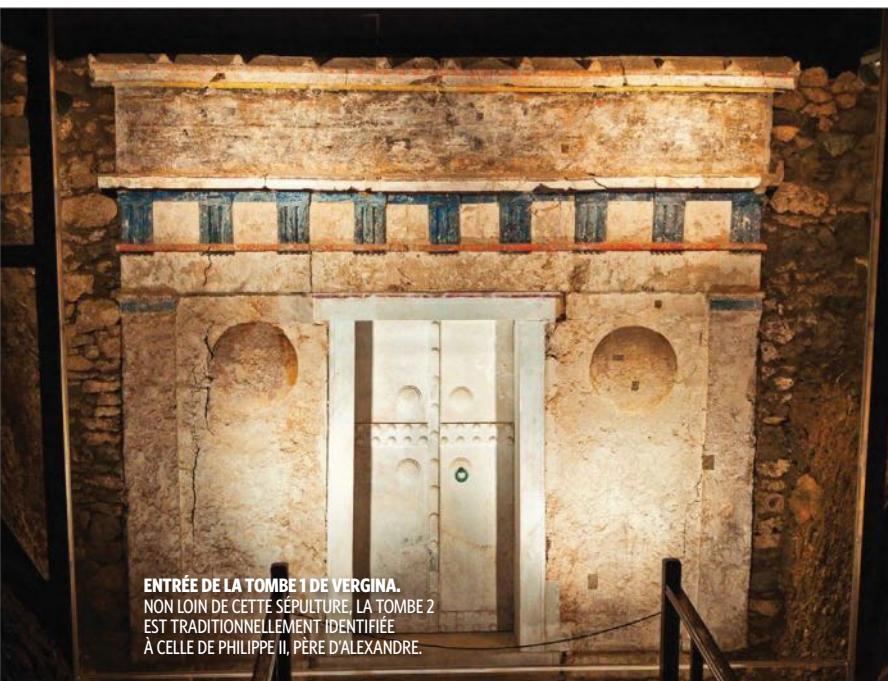
LE BÂTARD D'ALEXANDRE

La relation sentimentale la plus longue d'Alexandre le Grand est certainement celle qu'il noua avec la princesse perse Barsine, qu'il connaissait depuis l'enfance. Diodore de Sicile disait d'elle qu'elle était « très remarquable par sa beauté et sa disposition ». Vers 327 av. J.-C. naît le fruit de cette relation, un garçon, auquel ses parents donnent le nom éloquent d'**Héraclès**, le héros dont la dynastie d'Alexandre était censée descendre. Barsine vivra à Pergame avec son fils, loin des intrigues autour de la succession d'Alexandre, jusqu'à ce qu'elle s'y trouve fatallement impliquée. En 309 av. J.-C., Cassandre la fait assassiner, ainsi que son fils, par Polyperchon, mettant ainsi fin à la descendance d'Alexandre.



CE DESSIN ILLUSTRE UNE UNION MASSIVE ENTRE MACÉDONIENS ET FEMMES PERSES, À SUSE. ALEXANDRE ÉPOUSERA ALORS STATIRA, FILLE DE DARIUS III.

TON LOVELL / NGS



ENTRÉE DE LA TOMBE 1 DE VERGINA.
NON LOIN DE CETTE SÉPULTURE, LA TOMBE 2
EST TRADITIONNELLEMENT IDENTIFIÉE
À CELLE DE PHILIPPE II, PÈRE D'ALEXANDRE.

ALAMY / AG

L'ÉNIGME DES TOMBES DE VERGINA

Cette urne funéraire
a été découverte dans
la tombe 2 de Vergina,
en Macédoine.
On attribue les restes
qu'elle contenait
à Philippe II, le père
d'Alexandre le Grand.
La tombe 3 de la
nécropole abritait les
restes d'un adolescent,
peut-être Alexandre IV.

l'empire, notamment en Bactriane. Accusé d'autocratisme et déconsidéré par ses défaites, Perdiccas commence à susciter la rébellion : une conjuration, qui rassemble Antipatros, Lysimaque, Antigone, Ptolémée et Cratère, s'organise contre lui et Eumène. Perdiccas retire alors la charge de *prostatai* des rois à Cratère pour s'ériger seul à la tête du royaume ; il aurait même essayé de s'unir à la sœur cadette d'Alexandre, Cléopâtre, pour intégrer la dynastie argéade et gagner en légitimité. Obsédé par les complots, l'historien grec Arrien décrit Perdiccas comme un homme aux aguets : « Suspect à tous, il se méfie de tous. » Après une décision stratégique catastrophique, qui entraîne l'enlisement de nombreux soldats dans les eaux du Nil, Perdiccas est exécuté à l'été 321 av. J.-C. Cratère, lui, tombe au combat contre Eumène, qu'il affronte en Cappadoce. Eumène est alors condamné à mort par l'armée, mais la décision ne prendra effet qu'en 316 av. J.-C. La guerre fait rage dans le cercle des diadoques.

Perdiccas éliminé, la question de la tutelle des rois devient cruciale. Devant cette situation explosive, un nouveau compromis est signé à l'automne 321 av. J.-C., dans la ville syrienne de Triparadisos, pour réorganiser



DUBYTAL / ALBATROSS / AGE FOTOSTOCK



DEA / SCALA, FLORENCE

l'empire sous l'égide d'Antipatros, devenu épimélète (protecteur) des rois Arrhidée et Alexandre IV : il reçoit alors un pouvoir souverain et opère une nouvelle répartition des satrapies. Ptolémée conserve l'Égypte ; Séleucos, qui entre dans le partage, devient satrape de Babylone ; Lysimaque garde la Thrace, et Antigone, la stratégie d'Asie. Mais alors qu'une apparente stabilité semble se mettre en place, Antipatros meurt en 319 av. J.-C. Les hostilités entre les diadoques sont de nouveau ouvertes. C'est le début de la dislocation de l'empire.

La triste fin d'un enfant roi

Cassandre, le fils d'Antipatros qui espérait succéder à son père, se voit évincé au profit du Macédonien Polyperchon qui, malgré un déficit de reconnaissance dans l'empire, est pourtant désigné par testament commandant de l'armée et tuteur des rois. Révolté par cette trahison paternelle, Cassandre décide d'organiser une coalition avec Ptolémée, Antigone et Lysimaque contre Polyperchon, considéré



LA PREMIÈRE CAPITALE

AIGAI, CITÉ ROYALE

Aigai, l'actuelle Vergina, fut la première capitale de Macédoine. Elle aurait été fondée au VII^e siècle av. J.-C., quand l'oracle de Delphes ordonna à **Perdiccas I^{er}** de bâti une ville dans la région de Botiea, à un endroit où des chèvres seraient en train de paître. Au V^e siècle av. J.-C., Aigai, qui en grec signifie « lieu des chèvres », devint une ville prospère sous le règne d'Archélaos I^{er}, qui accueillait à sa cour poètes et artistes, comme le dramaturge Euripide ou le peintre Zeuxis. Mais le roi transféra la capitale à Pella, mieux située stratégiquement. Son successeur, Philippe II, désireux de rendre à Aigai son importance, l'embellit par de grands édifices, comme le palais royal et le théâtre, où le roi fut d'ailleurs assassiné en 336 av. J.-C. En dépit de son changement de statut, Aigai resta un lieu de prédilection des rois macédoniens, qui s'y firent notamment ensevelir dans de magnifiques tombes regorgeant de trésors.

comme un usurpateur. Ce dernier s'allie alors à Eumène, qui ose le nommer stratège d'Asie alors qu'Antigone briguait la charge. Les alliances qui se font et se défont en permanence profitent à Antigone, qui renforce son pouvoir, tandis qu'Arrhidée et Alexandre IV assistent, fantomatiques, à cette guerre fratricide.

Les deux rois n'ont qu'un seul avantage : leur légitimité. Mais c'est un atout bien fragile face aux ambitions des diadoques. Tous ceux qui sont liés par le sang à Alexandre vont être méthodiquement éliminés. Arrhidée est assassiné en 317 av. J.-C. sur ordre d'Olympias, qui est alors traduite en justice par Cassandre : la reine est condamnée à mort par l'armée et exécutée. Quant à Alexandre IV, Cassandre décide de le faire mettre à mort à Amphipolis avec sa mère Roxane en 310 av. J.-C., alors qu'il est dans sa quatorzième année. Cassandre a donc diligenté la mort de la mère, de la femme et du fils d'Alexandre.

La parentèle du roi anéantie, la dynastie des Argéades s'achève et emporte la fiction d'un empire unifié. Antigone en profite pour

faire sa propagande et étendre sa suprématie : il brise les accords de Triparadisos en ravisant la satrapie de Babylonie à Séleucos. Et, dans la proclamation de Tyr, en 315 av. J.-C., il décrète la liberté des cités grecques qui se rallient à sa cause. Mais l'empire n'est plus qu'une illusion, car les anciens diadoques Ptolémée, Séleucos et Cassandre s'arrogent le titre de roi à partir de 306 av. J.-C., à la suite d'Antigone, vaincu par ses adversaires à la bataille d'Ipsos cinq ans plus tard. C'est la fin des rêves d'unité. Les monarchies hellénistiques nées sur les cendres de l'empire dureront jusqu'à la conquête romaine. Le mythe d'Alexandre pouvait commencer. ■

LES VESTIGES DU PALAIS

Même lorsqu'elle cessa d'être la capitale du royaume macédonien, Aigai resta une cité importante, comme en témoigne cette vue du théâtre et du palais de Philippe II.

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS

Alexandre le Grand. Histoire et dictionnaire

O. Battistini, P. Charvet (dir.), Robert Laffont, 2004.

Alexandre le Grand

P. Briant, PUF, 2016.

Alexandre. La destinée d'un mythe

C. Mossé, Payot, 2012.

LE MARIAGE DE ROXANE ET

Cette fresque de Sodoma, qui orne la villa Farnésine à Rome, dépeint sous forme



1 SERVANTES

Trois esclaves, d'origines différentes et représentées à la manière des trois Grâces, observent dans un coin la scène qui se déroule sous leurs yeux.

2 ROXANE

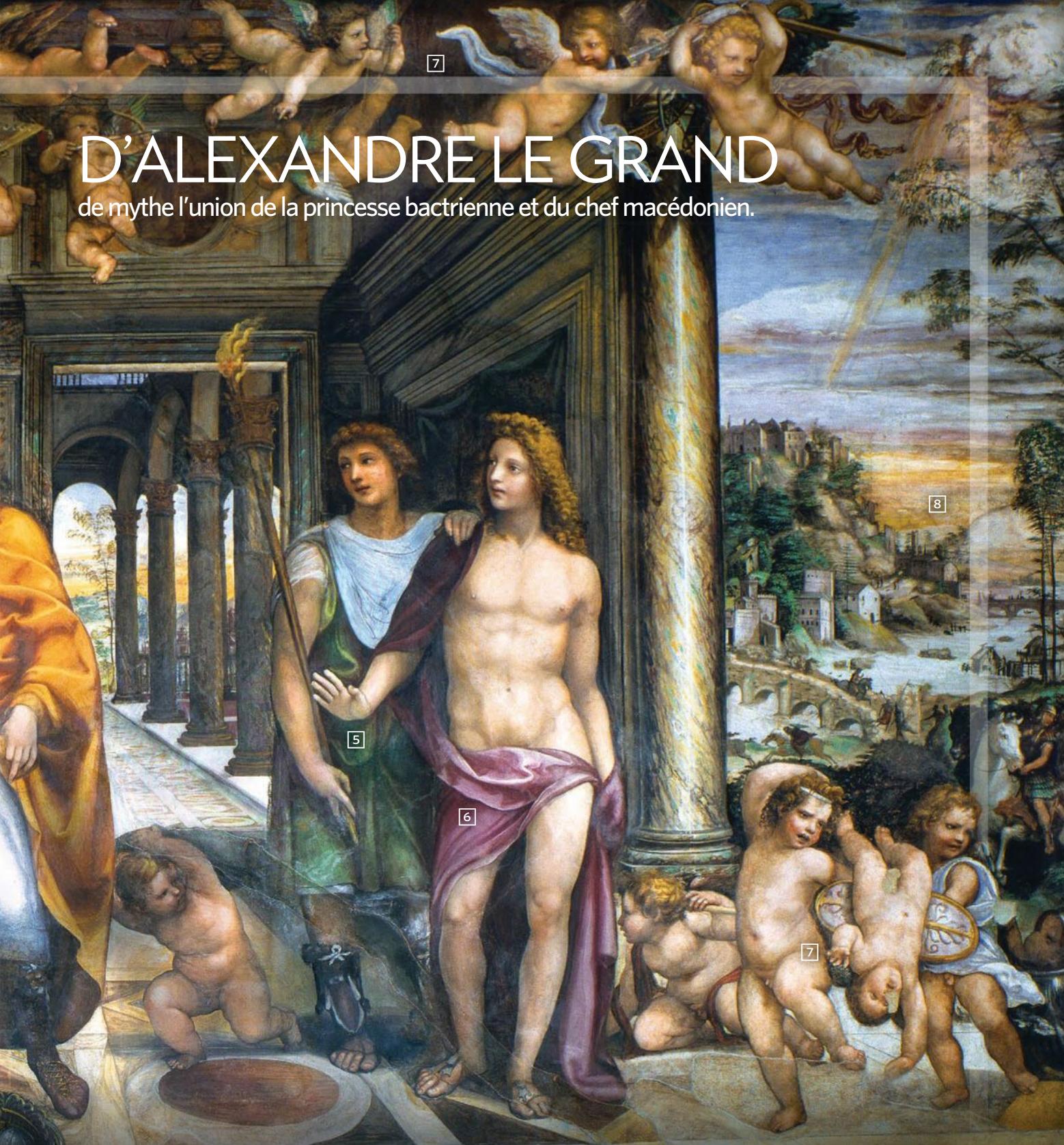
La mariée, à demi nue, se tient assise au bord du grand lit à baldaquin qui trône dans la pièce. Elle attend telle une Vénus son jeune et fringant époux.

3 CUPIDONS

Trois cupidons font office de serviteurs. Deux ôtent les chaussures, tandis que le troisième dénude la princesse devant le marié qui arrive, conduit par deux Amours.

4 ALEXANDRE

Le conquérant entre dans la chambre, vêtu d'une cape safran, symbole de l'union sexuelle. Il tient dans sa main droite une couronne qu'il tend à sa jeune épouse.



D'ALEXANDRE LE GRAND

de mythe l'union de la princesse bactrienne et du chef macédonien.

5 HYMÉNÉE

Le dieu protecteur des noces est ici représenté comme un jeune homme qui porte une torche. Il contemple la scène, la main sur l'épaule d'Héphestion.

6 HÉPHESTION

Ce général macédonien était le meilleur ami d'Alexandre, et aurait aussi été son amant. Il est représenté ici comme un bel éphèbe à peine couvert d'une étoffe.

7 CUPIDONS

Des cupidons jouent avec les armes d'Alexandre, à l'image de ceux qui, dans la mythologie, jouent avec les armes de Mars, dieu de la Guerre.

8 PAYSAGE

En arrière plan, le paysage représente peut-être la citadelle d'Ariamaze, où était cloîtrée Roxane et dont Alexandre fit le siège en 327 av. J.-C.

LES PREMIERS POGROMS

Attisée par la prédication de la première croisade, la violence contre les juifs se déchaîne à la fin du XI^e siècle. Auguste Migette a représenté ici le massacre des juifs de Metz par les croisés en 1095, xix^e siècle. Musée de la Cour d'or, Metz.

MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE, METZ

UNE TRADITION INTERROMPUE

Cette Bible hébraïque (page de droite), par Joseph Assarfati, date du XIII^e siècle. Elle appartenait à la communauté juive de Cervera, à Lérida, qui disparut après l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492.

DEA / ALBUM





L'ESCALADE DE LA PERSÉCUTION ÊTRE JUIF AU MOYEN ÂGE

Empoisonneurs de puits, profanateurs d'hosties...
Victimes des pires accusations et de violentes
persécutions, les juifs virent leur condition
se dégrader au sein de la chrétienté... tout en
bénéficiant d'une relative tolérance. Une situation
révélatrice de leur place paradoxale.

DIDIER LETT

PROFESSEUR D'HISTOIRE MÉDIÉVALE, UNIVERSITÉ PARIS 7 PARIS-DIDEROT



LA SYNAGOGUE DE CORDOUE

Influencée par l'art
islamique, elle a été
édifiée au début
du XIV^e siècle.

Quelques synagogues
espagnoles antérieures
à l'expulsion des juifs
hors du royaume
d'Espagne, en 1492,
ont été préservées.

TIM GARTSIDE / AGE FOTOSTOCK



CONVERSION ET BAPTÈME
DE JUIFS. MINIATURE D'UNE
BIBLE FRANÇAISE DU XII^E SIÈCLE.
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, PARIS.
AKG / ALBUM

Ausein de l'Église chrétienne (*l'Ecclesia*), qui se définit non seulement par ce qu'il faut croire mais aussi, de plus en plus, parce ce qu'il faut rejeter, les juifs (comme les musulmans et les hérétiques) se voient progressivement exclus de la société dans les derniers siècles du Moyen Âge. *L'Ecclesia* est désormais considérée comme un espace où tout le monde doit être chrétien. Aucun « ennemi de l'intérieur » n'est toléré.

Les juifs présents en Occident au XII^e siècle sont en partie issus de la diaspora installée depuis le Bas-Empire romain. Dès le haut Moyen Âge, des communautés juives sont attestées en Italie, dans la péninsule Ibérique, en Allemagne et en France (Languedoc, Champagne), où l'on estime leur nombre entre 50 000 et 100 000 au début du XII^e siècle. Hormis le cas de l'Espagne wisigothique, où la législation, issue des conciles de Tolède au VII^e siècle, développe une violente politique antijuive, ces communautés sont plutôt tolérées, voire protégées, comme l'atteste le capitulaire carolingien (*Capitula de Judaeis*) de 814. Ce soutien s'affirme avec force dans la bulle pontificale *Sicut Judaeis* de 1123, dont le contenu est souvent repris ensuite et qui protège paradoxalement les juifs, au prix de leur abaissement et de la reconnaissance de leur infériorité ; en montrant la nécessité de les protéger, elle révèle qu'ils sont menacés.

Le tournant de 1095

L'attitude à l'égard des juifs change à partir de 1096, après qu'Urbain II eut exhorté les chrétiens à partir en croisade lors du concile de Clermont, en 1095. On assiste alors aux premiers pogroms à Rouen, à Metz et surtout

en Allemagne (Cologne, Mayence, Worms, Trèves). Des chrétiens tuent des juifs, les forcen à se baptiser et accaparent leurs biens. Des penseurs chrétiens écrivent des traités qui visent à dénoncer leurs erreurs. Dans les années 1140, Pierre le Vénérable rédige ainsi, à côté d'un *Contre les pétrobrusiens* (un groupe hérétique) et d'un *Contre les Sarrazins*, un traité contre les juifs. Le concile de Latran IV, en 1215, représente un second tournant dans la mise en place d'une politique antijuive : le canon 67 interdit l'usure et limite le prêt à intérêt, domaine dans lesquels les juifs opéraient ; le canon 68 leur impose des vêtements distinctifs ; le canon 69 les exclut des charges publiques ; le canon 70 exige que les juifs convertis renoncent définitivement à leurs anciens rites.

À la fin du Moyen Âge, les persécutions à leur encontre s'accentuent : en 1321, les juifs, comme les lépreux, sont accusés d'empoisonner les puits ; lors de la peste noire de 1348-1350, on pense qu'ils ont volontairement propagé l'épidémie. En Angleterre, on assiste, en 1190, au massacre des communautés juives d'York et de Lynn. En Espagne, en 1391, de nombreuses tueries interviennent après la prédication d'un clerc sévillan, Ferrán Martínez.

Quinze siècles de persécution

En 70 apr. J.-C., après une révolte juive, des troupes romaines attaquent et détruisent le Temple de Jérusalem. De nombreux rescapés sont exécutés, et d'autres sont réduits à l'esclavage et déportés. C'est le début de la diaspora juive.

132-135
Rome écrase la révolte juive de Simon Bar-Kokhba. Le pays est rasé, et des milliers de juifs sont vendus comme esclaves. Les Romains reconstruisent Jérusalem pour y établir leur colonie, Ælia Capitolina. Il s'ensuit une diaspora juive vers l'Europe et le monde méditerranéen.

321
L'empereur Constantin promulgue un édit limitant les droits des juifs et ouvrant la voie à leur soumission.



- VI^e-VII^e SIÈCLES**
Avec les conciles de Tolède, l'Espagne wisigothique restreint la liberté accordée aux juifs jusqu'alors.
- VIII^e-IX^e SIÈCLES**
Dans l'Europe carolingienne et sous le califat andalou, les juifs connaissent une période de prospérité et de tranquillité relative.

1095
L'appel à la première croisade entraîne des attaques contre les juifs, qui se poursuivent lors des deuxième et troisième croisades. La haine irrationnelle contre les juifs se développe. Dans le royaume d'al-Andalus, ils sont soumis par les musulmans almohades.

1215
Le concile de Latran IV oblige les juifs à porter une marque distinctive sur leurs vêtements.

1243
Premières accusations de profanation d'hosties consacrées. En 1348, les juifs sont également accusés d'avoir provoqué la peste noire.

1290
Expulsion des juifs d'Angleterre. En France, les juifs sont chassés par trois fois du royaume, en 1182, en 1306, puis définitivement en 1394.

XV^e SIÈCLE
En 1492, les Rois Catholiques expulsent les juifs d'Espagne, les séfarades, qui s'installent dans le nord de l'Afrique, en Italie et dans l'Empire ottoman. Sur les terres du Saint Empire, l'expulsion des ashkénazes s'accélère après la peste noire ; ces derniers s'installent en Pologne et en Hongrie.

LA DESTRUCTION DU TEMPLE DE JÉRUSALEM.
PAR FRANCESCO HAYEZ. HUILE SUR TOILE, 1867. GALERIE DE L'ACADEMIE, VENISE.



Les régions méridionales apparaissent, dans la pratique, plus tolérantes à l'égard des juifs, ou du moins il semble que leur situation s'y dégrade plus tardivement, au XIV^e ou au XV^e siècle. Ainsi, l'enseignement juif demeure longtemps réputé dans les villes du sud de la France (Béziers, Montpellier, Lunel, Narbonne, Arles, Marseille).

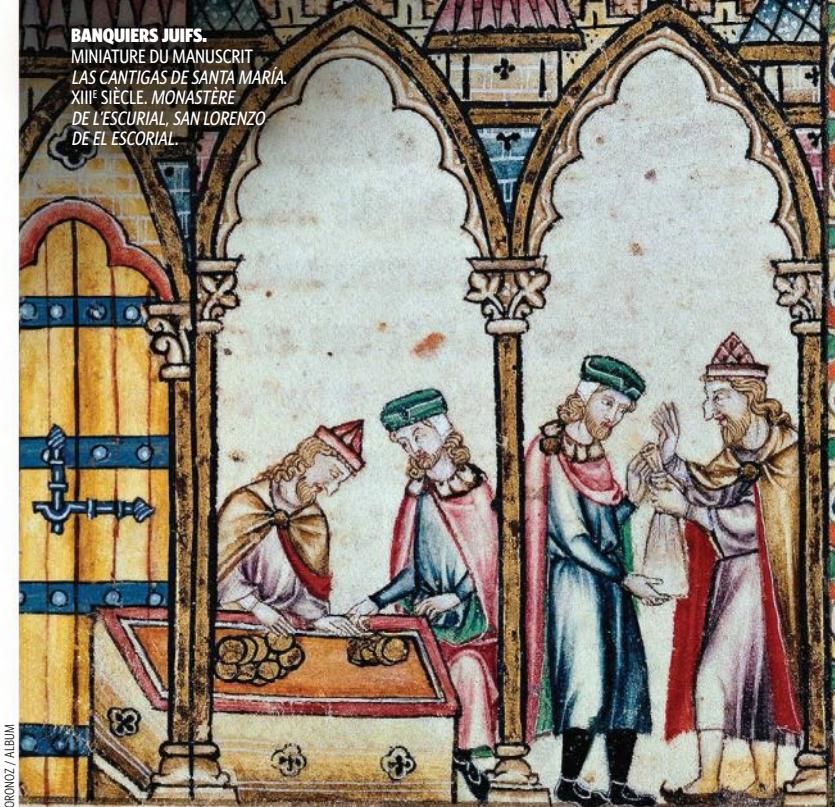
À partir de la fin du XII^e siècle, dans les chartes, le seigneur utilise de plus en plus l'expression « nos juifs », comme il utilise celle de « nos serfs », appropriation permettant de distinguer ces catégories de celle des « habitants ». Dans un monde où s'affirme la spatialisation des rapports sociaux, on insiste, au contraire, sur le statut personnel et sur la dépendance des juifs. Ceux-ci ne peuvent plus posséder une partie de la terre chrétienne, puis se voient exclus du travail manuel, évincés des corporations d'artisans et de commerçants, et tenus à l'écart des fonctions publiques. Ils se tournent donc vers le prêt à intérêt et l'usure, souvent pour alimenter une clientèle peu fortunée, ou vers les domaines intellectuels ou scientifiques comme la médecine.

Pas de juifs dans la rue le dimanche

Cette mise à l'écart est aussi spatiale. Si l'on ne peut véritablement parler de ghettos avant le XVI^e siècle, les juifs, comme les autres communautés médiévales, prennent l'habitude de se regrouper par quartiers. Dans les villes, les nombreuses mentions de « rues des juifs » prouvent ce regroupement, dont le cœur est la synagogue, lieu de culte, de décisions politiques et d'enseignement. L'exclusion spatiale se perçoit surtout à travers les grandes mesures prises par les souverains pour les chasser du royaume. En France, Philippe Auguste décide d'expulser les juifs en 1182 (de fait, seules les terres dépendant directement du roi, dont l'Île-de-France, sont vraiment concernées), mais ils sont rappelés en 1198. Philippe le Bel les expulse à nouveau en 1306, puis Charles VI en 1394. Beaucoup d'entre eux abandonnent leurs biens et partent en exil dans des territoires plus tolérants comme la Lorraine, le Dauphiné, le Comtat Venaissin ou la Savoie. On assiste à des expulsions similaires hors d'Angleterre en 1290, et d'Espagne en 1492.

Les juifs sont exclus non seulement de l'espace, mais aussi du temps liturgique chrétien : on leur interdit de paraître en public le

BANQUIERS JUIFS.
MINIATURE DU MANUSCRIT
LAS CANTIGAS DE SANTA MARÍA.
XIII^e SIÈCLE. MONASTÈRE
DE L'ESCRIAL, SAN LORENZO
DE EL ESCORIAL.



LES USURIERS DE L'EUROPE

DEPUIS QUE LE CONCILE DE LATRAN III de 1179 a interdit aux chrétiens de pratiquer le prêt à intérêt, celui-ci est devenu la principale activité des juifs d'Europe du Nord et d'Europe centrale, tandis que les juifs d'Europe du Sud conservent leurs métiers traditionnels, tels que la manufacture de la soie ou la médecine. La haine contre les juifs a souvent été alimentée par ceux qui désiraient s'affranchir de leurs dettes ou se débarrasser de la concurrence.

dimanche, et on leur demande progressivement de ne plus se montrer durant la Semaine sainte. Par ailleurs, le canon 68 du concile de Latran IV de 1215, qui s'intitule « Que les juifs doivent se distinguer des chrétiens par un habit spécial », impose aux juifs un signe distinctif pour éviter de les confondre avec les chrétiens et pour empêcher tout mariage mixte. Cependant, malgré quelques tentatives épiscopales zélées dans le midi de la France, il faut attendre 1269 pour voir ces mesures réellement appliquées, date à laquelle le roi de France Louis IX oblige les juifs du royaume à porter la rouelle (une petite roue d'étoffe jaune cousue sur la manche), et 1285 pour que Philippe le Bel les oblige à l'acheter.

À partir du XIII^e siècle, on assiste également à des débats publics entre théologiens chrétiens et juifs autour des textes

IDENTIFIABLES

Ce juif catalan porte sur la poitrine la rouelle qui l'identifie comme un juif. Fresque, XIV^e siècle. Cathédrale, Tarragone.





Accusations, représailles et diaspora

Durant le Moyen Âge, les juifs sont soumis à toutes sortes de lois arbitraires, à l'exploitation économique, à l'intolérance religieuse et à la violence des foules. Les attaques sérieuses commencent à l'époque de la première croisade, en 1096, et la violence redouble au XIII^e siècle, parfois accompagnée de graves accusations, comme celle de commettre des crimes rituels. La première expulsion se produit en Angleterre en 1290 ; vers 1500, les juifs sont expulsés de la plupart des États catholiques, de sorte que leur droit de séjour est refusé dans la majorité de l'Europe. Les seuls pays catholiques à les accueillir sont l'Italie et la Pologne. Hors de la Chrétienté, les juifs trouvent refuge sur les territoires des sultans ottomans.

▲ **JUIFS EXÉCUTÉS POUR LA MORT DE JÉSUS,**
QUI CONTEMPLÉ LA SCÈNE D'EN HAUT.
MINIATURE DU XIII^e SIÈCLE.

◆ Massacres liés à la première croisade

En 1096, certains croisés se livrent à de brutales attaques contre les juifs, considérés, à l'instar des musulmans, comme les ennemis du Christ.

◆ Autres massacres contre les juifs

Dans la péninsule Ibérique et en France, ils se produisent principalement au XIII^e siècle ; dans les villes du Saint Empire, ils ont plutôt lieu au XV^e siècle.

● Accusation de meurtre rituel

Plusieurs communautés juives sont accusées de meurtres rituels d'enfants chrétiens. Elles font alors l'objet de terribles vengeances.

○ Accusation de profanation d'hosties

L'accusation de profanation d'hosties consacrées était très grave, car l'hostie est l'incarnation du corps du Christ, selon le dogme de la transsubstantiation.





❖ **Protestations antijuives en 1348-1350**

La vague de peste noire est un nouveau motif pour attaquer les juifs, accusés de propager l'épidémie après avoir été accusés d'empoisonner l'eau.

■ **Villes d'accueil**

Les juifs expulsés d'Europe centrale (ashkénazes) s'installent en Pologne. Les expulsés d'Espagne (séfarades) s'installent en Italie et dans l'Empire ottoman.

vers l'Égypte, la Palestine et la Syrie

UNE POPULATION PRISE PAR LA PEUR

Lorsque la peste noire atteignit Rothenburg, en Bavière, les juifs restés sur place furent emprisonnés et torturés au motif d'avoir empoisonné l'eau de la ville.

HEINZ WOHNER / GETTY IMAGES



juifs fondateurs. Parfois, ces disputes se terminent par des autodafés de livres talmudiques. Ainsi, après un retentissant procès à Paris en 1240, on assiste, deux ans plus tard, à la crémation solennelle de très nombreux Talmud en place de Grève, ou encore à Barcelone en 1263. Ces événements attestent aussi de la nette progression de la connaissance de la littérature juive, notamment philosophique et scientifique, par les chrétiens. Car, malgré l'essor de l'antijudaïsme, il existe toujours des échanges nombreux entre intellectuels des deux confessions. Ainsi, au XIV^e siècle, en Italie, plusieurs œuvres de Thomas d'Aquin sont traduites en hébreu.

Le temps des baptêmes forcés

Un moyen efficace de lutter contre les juifs est de les convertir. Dès le haut Moyen Âge, on assiste à des vagues de baptêmes forcés. Mais, à la fin du Moyen Âge, la justification chrétienne du bien-fondé de ce sacrement imposé évolue. À partir du début du XIV^e siècle, des personnalités comme le théologien Jean Duns Scot considèrent que le baptême forcé est non seulement licite, mais aussi nécessaire pour les enfants juifs comme pour les adultes. Par conséquent, le droit du prince doit s'imposer à la volonté des parents, car Dieu (dont le prince est le représentant sur terre) est davantage propriétaire de l'âme de l'enfant que son père biologique.

Le récit chrétien antijudaïque utilise, dans les accusations qu'il porte, un certain nombre de thèmes récurrents et fantasmagoriques. Les juifs sont incriminés de s'attaquer aux hosties consacrées. Puisque l'hostie incarne le corps de Jésus, la profanation revient à souiller le Christ et à réitérer sa Passion. À partir du milieu du XIII^e siècle, les juifs vont être accusés de telles dépravations. La première affaire connue semble datée de 1243 à Belitz, en Allemagne.

Ils sont également accusés de meurtres rituels d'enfants chrétiens. Le premier exemple connu est le crime perpétré en 1144 à l'encontre de Guillaume de Norwich, jeune tanneur de 12 ans, martyrisé dans les mêmes conditions que le Christ pendant la Semaine sainte. Pour apporter la preuve de l'implication des juifs, l'hagiographe Thomas de Monmouth cite les propos d'un certain Theobald, juif converti et devenu moine. Celui-ci affirme que dans les



L'AFFAIRE SIMON DE TRENT

À LA PÂQUE DE 1475, à Trente, un enfant de 2 ans appelé Simon est retrouvé mort avec des signes de sévices. Les juifs sont accusés de l'avoir assassiné et d'avoir confectionné avec son sang le pain azyme consommé lors de la Pâque. Le pape Sixte IV envoie un légat pour enquêter sur l'affaire. Ce dernier ne croit pas en la culpabilité des juifs et doit fuir devant la colère du peuple, attisée par l'évêque Jean von Hinderbach, qui promeut le culte du supposé martyr.

anciens écrits de ses pères, il est demandé aux juifs de verser du sang humain pour obtenir leur liberté et retrouver leur patrie. Selon Theobald, chaque année, les juifs doivent donc sacrifier un chrétien, « dans le dédain et le mépris du Christ ». L'année de la mort de Guillaume, la ville de Norwich aurait été choisie comme lieu du crime. On retrouve de telles accusations de meurtres rituels à Gloucester en 1168, à Blois en 1171, à Pontoise en 1279 et à Narbonne en 1236. En 1247, à Valréas, dans le Comtat, on rend les juifs responsables du meurtre d'une petite fille de 2 ans. Ces accusations se rencontrent encore à Lincoln en 1255, ou à Oberwesel, dans le diocèse de Trèves, en 1287.

PROPAGANDE ANTISÉMITE

Sur cette gravure allemande du XV^e siècle, des juifs sont représentés en train de téter une truie, animal impur pour la religion juive.



CARNAGE EN BOHÈME

Le 18 avril 1389, les chrétiens de Prague attaquent le quartier juif et tuent près de 3 000 juifs, accusés de lancer des pierres contre l'hostie consacrée pendant la procession du Vendredi saint.

RYHOR BRUYEU / GETTY IMAGES



En 1475 éclate l'affaire Simon de Trente, un petit garçon de 2 ans découvert mort, et dont l'assassinat est imputé aux juifs de la ville. Samuel et Noé, considérés comme les meneurs, auraient expliqué qu'à l'origine, les plus sages des Hébreux pensaient que le sang d'un enfant chrétien permettait le salut des âmes des juifs, à condition qu'il meure en croix à la manière du Christ, qu'il soit de sexe masculin et n'ait pas plus de 7 ans. Le sang de Simon aurait servi à confectionner le pain azyme, à cicatriser les blessures (comme celles des enfants juifs circoncis) et à préserver les femmes d'accouchements prématurés ou abortifs. Dans une lettre du 1^{er} février 1478 adressée au cardinal Della Rovere, Hinderbach, le maire de la ville de Trente, compare le sacrifice de Simon au massacre des Innocents. Cette tuerie perpétrée par Hérode tient une place croissante dans l'imaginaire chrétien de la fin du Moyen Âge, en lien avec l'essor de l'antijudaïsme. Dans les images figurant cet événement biblique, l'enlumineur dramatise la scène et insiste sur le contraste entre l'innocence des enfants et la cruauté des bourreaux juifs. Les petits enfants exterminés préfigurent le Christ (ce sont les premiers martyrs de l'histoire chrétienne), comme les mères, auréolées et vêtues de bleu, qui tentent de protéger leurs enfants, annoncent Marie.

Un enfant sauvé des flammes

Les miracles mariaux font aussi une place à la figure de la Vierge comme protectrice des chrétiens contre les « ennemis juifs ». Ainsi dans le *Dit du petit juif*, un enfant dénonce « l'erreur religieuse » de ses parents en se rendant à l'église et en affirmant haut et fort qu'il a choisi la vraie foi. Son père, juif cruel, apprenant qu'il vient de communier, le jette dans son four de verrier pour le brûler. L'enfant ne doit son salut qu'à l'intervention miraculeuse de la Vierge, qui le protège des flammes.

La politique chrétienne à l'égard des juifs a donc pu paraître paradoxale, car leur condamnation parfois violente n'a pas empêché une réelle protection et des échanges intellectuels avec les chrétiens. Elle révèle la manière dont le christianisme considère les juifs : à la fois le peuple élu de Dieu, qui représente l'Ancien Testament, et celui responsable de la mort du Christ (même si existait déjà l'idée d'une responsabilité collective de tous les hommes).



LA SYNAGOGUE ET L'ÉGLISE

L'ÉGLISE UTILISAIT DES IMAGES pour transmettre sa vision du monde. Ainsi, la Synagogue et l'Église sont représentées comme des entités contraires. La Synagogue, qui représente l'aveuglement des juifs face à la vérité chrétienne, est représentée ici avec les tables de la Loi, une lance brisée et une couronne qui tombe. En face d'elle, l'Église est une jeune femme belle et triomphante, portant un étendard en forme de croix.

La papauté comme les théologiens ont souvent navigué entre ces deux positions, mais globalement les papes ont pris la défense des juifs en cas de conflits graves avec les chrétiens, même à la fin du Moyen Âge, notamment parce que les prêteurs leur étaient indispensables. Il est indéniable, cependant, que s'affirma à partir du XII^e siècle une volonté nette de supprimer le judaïsme, soit en massacrant les juifs, soit en les absorbant dans l'*Ecclesia* par la conversion ou le baptême forcé. ■

FACE À FACE THÉOLOGIQUE

La représentation des allégories de l'Église (à gauche) et de la Synagogue (à droite) est un thème fréquent de l'iconographie médiévale, ici dans un missel du XIII^e siècle. *Trésor de la basilique Saint-François, Assise*.

Pour en savoir plus

ESSAIS
Chasser les juifs pour régner
J. Sibon, Perrin, 2016

Le Baptême forcé des enfants juifs. Question scolaire, enjeu politique, échos contemporains
E. Marmursztejn, Les Belles Lettres, 2016.

 Voir notre rubrique livres p. 94.

L'HOSTIE PROFANÉE : RAVAGES

À partir du XIII^e siècle, de sinistres histoires, tirant leur origine de Paris, se propagent dans

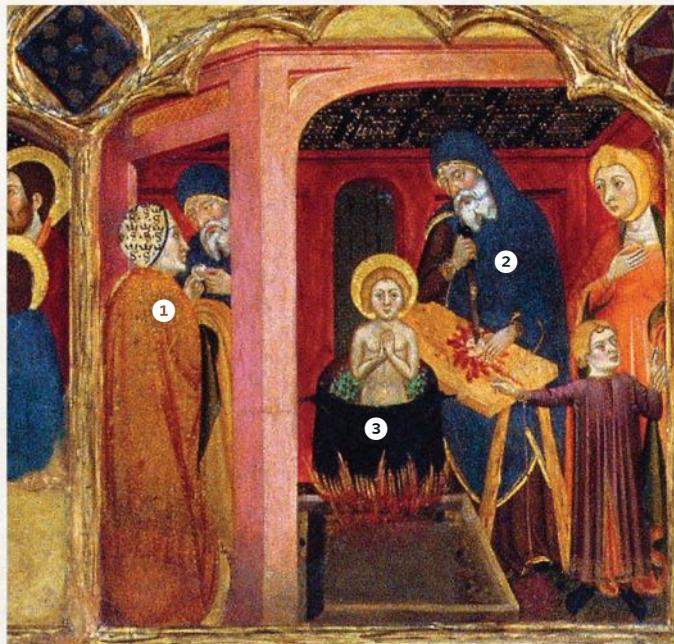


L'usurier juif et la traîtresse chrétienne

IL EXISTE PLUSIEURS VERSIONS de cette histoire. À partir de 1322, il se raconte qu'en 1290, à Paris, une chrétienne avait laissé sa plus belle robe en gage à un juif. Lorsqu'elle voulut la récupérer pour la porter à Pâques, le juif, en échange, lui demanda une hostie consacrée. Elle s'exécuta, et le juif tenta de détruire l'hostie, mais ne réussit pas. Il

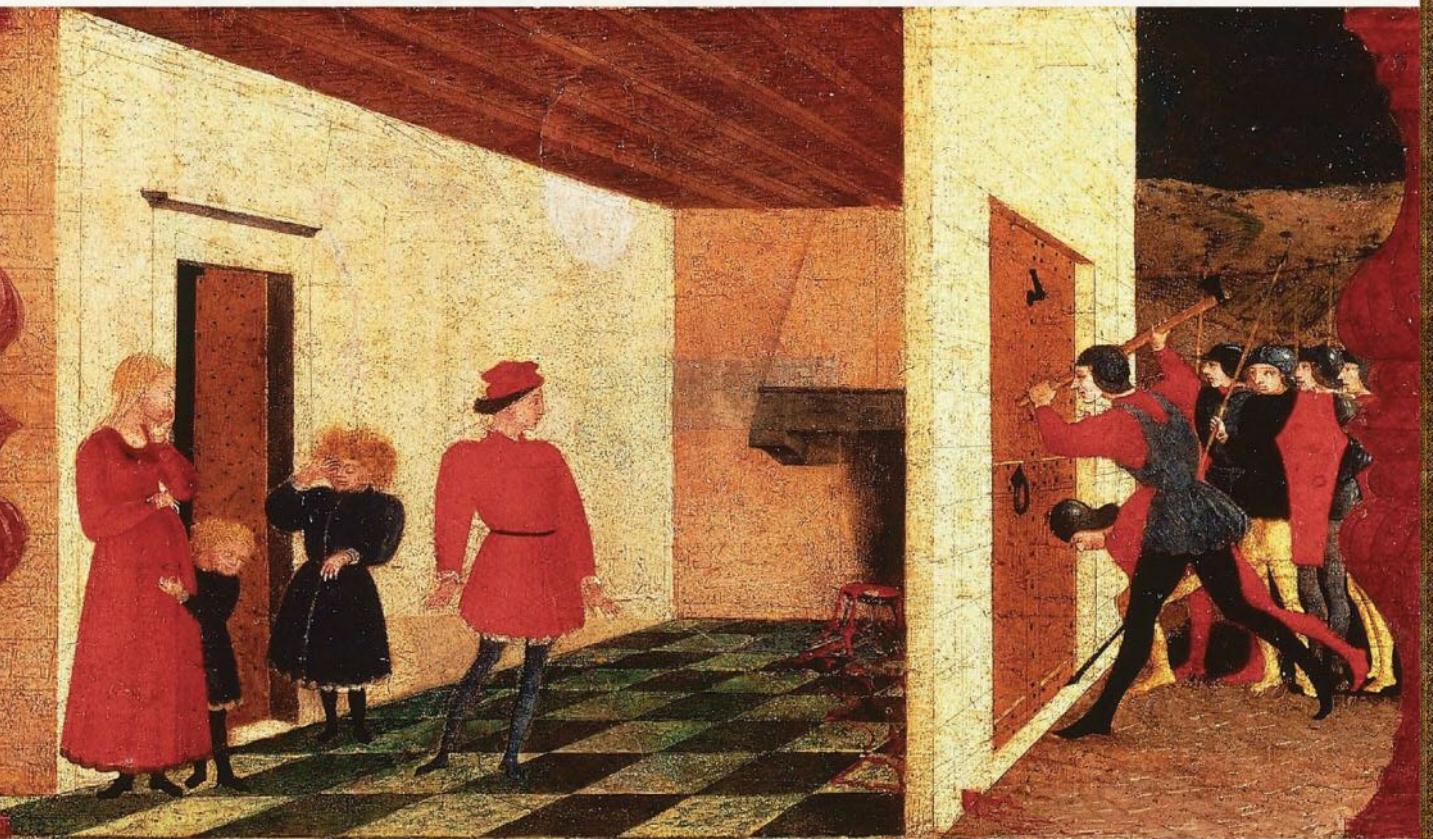
finit par la jeter dans un chaudron d'eau qui bouillait sur le feu, mais du sang jaillit de l'hostie consacrée (qui, selon le dogme de la transsubstantiation, est le corps du Christ) et teinta l'eau en rouge, trahissant le crime.

PATÈNE (ASSIETTE SUR LAQUELLE REPOSENT LES HOSTIES CONSACRÉES). TRÉSOR DE LA BASILIQUE SAINT-MARC, VENISE.
ORONZO / ALBUM



D'UNE LÉGENDE MÉDIÉVALE

toute l'Europe à propos de la profanation, par des juifs, d'hosties consacrées.



DEA / ALBUM



RAMON MANENT

► Un écho espagnol du miracle parisien

Dans toute l'Europe, de nombreux artistes ont adapté la légende de Paris, à l'instar du peintre qui a réalisé la prédelle (partie inférieure) du retable de Sigüenza. Une femme y donne à un juif l'hostie qu'elle avait gardée sous sa langue après la communion ①. Le juif poignarde l'hostie sous le regard de sa femme et de son fils ②. Puis il jette l'hostie dans un chaudron bouillant ; le Christ ③ apparaît dans le chaudron. Dans la péninsule Ibérique, d'autres œuvres reprennent la même histoire, comme le retable de l'Eucharistie et de la Trinité du monastère de Vallbona de les Monges, dans la province de Lérida.

► Les faits infamants de Paris

Le peintre italien Paolo Uccello a représenté dans ce tableau, conservé au palais ducal d'Urbino, le miracle des Billettes, du nom de la rue où vivait un usurier juif. À gauche, la femme lui remet l'hostie, tandis qu'à droite, l'épouse et les fils du juif, terrifiés, regardent le sang qui jaillit du chaudron et qui trahit le crime. Selon certaines versions, l'un des enfants raconte à l'extérieur ce qu'il a vu, mais une chrétienne l'entend, entre dans la maison, sort l'hostie de l'eau et alerte l'évêque. Celui-ci emprisonne le juif et expose l'hostie dans l'église proche de Saint-Jean-en-Grève, où elle resta intacte pendant quatre siècles.

PIZARRO AU PÉROU

LA MORT D'UN CONQUISTADOR

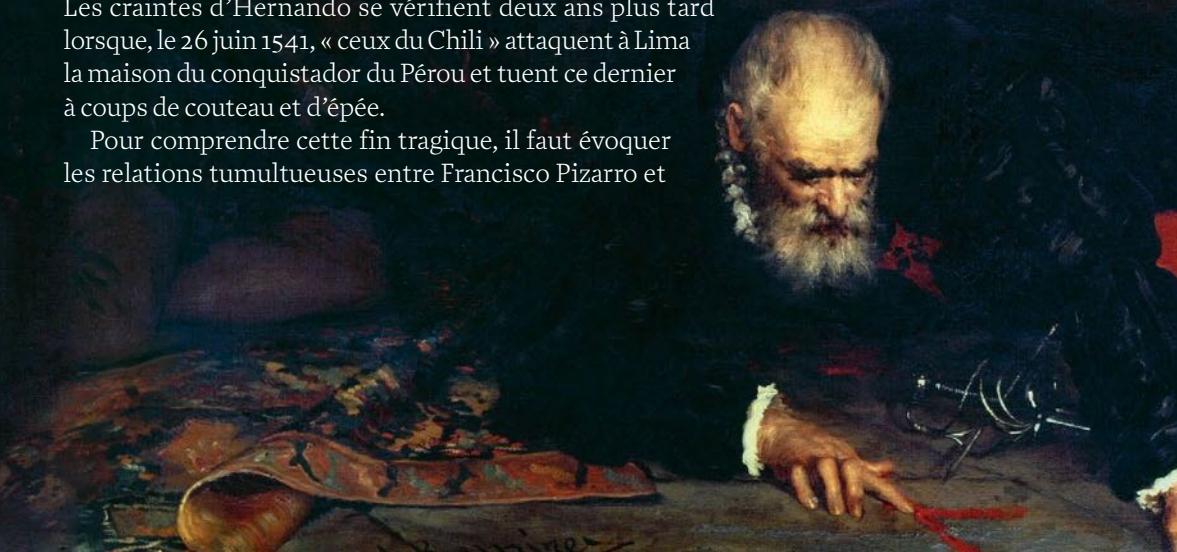
En 1541, Francisco Pizarro triomphe : à 66 ans, le voici gouverneur du Pérou au nom de la Couronne d'Espagne. Mais son ascension a créé des animosités. Le clan Almagro conspire sa revanche dans l'ombre des rues de Lima...

JOSÉ MARÍA GONZÁLEZ OCHOA

HISTORIEN

En 1539, sur le point de repartir pour la péninsule Ibérique, Hernando Pizarro avertit ainsi son frère Francisco : « Voyez, Votre Seigneurie, que je vais en Espagne et que la préservation de nous tous repose, après Dieu, sur la vie de Votre Seigneurie. [...] Que Votre Seigneurie ne consent pas que plus de dix de ceux du Chili se regroupent à cinquante lieues de l'endroit où se trouve Votre Seigneurie, car si vous les laissez se rassembler, ils vous tueront [...] et aucun souvenir ne restera de Votre Seigneurie. » Les craintes d'Hernando se vérifient deux ans plus tard lorsque, le 26 juin 1541, « ceux du Chili » attaquent à Lima la maison du conquistador du Pérou et tuent ce dernier à coups de couteau et d'épée.

Pour comprendre cette fin tragique, il faut évoquer les relations tumultueuses entre Francisco Pizarro et



LES DERNIERS INSTANTS DE PIZARRO

Mortellement blessé, Francisco Pizarro trace avec son propre sang une croix sur le sol. Par Manuel Ramírez Ibáñez. Huile sur toile, 1877. Musée de l'Armée, Madrid.

ORONZ / ALBUM





SEAN CAFFREY / GETTY IMAGES

LA PLACE D'ARMES DE CUZCO

Diego de Almagro et Hernando Pizarro se disputaient l'ancienne capitale de l'Empire inca, où furent construites la cathédrale (à gauche) et l'église de la Compagnie de Jésus (à droite).

Diego de Almagro, le meneur du groupe qu'Hernando Pizarro appelle dans sa lettre « ceux du Chili ». Almagro est un vétéran, un soldat aguerri sur tous les fronts. Il arrive au Panamá en 1515, où il fait la connaissance de Pizarro. En 1524, les deux conquistadors créent la Compagnie du Levant, dont le but est l'exploration et la conquête du Pérou. Petit, corpulent et grossier, Almagro est borgne, une flèche lui ayant crevé un œil qu'il dissimule généralement sous un bandeau. Sociable, mais de tempérament coléreux, il est doté de remarquables talents d'organisation et sera l'homme de

l'arrière-garde lors des trois expéditions au Pérou en 1524, 1526 et 1531. Si Pizarro dirigeait l'armée qui affrontait le danger sur le terrain, Almagro était chargé du recrutement des soldats et du ravitaillement, et veillait à ce que les navires soient construits dans les délais et de la façon voulue.

Le partage d'un énorme butin

L'amitié née entre Pizarro et Almagro se fissure suite à la capitulation de Tolède de 1529, document par lequel le souverain espagnol Charles Quint accorde à Pizarro la permission de prendre

CHRONOLOGIE RANCUNE ET RIVALITÉS

1529

Par la capitulation de Tolède, Charles Quint stipule les conditions de la conquête du Pérou pour **Pizarro** et ses compagnons, dont Diego de Almagro.

1533

Pizarro achève la conquête du Pérou en capturant l'Inca **Atahualpa** à Cajamarca. La répartition de l'immense trésor du souverain inca ne permet pas d'apaiser l'animosité entre Almagro et Hernando Pizarro.



BANNIÈRE DE PIZARRO. MUSÉE DE L'ARMÉE, TOLÈDE.
ORONZO / ALBUM



possession des terres du Pérou et lui concède toutes sortes de titres – *adelantado* (fonctionnaire de la Couronne pourvu d'un mandat sur un territoire), capitaine général et gouverneur –, reléguant au second plan Almagro, son associé. Indigné, ce dernier veut abandonner l'entreprise et n'accepte de la poursuivre qu'en échange d'un gouvernorat dans les terres conquises. Almagro se heurte par ailleurs au frère de Francisco Pizarro, Hernando, qui ne voit en lui qu'un paysan grossier et dépourvu de toute qualité de noblesse. Cette aversion réciproque entre les deux hommes aura des conséquences funestes.

La conquête de l'immense Empire inca, qui culmine en 1533 avec la capture de l'Inca Atahualpa, à Cajamarca, permet de renouer les liens entre Francisco et Diego. La répartition de l'énorme butin, des terres et des Indiens, surpassant les attentes des troupes espagnoles victorieuses, apaise les esprits et permet d'envisager une collaboration. Mais l'aversion entre Hernando et Diego ne sera jamais surmontée et évoluera en haine larvée.

Au printemps 1535, un litige éclate à propos des limites du gouvernorat qu'Almagro a obtenu au sud des terres conquises par Pizarro, dont la ville

BLESSÉ AU COMBAT

En 1524, une flèche tirée par un indigène lors de la première campagne de conquête du Pérou aux côtés de Pizarro éborgne Diego de Almagro (ci-dessous). Gravure, xvii^e siècle.



1535

Un litige éclate entre **Almagro** et **Hernando Pizarro** au sujet des frontières du gouvernorat de Cuzco. Ils finissent par conclure un accord : Almagro reçoit de l'argent pour financer sa conquête du Chili.

1537

Almagro revient au Pérou pour mater la rébellion de **Manco Cápac II**. Il s'empare de Cuzco et emprisonne Hernando Pizarro. En 1538, Almagro, vaincu à Las Salinas avec ses partisans, est exécuté en prison.

1541

Les partisans d'Almagro attaquent **Francisco Pizarro** à Lima. Assiégé dans ses appartements, le conquistador meurt blessé de plusieurs coups d'épée et de couteau.



GRANGER / ALBUM

LA RÉSISTANCE À LA CONQUÊTE

Manco Cápac II fut le premier des quatre « Incas de Vilcabamba » à affronter les conquistadors espagnols. Cette gravure de Poma de Ayala montre l'Inca trônant.

de Cuzco. Après de multiples tractations, Almagro et Francisco Pizarro concluent un accord : le premier renonce à Cuzco en échange d'une forte somme en pièces d'or, d'un montant de 200 000 *castellanos*, destinés à financer sa grande entreprise de conquête du Chili. Mais l'expédition ne donne pas les résultats escomptés, et Almagro décide en 1537 d'anticiper son retour. Il a appris qu'une rébellion indigène menée par Manco Cápac a éclaté au Pérou, que l'Inca attaque et rase de nombreuses enclaves espagnoles, et assiège Cuzco, défendue par Hernando Pizarro. Almagro entre dans Cuzco, s'empare de la ville et emprisonne Hernando, tandis que Manco

Cápac, ayant levé le siège, part se cacher dans les montagnes de Vilcabamba.

Quelques mois plus tard paraît un décret royal accordant définitivement Cuzco à Francisco Pizarro. Ce dernier décide alors d'envoyer à son frère Hernando – entre-temps libéré par Almagro – un détachement de 800 hommes pour prendre le contrôle de la ville. Lors de la bataille qui se déroule le 3 avril 1538 à Las Salinas, une plaine près de l'ancienne capitale inca, les partisans d'Almagro sont vaincus.

Diego de Almagro, qui n'a pas participé au combat parce qu'il était malade, est capturé et soumis à un procès expéditif à la demande d'Hernando, son ennemi juré. Francisco laisse son frère agir ; la sentence est impitoyable, malgré la garantie donnée à Diego Almagro dit « le Jeune », fils d'Almagro, d'épargner la vie de son père. Le 8 juillet, après avoir écrit un testament en faveur de son fils, Diego est garrotté dans sa prison. Puis il est décapité et sa tête, exposée pendant plusieurs jours sur la place principale de Cuzco. Charitables, les

LE ROI DE VILCABAMBA

MANCO CÁPAC : L'ALLIÉ SE REBELLE

À près la mort d'Atahualpa, Pizarro fait couronner empereur l'un de ses frères cadets, Manco Cápac. Il établit pendant quelque temps une relation de confiance avec lui, presque amicale, mais l'Inca se rebelle en 1535 contre la domination espagnole. Après plusieurs batailles, il se réfugie avec ses hommes dans la vallée de Vilcabamba. Gonzalo Pizarro, envoyé par son frère, découvre la cachette de l'Inca et envoie deux cousins de Manco négocier avec lui, mais celui-ci les fait exécuter avant de s'enfuir. Gonzalo capture l'épouse de Manco, Cura Ocllo, dont on raconte qu'elle se couvrit d'immondices pour éviter d'être violée. Peu de temps après, en représailles d'un autre acte sanglant de Manco, Gonzalo ordonne que la princesse soit criblée de flèches jusqu'à la mort. Le cadavre, mis dans un panier, est jeté dans le fleuve Yucay, afin que son mari le trouve. En 1545, Manco Cápac est trahi et assassiné par des Espagnols, auxquels il avait offert sa protection. Selon les chroniques, l'Inca avertit son fils Titu Cusi Yupanqui : « Ne consens pas que [les Espagnols] entrent sur tes terres, même s'ils te convainquent avec leurs paroles, car leurs paroles doucereuses m'ont trompé et feront de même avec toi si tu les crois. »

Après avoir été garrotté, Almagro fut décapité, et sa tête exposée sur la place principale de Cuzco.

FORTERESSE DE CHOQUEQUIRAO

Située dans la vallée sacrée de Vilcabamba, cette citadelle inca fut l'un des derniers bastions de la résistance aux Espagnols.



GORDON WILTSIE / GETTY IMAGES

frères de l'ordre des Mercédaires lui donnent une sépulture dans l'église de la Merced.

À dater de ce jour, les partisans d'Almagro, rassemblés autour de son fils métis, âgé d'à peine 18 ans, jurent de se venger. Défaits, appauvris et écartés de toute charge, prébende ou distribution de terres, ils cultivent dès lors une animosité sourde, qui aboutira finalement à la conspiration mettant un terme à la vie du gouverneur du Pérou.

Une messe à haut risque

De son côté, Francisco Pizarro coule des jours tranquilles dans la Cité des Rois, l'actuelle Lima, qu'il a fondée et où il passe les dernières et les plus heureuses années de sa vie. Il vit depuis 1538 en concubinage avec doña Angelina, la fille de l'Inca Huayna Cápac, compagne fidèle et mère de ses deux derniers fils : Francisco, né à Cuzco en 1539, et Juan, né à Lima en 1540. À 63 ans, le « marquis », comme on l'appelle en raison du titre concédé par Charles Quint, fait de

LE CHÂTIMENT D'HERNANDO

Pour avoir fait exécuter Almagro, Hernando Pizarro est emprisonné sur ordre de Charles Quint (portrait ci-dessous). Il ne recouvrera la liberté qu'en 1561. Musée archéologique national, Madrid.



longues promenades dans la ville, observant la progression des travaux de construction de la future cathédrale et la façon dont le plan en damier des rues qu'il a lui-même dessiné donne progressivement à Lima l'aspect d'une ville de Castille.

Le matin du dimanche 26 juin 1541, Pizarro se lève à 5 h 30, comme à l'accoutumée, avant que l'aube déchire le ciel plombé de Lima. Les chroniques relatent que la nuit « s'était passée sous l'eau » et qu'un brouillard dense, assez fréquent, recouvrant au matin les rues et les édifices humides. Depuis quelques jours, des rumeurs circulent au sujet des plans de « ceux du Chili » pour assassiner le gouverneur du

Pérou, et l'on dit qu'ils pourraient passer à l'action ce dimanche, lorsque le gouverneur assistera à la messe. Mais Pizarro est alerté et, feignant d'être malade, il ne se rend pas à l'église.

Les rumeurs n'étaient pas infondées. Un groupe de partisans d'Almagro, mené par Juan de Rada, un conquistador vétéran, attendait près de l'église l'arrivée de Pizarro.



BPK / SCALA, FLORENCE

Constatant qu'il ne venait pas et craignant que leur conjuration soit découverte, ils décident de se diriger en hâte vers la maison du gouverneur. Ce dernier a invité une quinzaine d'amis à dîner, dont Juan Blázquez, son frère Francisco Martín de Alcántara, le capitaine Francisco de Chávez et son aumônier Garcí-Díaz. Après le repas, durant la soirée, un jeune domestique du nom de Tordoya entre dans la pièce en criant : « Aux armes, aux armes ! Les hommes du Chili viennent tuer le marquis, Monseigneur ! » Vingt hommes, dirigés par Juan de Rada, font irruption dans le vestibule, l'épée à la main. Il est possible qu'ils aient bénéficié d'une aide à l'intérieur, car la porte d'entrée était ouverte.

Pizarro envoie Chávez fermer la porte de ses appartements pendant qu'il s'arme. Mais Chávez, crédule, tente de parlementer sans barricader la porte ; les assaillants en profitent pour le transpercer d'une estocade. Quand Pizarro revient dans la salle à manger pour organiser la défense, domestiques et invités ont disparu ; les uns ont fui en sautant dans

L'ANALYSE DES OSSEMENTS

LA SCIENCE ÉCLAIRE LE CRIME

De 2006 à 2008, une équipe d'anthropologues médecins légistes, dirigée par le chercheur Edwin Raúl Greenwich Centeno, effectue une étude approfondie des ossements découverts en 1977 dans la cathédrale de Lima et attribués à Francisco Pizarro. Les résultats semblent confirmer, à presque 90 %, que les restes sont ceux du conquistador du Pérou. Effectivement, ces ossements sont ceux d'un individu de 1,74 mètre environ, robuste et âgé de 50 à 60 ans, ce qui correspond au physique de Pizarro. On a également observé des inflammations sur les os des talons, signe que la personne avait longuement marché au cours de sa vie. Les lésions des os semblent aussi coïncider avec le récit de la mort de Pizarro : plaies sur le visage et le crâne résultant

d'un coup porté par un objet lourd et contondant, entailles sur les vertèbres dorsales et la première lombaire et, surtout, une blessure mortelle ayant perforé la vertèbre cervicale et touché l'artère, provoquant une hémorragie et une mort rapide. Bien que les ossements soient probablement ceux de Pizarro, il faudra cependant attendre les résultats d'une analyse ADN pour en avoir la confirmation.

L'URNE FUNÉRAIRE

En 1977, une urne contenant un crâne est découverte dans la crypte de la cathédrale de Lima, avec l'inscription : « Ici se trouve le crâne du marquis don Francisco Piçaro, qui conquit les royaumes du Pérou. »



RAÚL GREENWICH

le potager par les fenêtres, les autres se sont cachés dans les armoires et sous les lits des chambres voisines. Seuls restent Martín de Alcántara, son demi-frère par sa mère, Gómez de Luna, son ami, et deux pages courageux, Tordoya et Vargas. Retranchés dans l'alcôve du gouverneur, ils ont à peine le temps d'ajuster leurs cuirasses et de dégainer leurs épées.

Achevé d'un coup de cruche

Martín se précipite à la rencontre des assaillants, qu'il arrête devant la porte et force à reculer, tandis que Francisco finit de boucler son armure. Aux cris de « Mort au traître ! » et autres imprécations, les défenseurs repoussent les assauts pendant quelques minutes et empêchent les assaillants d'entrer dans les appartements. Mais les agresseurs sont trop nombreux, et une estocade transperce la poitrine de Martín. Peu après, Tordoya et Vargas sont mortellement blessés. Malgré leur désavantage, Gómez de Luna et Pizarro résistent sur le seuil jusqu'à ce que, cerné par ses adversaires, Pizarro se retrouve seul et soit



PAUL SPRINGETT / ALAMY / ACI

repoussé dans sa chambre. Il réussit à blesser deux de ses ennemis, mais il est cerné par des épées qui ne lui laissent aucune échappatoire. Il reçoit plusieurs coups, dont deux mortels : l'un lui transperce un poumon et la trachée, l'autre la gorge. À genoux et sentant sa fin proche, Francisco Pizarro trempe ses doigts dans le sang qui jaillit à gros bouillons de son cou et trace une croix sur le sol ; il la baise, balbutie le nom du Christ et demande à se confesser. Pour toute réponse, l'un des traîtres attrape une énorme cruche pleine d'eau et la lui brise violemment sur la tête.

Une fois le gouverneur mort, la panique et le chaos s'emparent de Lima. Plusieurs partisans d'Almagro veulent profaner publiquement les corps des deux frères Pizarro, mais le courage de deux femmes, Inés Muñoz, veuve de Martín de Alcántara, et María Lezcano, épouse du soldat Juan de Barbarán, aussi assassiné par les almagristes, empêche cette dernière humiliation. Elles revêtent Francisco Pizarro de l'habit de l'ordre de Santiago, lui mettent un fauchon (une épée à lame courbée en usage

à l'époque) entre les mains, des éperons, et le veillent en chantant son cadavre dans le couvent de la Merced. Il sera enterré le lendemain matin, dans une tombe improvisée dans la nef de la cathédrale inachevée, accompagné par un maigre et triste cortège.

Après la mort du gouverneur, une vague de vengeances et de dénonciations envahit le Pérou. Lors de l'affrontement décisif, près de Huamanga, les almagristes sont vaincus par le nouveau gouverneur, Cristóbal Vaca de Castro. Almagro le Jeune est exécuté sur la même place de Cuzco que son père, puis enterré à ses côtés dans l'église de la Merced. Curieusement, c'est également dans ce lieu que, quatre ans plus tard, en 1548, sera enterré Gonzalo Pizarro, frère cadet du conquistador, exécuté pour rébellion à la Couronne. ■

LA CATHÉDRALE DE LIMA

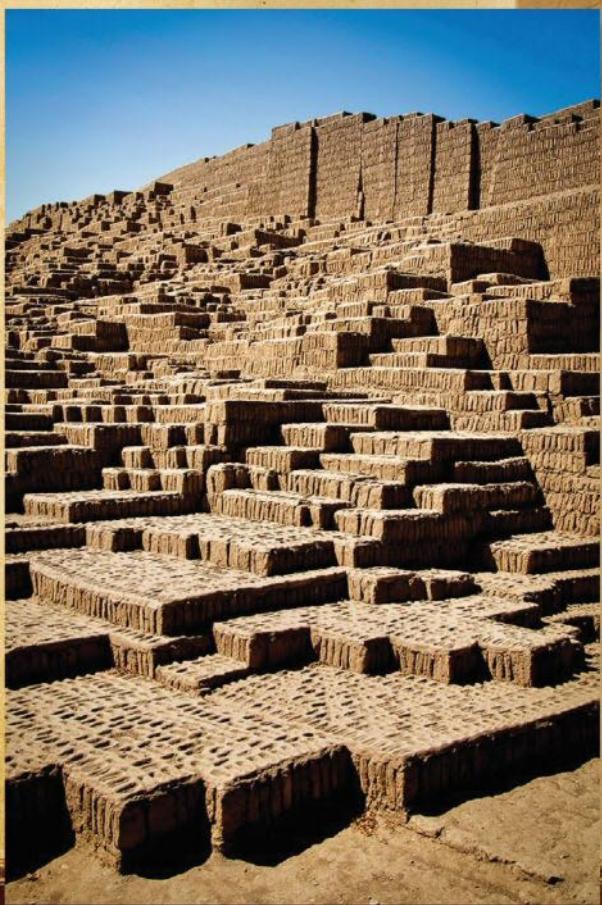
Pizarro dédie la cathédrale de Lima, inaugurée en 1540, à la Vierge de l'Assomption. C'est à l'occasion des travaux de rénovation effectués en 1977 que les restes du conquistador ont été découverts dans la crypte.

Pour en savoir plus

ESSAI
Francisco Pizarro. Conquistador de l'extrême
B. Lavallé, 2004, Payot.

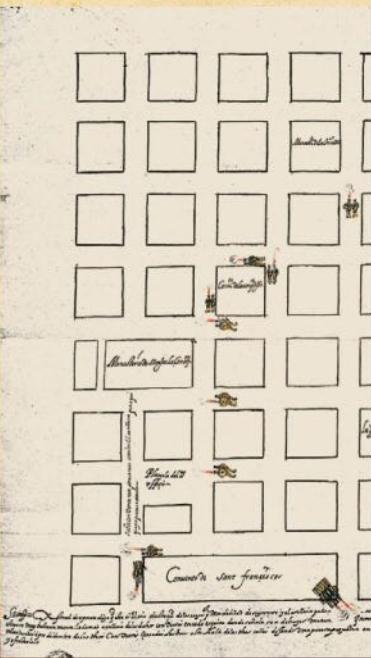
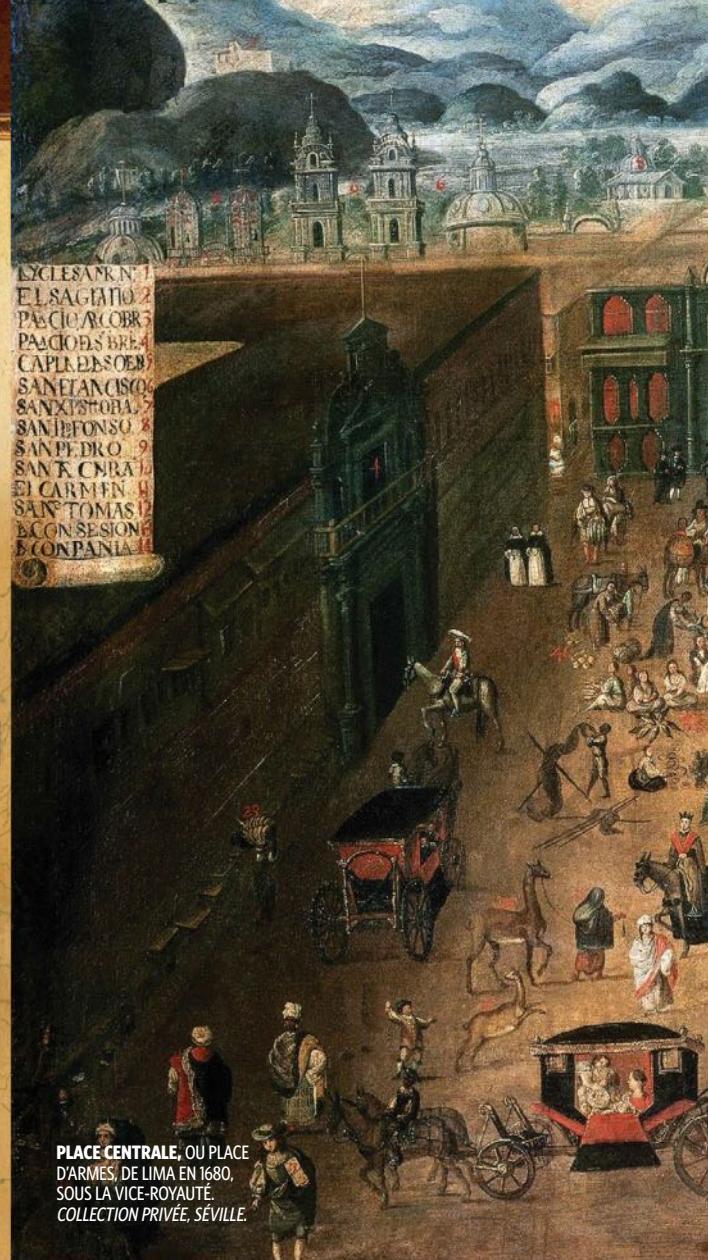
LE PÉROU HÉRITE D'UNE CAPITALE

En 1534, Francisco Pizarro décide de transférer la capitale du Pérou sur la côte. Situé à l'embouchure du Rimac, l'endroit est doté d'un climat agréable, d'une population pacifique, d'arbres fruitiers et de bois. C'est ainsi qu'en 1535 naît Lima, qui doit son nom de « Cité des Rois » à sa fondation peu après la fête de l'Épiphanie.



1 Huaca Pucllana

Les vestiges de cet ancien centre cérémonial, construit entre 200 et 700 apr. J.-C., se trouvent à l'emplacement de l'actuelle Lima. Sous l'occupation huari, il devint un vaste cimetière pour l'élite (entre 700 et 1000 apr. J.-C.). Les Ychmas furent les derniers à s'installer dans la région. Ils rasèrent les tombes et transformèrent le lieu en une implantation secondaire, jusqu'à ce que l'Empire inca le conquière en 1470.

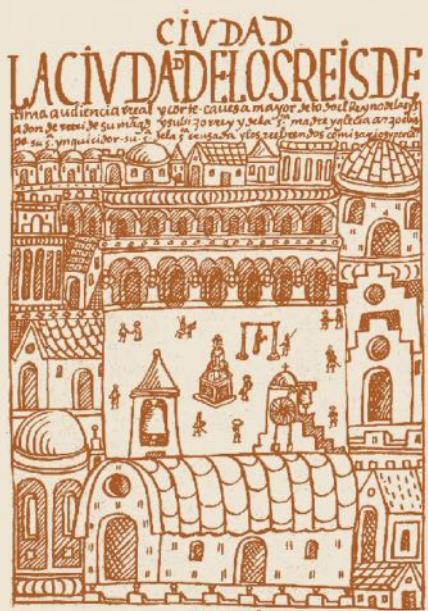
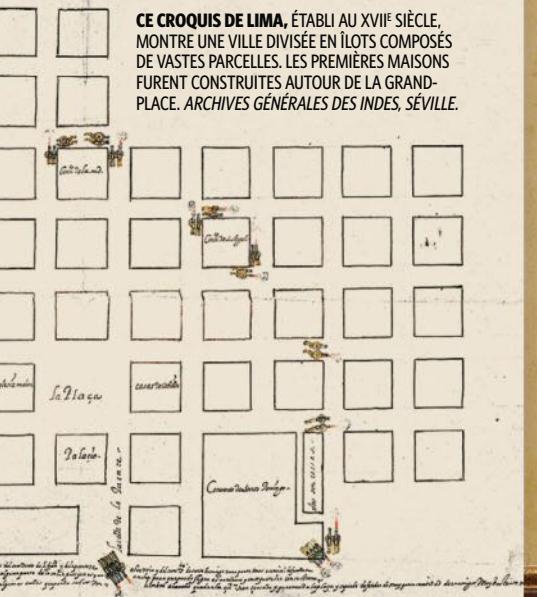




3 Le cœur de Lima
Pizarro détermine le quadrillage de la ville depuis l'emplacement où doit se situer la grand-place. En 1598, arrivant à Lima, l'historien Bernabé Cobo écrit à propos de cette place : « C'est la plus grande et la mieux formée que j'ait jamais vue, même en Espagne. Elle occupe tout l'espace d'un bloc entouré de chaque côté par la largeur des quatre rues [...] ; elle mesure plus de deux mille pieds des quatre côtés ; elle est très plane... »

APESCAERA
ESQUADRA
BUVINDEMAR
CELIONDESMER
TRUTAS
PINAS
CHIRIMOIAS
PANONDETE
PATA DEGIN
FRA DE CHIE
GRA ADILES
GAIABAS
PACAES
PEPINOS DE
AGUACESONA
LUVUMAS
SRIBETRA
CARACUCHOS
AMNCAES
NORVOS
QUERODETE
BICUNA
INDIASERA
MEPCACTH
PEERES
CARRILAS
ECHO LAYO
MRCATAS
MNESSOGUE
NARSISO
CAMOTES
PAPAS.

CE CROQUIS DE LIMA, établi au XVII^e siècle, montre une ville divisée en îlots composés de vastes parcelles. Les premières maisons furent construites autour de la grand-place. ARCHIVES GÉNÉRALES DES INDES, SÉVILLE



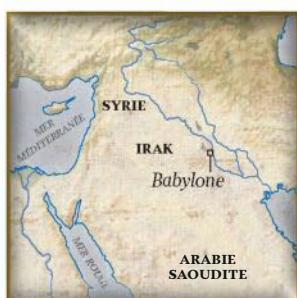
2 La Cité des Rois
Francisco Pizarro participa activement à l'élaboration des plans d'urbanisme de Lima. Il dessina un tracé en damier, avec une grande place centrale entourée de maisons bien ventilées et de très bonne facture, en dépit d'un climat régional torride et humide, qui rendait la ville plus insalubre que Cuzco. Le 18 janvier 1535, Pizarro préside la cérémonie de la fondation de la ville au nom du roi Charles Quint.

La porte d'Ishtar, un puzzle de milliers de fragments

En 1928, l'archéologue Walter Andrae se lance un défi de taille : reconstituer à Berlin la porte monumentale de l'antique Babylone.

Le 26 mars 1899, les Allemands Robert Koldewey et Walter Andrae entreprennent des fouilles à Babylone pour le compte de la Société allemande d'Orient, afin de découvrir tout ce qui, d'après les textes classiques et la Bible, existait dans la cité mythique du roi Nabuchodonosor II : la tour de Babel, les jardins suspendus, les murailles, les palais, le pont qui unissait les deux moitiés de la ville... Peu à peu, les archéologues mettent au jour des vestiges. Mais ils ne s'attendaient pas à découvrir une construction qu'aucune source antique ne mentionnait : la porte monumentale d'Ishtar, l'une des principales entrées de la Babylone du VI^e siècle av. J.-C.

Les fouilles se poursuivent de façon quasi ininterrompue jusqu'au 5 mars 1917.



Au cours de ces années, Koldewey met au jour la grande avenue processionnelle de la ville, les temples, le palais de Nabuchodonosor, la mythique tour de Babel et la porte d'Ishtar. En réalité, la porte a été découverte avant même que ne soit donné le premier coup de pioche, d'après ce que l'on peut déduire des mots de Koldewey : « Lors de ma première visite à Babylone, les 3 et 4 juin 1887, et de nouveau lors de ma deuxième visite, les 29 et 31 décembre 1897, j'ai vu de nombreux

fragments de briques en relief émaillées. » Ces briques n'étaient autres que les restes de la décoration de la célèbre porte.

Plus de 900 caisses

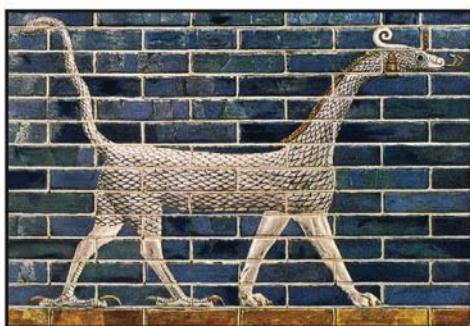
La porte d'Ishtar est mise au jour entre 1902 et 1904, mais il faut attendre 1914 pour que l'ensemble monumental qui l'unissait à la voie processionnelle de Marduk et le système défensif de la porte et de la muraille soient dégagés. Une fois les fouilles terminées, il a été possible de distinguer les différentes phases de construction de la porte. La plus ancienne, œuvre de Nabopolassar (626-605 av. J.-C.), utilise des briques en relief non vernissées, remplacées par des briques émaillées, mais sans relief, lors d'une seconde phase sous le même souverain. Enfin,



LA STAR DE BERLIN

Voici la porte telle qu'on peut la voir au musée de Pergame, à Berlin, suite à sa restitution en 1928.

sur les portes antérieures, le fils de Nabopolassar, Nabuchodonosor II, a érigé une autre porte avec des bas-reliefs de dragons et de taureaux en briques vernissées.



1898

Robert Koldewey est nommé directeur des fouilles à Babylone.

1902

Découverte de la porte d'Ishtar et début des fouilles, qui durent deux ans.

1914

Mise au jour du système défensif de la porte d'Ishtar et de la muraille.

1928

Walter Andrae reconstitue à Berlin la porte d'Ishtar et une partie de la voie processionnelle.

DRAGON (MUSHUSSU), EMBLÈME DU DIEU BABYLONIEN MARDUK, SUR LA PORTE D'ISHTAR. MUSÉE DE PERGAMÉ, BERLIN.



JOSÉ FUSTE RAGA / AGE FOTOSTOCK

Outre la gigantesque structure de la porte, les archéologues ont concentré leur intérêt sur la décoration en briques qui la couvrait à l'origine. Ils ont recueilli des dizaines de milliers de fragments de briques, remplissant environ 900 caisses. À cause de la Première Guerre mondiale, tout ce matériel a dû être abandonné à Babylone, excepté une partie qui s'est retrouvée à l'université de Porto. En 1925, après le décès de Koldewey

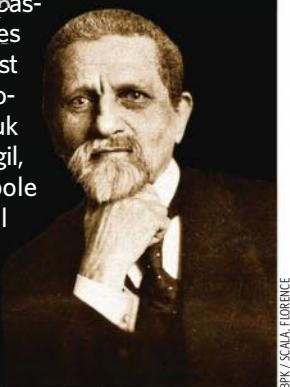
et à la suite de longues négociations, Andrae a obtenu de cette institution qu'elle lui restitue les caisses contenant les briques vernissées.

Les caisses arrivent à Berlin entre la fin de 1926 et le début de 1927. L'année suivante, Andrae est nommé directeur du département du Proche-Orient au musée de Pergame, où il dispose d'un espace d'exposition gigantesque. Il décide alors de reconstruire la porte en entier. Comme il l'explique



IMAGINER LE PASSÉ

LORSQUE KOLDEWEY met au jour les vestiges de la voie processionnelle et de la porte d'Ishtar, il ne peut s'empêcher d'imaginer la procession du Nouvel An sous le règne de Nabuchodonosor II : « La statue [du dieu Marduk], portée en procession par un cortège solennel, accompagnée de musique bruyante et des véhémentes oraisons de la foule, dépassait au-dessus des têtes du peuple tapageur. C'est ainsi que j'imagine la procession du dieu Marduk quand, sortant de l'Esagil, peut-être par le péribole [l'enceinte sacrée], il commençait sa marche triomphale sur la voie processionnelle de Babylone. »



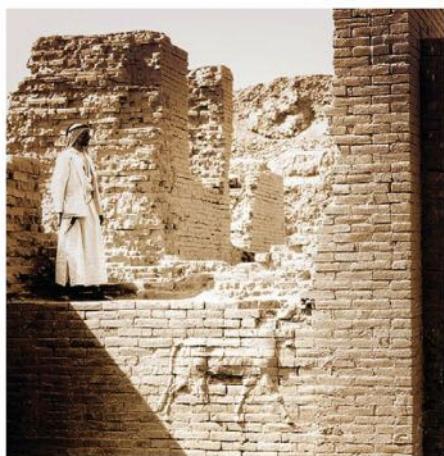
BPK / SCALA, FLORENCE

LES VESTIGES DE BABYLONE

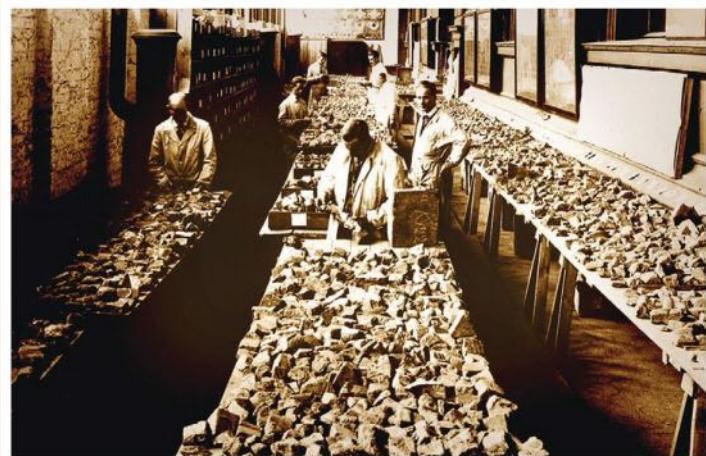
LORSQUE ROBERT KOLDEWEY entreprend les fouilles de la porte d'Ishtar à Babylone, il se heurte à la difficulté d'exhumer des vestiges enterrés à 12 mètres – et parfois jusqu'à 24 mètres – de profondeur. Pour retirer la terre, Koldewey emploie plus de 200 ouvriers locaux et conçoit un système innovant de wagonnets qui parcourent le site archéologique et permettent d'enlever les décombres. Sur cette page, on peut voir des photos des fouilles de Babylone au début du xx^e siècle et des travaux de restauration au musée de Pergame, à Berlin, avec les longues tables de travail sur lesquelles étaient entassées les briques rapportées d'Irak.



LES FONDATIONS de la porte d'Ishtar en 1932. Les équipes de fouilles durent parfois creuser jusqu'à 24 mètres de profondeur.



UN TAUREAU, symbole d'Adad, divinité du Climat et des Orages, sur la porte d'Ishtar.



À BERLIN, dans les années 1920, les milliers de fragments de briques vernissées sont triés et assemblés sur ces tables.



RAILS DES WAGONNETS
DANS LESQUELS ÉTAIENT
TRANSPORTÉS LES DÉCOMBRES
DES FOUILLES. À DROITE, UNE
TOUR DE LA PORTE D'ISHTAR
SURGIT DU SOL. 1902.

La salle du trône

LA FAÇADE de la salle du trône de Nabuchodonosor, de 12 mètres de haut, est également exposée à Berlin (ci-dessous). Elle est décorée de palmiers stylisés, symbole de fertilité et de longévité.



WORLD HISTORY ARCHIVE / AGE FOTOSTOCK

Voie processionnelle.

Cette chaussée de 900 mètres de long menait au centre religieux de Babylone. La statue de Marduk y défilait lors de la fête du Nouvel An.

Etemenanki.

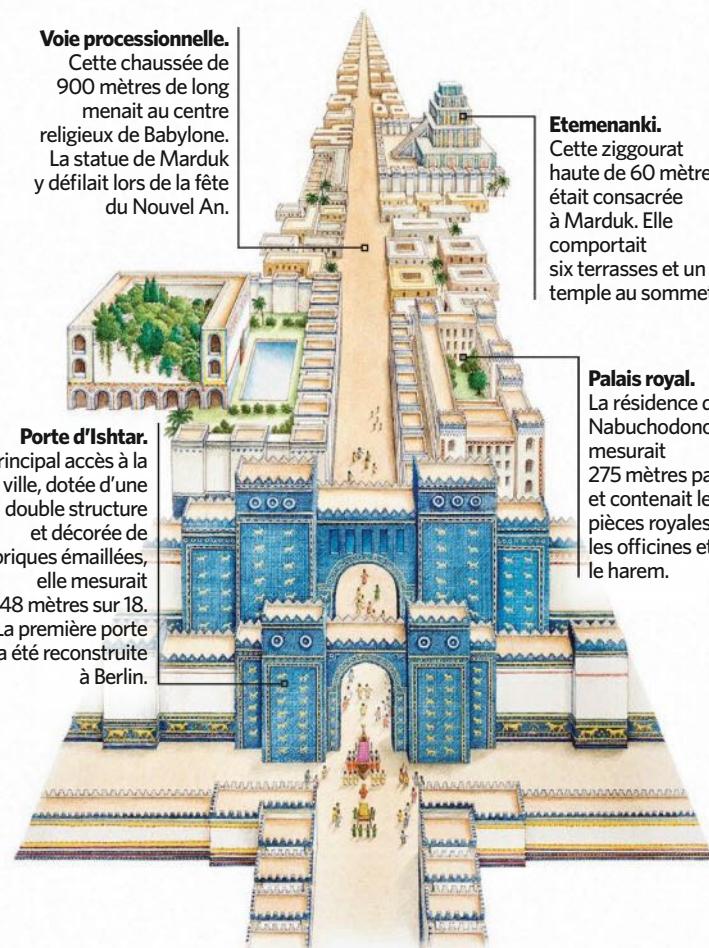
Cette ziggourat haute de 60 mètres était consacrée à Marduk. Elle comportait six terrasses et un temple au sommet.

Porte d'Ishtar.

Principal accès à la ville, dotée d'une double structure et décorée de briques émaillées, elle mesurait 48 mètres sur 18. La première porte a été reconstruite à Berlin.

Palais royal.

La résidence de Nabuchodonosor II mesurait 275 mètres par 183 et contenait les pièces royales, les officines et le harem.



DORLING KINDERSLEY / GETTY IMAGES

dans ses mémoires, « il fallait essayer de tirer le meilleur parti de ces murs et de ces salles immenses. J'ai dû insister auprès du ministère, qui devait donner l'argent. » Andrae fait construire une structure en bois qu'il recouvre de papier, sur lequel il dessine l'ensemble de la porte à taille réelle (en réalité à la hauteur qu'elle avait au moment de sa découverte). Après avoir vu cette restitution virtuelle, les autorités approuvent le projet.

Les travaux de reconstruction de la porte d'Ishtar commencent en 1928, sous l'égide d'une équipe de neuf sculpteurs et mouleurs.

Les milliers de fragments de briques vernissées sont disposés dans 200 énormes bidons d'eau, pour les laver et enlever l'excès de sel. Un bain de paraffine leur est ensuite donné pour fixer les restes d'émail.

Deux ans de travail

Les fragments sont ensuite triés par couleurs et par formes d'animaux, puis les restaurateurs essayent de les emboîter à la manière d'un puzzle. « Nous avions toujours entre six et sept fragments de chaque face en relief d'une brique, écrit Andrae, et le reconstructeur devait rechercher, parmi des

centaines de possibilités, deux fragments plats qui s'emboîtaient avec eux. » L'objectif est de recomposer les animaux à partir des fragments les mieux conservés. C'est seulement lorsqu'une brique particulière manquait de manière certaine qu'elle était remplacée par une réplique moderne.

Au bout de deux ans d'un travail patient, les restaurateurs peuvent présenter non seulement la reconstruction de la porte d'Ishtar, mais aussi celle de la voie processionnelle et de quelques palais adjacents. « En deux ans, se souvenait Andrae, nous avions terminé 30 lions,

26 taureaux, 16 dragons, deux parties de la façade de la salle du trône et la façade du palais parthe, et nous les avions montées dans l'aile méridionale. La voie des processions et la porte d'Ishtar ont pu être inaugurées lors de la célébration des 100 ans des musées, en 1930, avec l'autel de Pergame. » Depuis, la Babylone de Nabuchodonosor attend le visiteur à Berlin. ■

FELIP MASÓ
ARCHÉOLOGUE

ESSAI
Nabuchodonosor II, roi de Babylone
D. Arnaud, Fayard, 2004



La France à bon port

Chargé en pleine guerre de Sept Ans de peindre les grands ports maritimes du royaume, Joseph Vernet en livre une vision pittoresque, expurgée de toute trace du conflit.

En 1765, à peine deux ans après la signature du traité de Paris qui mit fin à la guerre de Sept Ans, Joseph Vernet doitacheverprématurément l'exécution d'une commande officielle, destinée à représenter tous les ports maritimes de France. Ruiné par un conflit qui l'a privé d'une grande partie de ses colonies d'outre-mer, l'État renonce à poursuivre cette imposante documentation de sa flotte, de son industrie et de son commerce. C'est que, pour

pittoresque qu'elles puissent paraître, ces marines avaient une fonction éminemment politique, qui perdit son sens après la fin de la guerre. Quand le peintre, installé à Rome, avait été appelé douze ans auparavant, en 1753, alors que la guerre n'avait pas encore éclaté, par le marquis de Marigny, directeur général des Bâtiments du Roi et frère de la marquise de Pompadour, il s'agissait de témoigner du prestige de la marine française, retrouvé après les efforts de

modernisation et de normalisation impulsés par le comte de Maurepas, secrétaire d'État à la Marine entre 1723 et 1749.

Industrie portuaire

Quand Vernet se met à peindre, la guerre fait rage. Pourtant, on ne trouve dans ses vues paisibles nulle allusion aux batailles où la flotte française se mesure à la marine anglaise, nulle vision de l'exploitation des colonies, nul rappel de la déportation des Acadiens

« rendus » à la France par le vainqueur britannique en Amérique du Nord. De fait, les tableaux de Vernet montrent la vie des ports sous l'angle du pittoresque et de la modernité industrielle. Ils répondent en cela à la demande de Marigny, qui lui écrivit : « Vos tableaux doivent réunir deux mérites, celui de la beauté pittoresque et celui de la ressemblance. »

Ces vastes vues, qui tiennent autant de Claude le Lorrain pour la lumière que

de Canaletto pour le sens du détail, sont ancrées dans le siècle des Lumières et dans l'esprit de l'Encyclopédie, tant elles mêlent les genres du paysage et de la scène de genre avec la pure et simple documentation de l'industrie portuaire.

De Toulon à Dieppe

Aidé par son disciple Volaire, Vernet s'installe avec femme et enfants pour de longues périodes dans chaque port ; il y travaille sous les instructions du premier commis de la marine. Il devance les attentes de ses commanditaires par l'étude sur le motif, l'observation soigneuse de la vie des ports recomposée en autant de petites scènes incluses dans les premiers plans de ses panoramas. À Bandol, Vernet montre la pêche au thon ; à Toulon, l'arsenal, le chantier de construction et l'armement d'un navire ; à Rochefort, la Corderie royale ; à Dieppe, la

pêche. À Sète, il s'épuise et songe à peindre une tempête, ce que lui refuse Marigny.

À Bordeaux, sujet de ce tableau, il montre la modernité de la ville récemment remodelée. Le regard part des jardins à la française du château Trompette, construction du xv^e siècle agrandie et transformée en citadelle par Louis XIV ; il suit, le long d'une puissante diagonale, les créneaux des fortifications, vient buter sur la tour carrée du château, puis repart sur la gauche le long des façades, baignées par la lumière matinale, que l'intendant Claude Boucher a fait construire quelques années auparavant. On observe dans l'estuaire, où se croisent le commerce fluvial et les vaisseaux destinés à l'outre-mer, des bateaux de tous les types, canots, chaloupes, embarcations d'agrément ou de service, bateaux de la Garonne ou de la Dordogne. Au premier



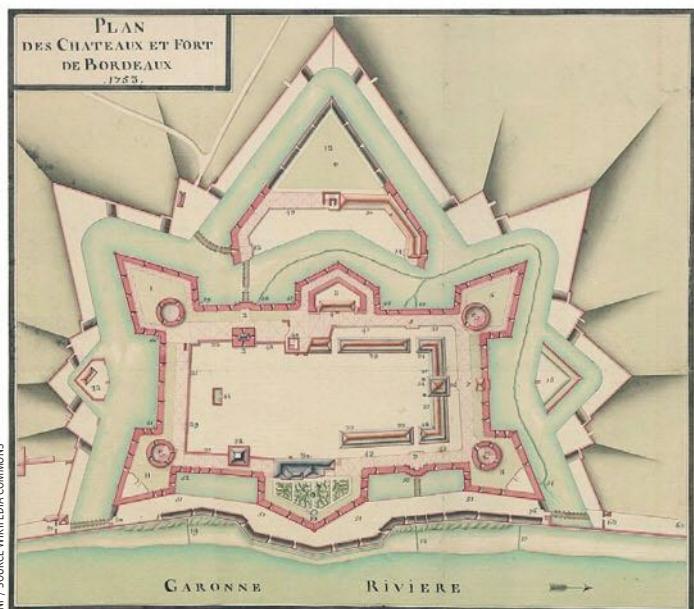
LA GABARRE assure la liaison commerciale sur la Dordogne entre Bordeaux et la Corrèze. Elle descend du bois pour la tonnellerie et monte des denrées issues du commerce maritime (le sel, la morue ou les produits des colonies).

LE MARQUIS DE TOURNY, intendant de Guyenne à Bordeaux, a œuvré à la modernisation urbaine de la ville. Il se tourne ici vers le spectateur.



IMAGE

LE CHÂTEAU TROMPETTE fut érigé au xv^e siècle pour assurer une présence royale à Bordeaux. Élargi et transformé en citadelle par Colbert au xvii^e siècle, il a été détruit en 1818.



BNF / SOURCE WIKIPEDIA COMMONS

plan se déploie la vie mondaine de cette capitale provinciale : un homme d'Église se penche vers deux dames pour leur offrir un bouquet, un groupe en discussion, où l'on reconnaît le marquis de Tourny, observe les manœuvres militaires sur les remparts.

Au total, le peintre achèvera 15 tableaux sur les 26 que prévoyait la commande initiale. Diderot, admiratif, y voyait davantage que des scènes de genre : de véritables tableaux d'histoire. Il louait dans ses critiques du Salon les paysages de

Vernet, comme plus tard on louera ceux de Jean-François Hue, chargé en 1791 par l'Assemblée constituante d'achever la commande faite à son maître quatre décennies plus tôt. ■

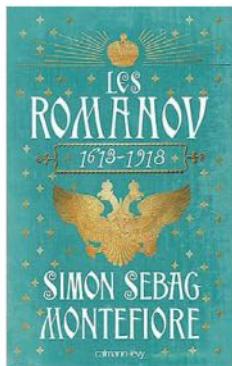
CHRISTIAN JOSCHKE
HISTORIEN D'ART

Pour en savoir plus

ESSAI
Les vues des ports de France. Joseph Vernet (1714-1789)
V. Alliot-Duchêne, E. Rieth, M.-P. Demarcq, A. Madet-Vache, D.-M. Boëll, Musée national de la Marine, 2012.

XVII^E-XX^E SIÈCLES

Les Romanov, une saga russe



LES ROMANOV, 1613-1918
 Simon Sebag Montefiore,
 Calmann-Lévy, 2016,
 660 p., 27,90 €

Fondée en 1613, la dynastie a forgé l'image du tsar autocrate. Retour sur un passé long de trois siècles qui permet d'éclairer le présent.

Voici l'histoire d'une famille qui s'installa sur le trône d'une principauté qui semblait promise à la disparition, et finit par régner sur un sixième de la Terre. Durant les trois siècles que dura leur règne, les Romanov parvinrent en effet à agrandir l'Empire russe de 50 000 kilomètres carrés en moyenne chaque année, soit de la superficie de la France tous les dix ans. Plus vaste pays du monde, la Russie d'aujourd'hui leur doit beaucoup.

Tout commence en 1613, quand une délégation de nobles russes se présente devant un adolescent d'une grande famille de l'aristocratie pour le supplier de prendre la tête de leur patrie aux abois. La Moscovie est alors en ruine et fait face aux assauts conjugués des Suédois, des Polonais et des Tatars. Après avoir longuement hésité, le jeune Michel accepte finalement le bâton ferré des souverains moscovites.

C'est par cette scène initiale que s'ouvre la saga des Romanov, que Simon Sebag Montefiore, grand spécialiste de l'histoire russe, nous relate dans une somme de presque 700 pages. Sous sa plume, la grande histoire n'exclut pas l'anecdote, ni l'érudition

le plaisir du conteur. On en apprend donc beaucoup sur les guerres, les traités et tout ce qui relève de la « grande politique », mais aussi sur les moeurs de la cour de Moscou, les luttes intestines qui déchirent la famille régnante ou les excentricités des tsars et tsarines qui se succèdent au Kremlin.

Galerie de portraits

Parmi les 20 souverains de la dynastie Romanov, des figures bien sûr se détachent. Celle de Pierre le Grand d'abord, qui fonde Saint-Pétersbourg, tourne son pays vers l'Europe, mais se montre également capable de torturer à mort un fils soupçonné d'avoir fomenté un coup d'État.

Celle de Catherine II, ensuite, princesse allemande mariée à Pierre III,

qui se révèle suffisamment habile pour éliminer son époux et s'installer elle-même sur le trône d'une Russie qu'elle agrandira de la Crimée ottomane et d'une partie de la Pologne.

Celle d'Alexandre II encore, qui s'empare de l'Asie centrale, abolit le servage, écrit à ses maîtresses des lettres d'amour d'une crudité surprenante et échappe à 11 tentatives d'assassinat avant d'être tué par une bombe lancée par un groupe de révolutionnaires.

Tsar de toutes les Russies était en effet un métier dangereux. Les nombreux meurtres qui émaillèrent leur histoire l'avaient fait comprendre aux Romanov bien avant que leur lignée, en 1918, ne s'éteigne sous les balles des bolcheviks. ■

CYPRIEN MYCINSKI



Retrouvez notre dossier sur la révolution russe p. 32.

Lénine, personnage graphique

En retournant à la source de l'engagement du meneur de la révolution, cette BD fait découvrir l'homme derrière le symbole.

Année après année, traçant leur sillon avec rigueur, les éditions Glénat ont imprimé leur marque dans le paysage de la bande dessinée historique. Napoléon, Gengis Khan, Louis XIV, Charles De Gaulle, Mao Zedong... habitent désormais la galerie de portraits de la collection « Ils ont fait l'histoire ». À l'occasion des 100 ans de la révolution russe, dresser le portrait de Lénine, le chef de la faction qui a pris le pouvoir, s'imposait. Le dessinateur Denis Rodier, le scénariste Ozanam et l'historienne Marie-Pierre Rey ont uni leurs talents pour cerner le caractère et l'action du stratège révolutionnaire.

Qui était-il vraiment ? Telle est la question qui hante les planches de cette BD. Incrire la vie d'un grand personnage en 46 pages de dessins et de bulles relève de la gageure. C'est toute la réussite de cet album de savoir maîtriser l'ellipse tout en donnant des repères suffisants au lecteur, même s'il est préférable d'avoir quelques notions minimales de ce qui s'est passé. L'art ici est de sélectionner les faits révélateurs et de les mettre en scène de façon vivante et cohérente.

Ce qui ressort, c'est le portrait en clair-obscur d'un



ÉDITIONS GLÉNAT 2016



ÉDITIONS GLÉNAT

Lénine humain, voire ordinaire, et qui irradie néanmoins un halo inquiétant. Ce stratège de génie, intellectuel en action, qui peut rester enfermé quinze jours dans sa chambre rideaux fermés, semble vivre dans la boîte noire de ses idées tendues vers l'accomplissement révolutionnaire. Sans caricature ni complaisance, on le suit dans l'engrenage implacable qui le mène à la dictature du prolétariat. ■

JEAN-MARC BASTIÈRE



LÉNINE

Ozanam, Denis Rodier,
Marie-Pierre Rey

Glénat, Fayard, mars 2017,
46 p., 14,50 €

MOYEN ÂGE

Une impossible condition

Deux ouvrages analysent, à travers deux thématiques différentes, la manière dont les juifs furent exclus ou intégrés à la chrétienté.

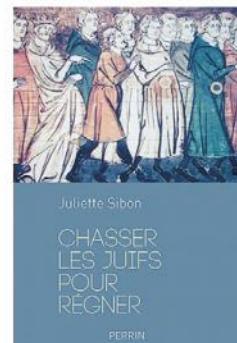
Cet ouvrage de synthèse présente l'histoire événementielle et politique de l'expulsion des juifs du royaume de France au cours des trois derniers siècles médiévaux. Il vise aussi, pour chaque période considérée, à mesurer l'impact réel que ces décisions étatiques ont pu avoir sur les populations juives : arrestations, saisies de leurs biens vendus aux enchères, départs en exil vers des territoires plus tolérants, etc. En 1182, Philippe Auguste, pour la première fois, décide d'expulser les juifs du domaine royal. Malgré une volonté de

poursuivre cette politique, Louis IX ne procédera qu'à quelques expulsions locales et temporaires. En 1306, avec Philippe le Bel, les mesures d'expulsion deviennent irrévocables et étendues à l'échelle du royaume. Charles VI en 1394, puis Louis XII pour les juifs du comté de Provence en 1501, achèvent cette politique d'ostracisme. Mais ces expulsions ont été, au moins jusqu'à la fin du XIV^e siècle, accompagnées de rappels de la part du roi, d'octrois de droits de séjour et de retours temporaires en 1198, en 1315, puis en 1359. Ce comportement royal hésitant rend compte de l'image

contradictoire que les juifs occupent dans la pensée chrétienne : à la fois peuple élu de Dieu, représentant de l'Ancien Testament, et peuple responsable de la mort du Christ. Cependant, l'auteur, et c'est un des intérêts du livre, préfère insister sur les raisons politiques et économiques, car derrière chaque expulsion ou chaque rappel se cachent des rapports de force au sein du gouvernement, de fortes tensions entre une volonté de chasser et un désir de maintenir des prêteurs souvent indispensables à la construction du royaume et de la monarchie française. ■

DIDIER LETT

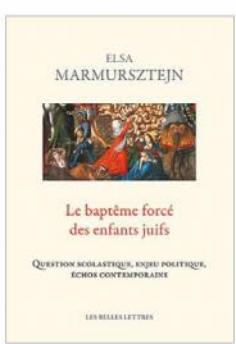
Retrouvez notre article sur les juifs au Moyen Âge p. 62.



**CHASSER LES JUIFS
POUR RÉGNER**

Juliette Sibon

Perrin, 2016,
304 p., 21,50 €



**LE BAPTÈME FORCÉ
DES ENFANTS JUIFS**

Elsa Marmursztein

Les Belles Lettres, 2016,
550 p., 35 €

Ce livre, sous forme d'enquête, prend comme point de départ une controverse scolaire de la fin du XIII^e siècle : est-il légitime de baptiser les enfants juifs contre la volonté de leurs parents ? À partir de cette question et des réponses qu'elle a suscitées, l'auteur tente non seulement de comprendre les rapports si complexes entre juifs et chrétiens à la fin du Moyen Âge, mais aborde également la filiation, le sacrement du baptême, la conception de l'enfance et le pouvoir du prince.

Puisque, dans l'Occident chrétien, la parenté spirituelle est considérée comme supérieure à la parenté charnelle, émerge peu à peu l'idée que l'enfant relève davantage du pouvoir de Dieu que de celui de ses parents biologiques, et qu'il est donc légitime que le prince (représentant de Dieu sur terre) puisse soustraire les jeunes juifs à leurs géniteurs pour en faire des chrétiens. Le baptême forcé des enfants devient un puissant moyen de se débarrasser des juifs par la conversion. Il s'explique aussi par le « péril juif pour

l'enfance » : en effet, surtout à partir du milieu du XII^e siècle, les juifs sont accusés de profaner les hosties consacrées ou de massacrer rituellement les enfants chrétiens.

Dans ce livre érudit, Elsa Marmursztein refuse d'inscrire son apport dans une histoire linéaire des persécutions aboutissant à l'Holocauste de la Seconde Guerre mondiale. Mais elle aborde des questions très contemporaines : l'antisémitisme, les persécutions, les stéréotypes, l'identité, la mémoire et la filiation. ■

D.L.

Découvrez la bande dessinée du Chat

Souvent insolent, toujours drôle, jamais méprisant!

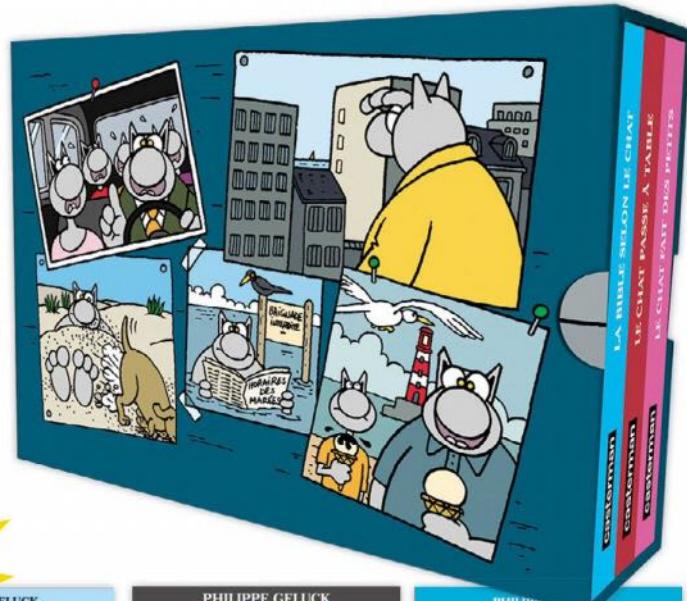
COFFRET BD LE CHAT

Philippe Geluck

Découvrez, dans ce coffret inédit, 3 albums de l'un des plus grands titres du Neuvième Art. Le Chat, célèbre personnage de BD créé par Philippe Geluck, manie comme personne l'aphorisme et la réplique cinglante. Retrouvez ici un premier florilège de ses meilleurs conseils et préceptes.

Coffret de 3 albums

Format : 22,5 x 30,5 cm – 35 €



Dans ce coffret :

- *La Bible selon le chat*
- *Le chat passe à table*
- *Le chat fait des petits*



BON DE COMMANDE

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
Coffret <i>Le Chat</i>	02.7557	35€€
Participation aux frais d'envoi				3€
Total de la commande			€

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Malesherbes Publications à : Malesherbes Publications/VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. 01 48 88 51 05

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/03/2017 pour la France métropolitaine. Délai de livraison : de 2 à 3 semaines.

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C. Paris B 323 118 315

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél

27E3A

E-mail

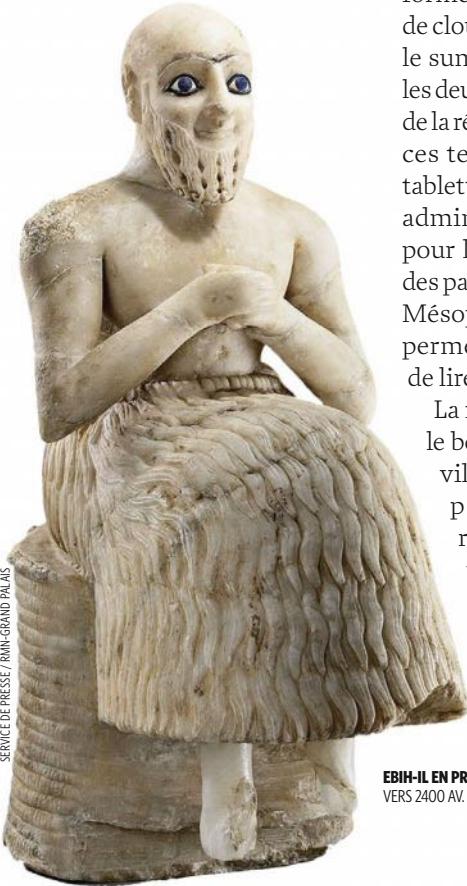
J'accepte de recevoir les offres de *Histoire & Civilisations* oui non
et de ses partenaires oui non

ANTIQUITÉ ORIENTALE

Voyage entre Tigre et Euphrate

Terre des premières inventions humaines, la Mésopotamie est à l'honneur au Louvre-Lens, à travers 400 œuvres d'art.

Alors que des sites comme Nimrud, Nineve ou Khorsabad ont été victimes de destructions et de pillages, l'exposition « L'histoire commence en Mésopotamie », présentée dans le très beau Louvre-Lens, est une première du genre en France : elle veut mettre en valeur l'histoire et les collections issues de zones de conflit, un moyen pour le directeur du Louvre, Jean-Luc Martinez, de protéger le patrimoine de l'humanité.

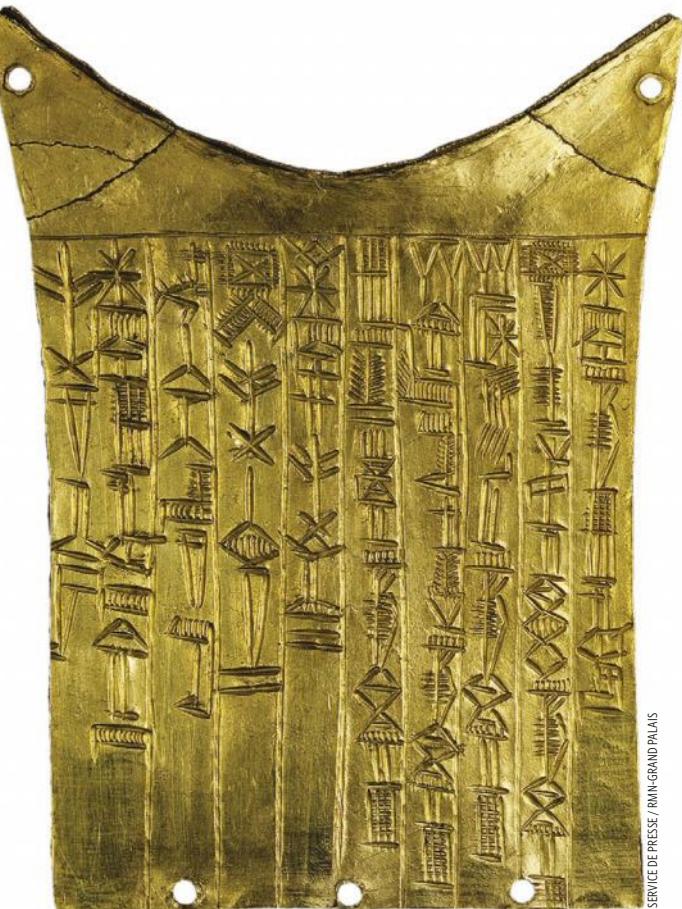


EBIH-IL EN PRIÈRE, PROVENANT DE MARI.
VERS 2400 AV. J.-C. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.

Ambitieuse, à la mesure de son sujet, elle nous fait découvrir ou redécouvrir une civilisation qui remonte au IV^e millénaire av. J.-C. et qui brilla durant trois mille ans entre le Tigre et l'Euphrate, soit pour l'essentiel l'Irak actuel.

C'est en Mésopotamie que fut inventée l'irrigation, qui permit de développer l'agriculture, comme en témoignent les dattes ou des grains d'orge présentés au visiteur, datant de 4 000 ans. C'est également là que naquit le cunéiforme, l'écriture en forme de clou, utilisée pour écrire le sumérien et l'akkadien, les deux principales langues de la région à l'époque. Tous ces textes gravés sur des tablettes d'argile, religieux, administratifs ou royaux pour la plupart, décrivent des pans entiers de la vie en Mésopotamie. Des écrans permettent aux visiteurs de lire les traductions.

La région est également le berceau des premières villes, bâties en argile, protégées par des remparts, dotées de temples et de palais somptueux. Les passionnés approfondiront ce voyage des



SERVICE DE PRESSE / RMN-GRAND PALAIS

origines avec la religion et des dieux omniprésents dans la vie quotidienne : Enlil, Enki, Ishtar ou Marduk régnait sur le panthéon, tandis que les hommes étaient destinés à les servir.

La plupart des 400 œuvres exposées proviennent du Louvre, à Paris, qui fut le premier en France à présenter des antiquités assyriennes, après les fouilles menées en 1843 par le consul Paul Émile Botta. ■

▲ **PLAQUE VOTIVE**
en forme de barbe,
vouée au dieu
Shara. Vers 2900-
2350 av. J.-C. Musée
du Louvre, Paris.

L'histoire commence
en Mésopotamie

LIEU Louvre-Lens

WEB www.louvre-lens.fr

DATE Jusqu'au 23 janvier 2017

CROISIÈRE DE MOSCOU À SAINT-PÉTERSBOURG

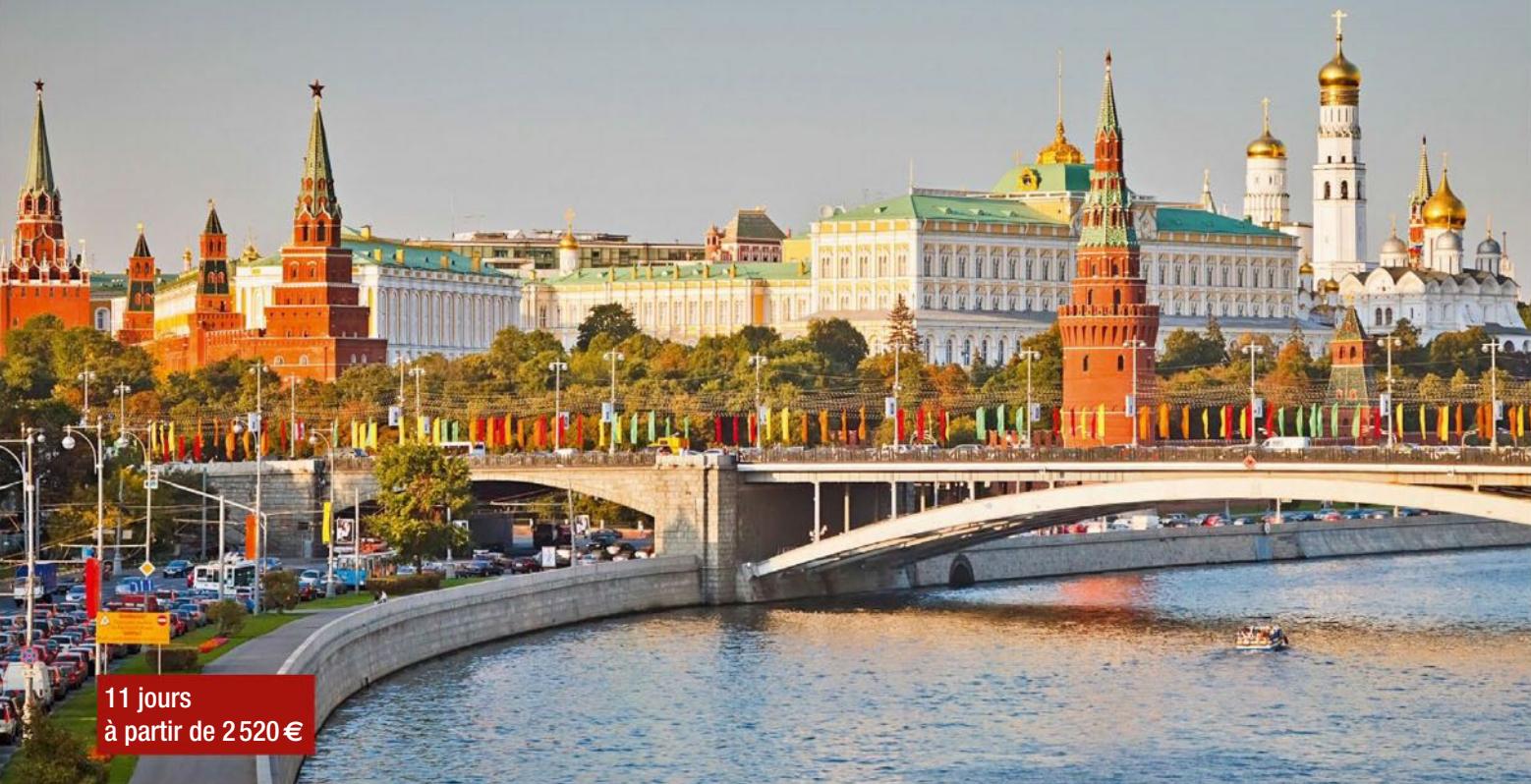


En partenariat avec

Le Monde L'Obs Télérama

Du 3 au 13 juillet 2017

Naviguez à travers la grande Russie,
un pays au cœur de l'histoire et de l'actualité.



11 jours
à partir de 2520 €

VOYAGEZ EN COMPAGNIE DE

• Nicolas WERTH

Historien, spécialiste de l'Union soviétique et directeur de recherche au CNRS, il a été attaché culturel auprès de l'ambassade de France à Moscou.

• Alain FRACHON

Entré au quotidien *Le Monde* comme correspondant, il a été chef du service étranger, rédacteur en chef puis directeur de la rédaction ; il est aujourd'hui éditorialiste de politique étrangère.

• Jean-Claude GUILLEBAUD

Ancien journaliste au *Monde*, éditeur et écrivain, aujourd'hui chroniqueur à *La Vie* et à *L'Obs*.

LES PRINCIPAUX LIEUX VISITÉS

Moscou – Ouglitch – Goritsy – L'île de Kiji – Saint-Pétersbourg
Des extensions avant et après le voyage vous sont également proposées à Kiev, à Souzadl et Iaroslav ou encore dans l'archipel des Solovki. Demandez vite votre brochure gratuite !

Demandez la documentation gratuite

par téléphone au 01 83 96 83 43

par mail à : croisiere-la-vie@rivagesdumonde.fr

par courrier, en retournant le bon ci-dessous, à :

Rivages du Monde - 19, rue du Quatre-Septembre – 75002 Paris



.....
Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

Code postal.....

Ville.....

Tél.

HICL_24

Courriel@.....

Je désire recevoir gratuitement, sans engagement, la documentation détaillée de la croisière de Moscou à St-Pétersbourg, proposée par *La Vie* du 3 au 13 juillet 2017. Je joins les adresses de mes amis intéressés sur papier libre.

Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification de vos données vous concernant.

Dans le prochain numéro



L'HÔTEL DE VILLE DE MARSEILLE DURANT LA PESTE DE 1720 (DÉTAIL). PAR MICHEL SERRE. VERS 1720-1730. MUSÉE DES BEAUX-ARTS, MARSEILLE.

QUAND LA PESTE S'ABATTIT SUR L'EUROPE

DEPUIS 767, LA PESTE avait disparu d'Occident. Son soudain et épouvantable retour au milieu du XIV^e siècle n'en est que plus terrible. Les médecins tentèrent de lutter contre la maladie ; la grande peste noire qui sévit à partir de 1348 emporte un tiers de la population d'Europe. L'épidémie ne cessera dès lors de réapparaître, laissant la mémoire d'un fléau ravageur à Rome en 1656, ou encore à Marseille en 1720.

EBLA, PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE DE L'HISTOIRE

EBLA EST AVEC URUK l'une des villes les plus anciennes de l'histoire de l'humanité. Fondée en Syrie au III^e millénaire, elle fut la capitale successive de deux puissants royaumes, dont témoignent encore

les vestiges de ses palais, de ses temples et surtout de sa grande bibliothèque. La découverte, dans les années 1970, de près de 15 000 tablettes constituant les archives royales a permis de redonner sa mesure à l'antique cité-État.



TAUREAU À TÊTE HUMAINE, DÉCOUVERT À EBLA, VERS 2300 AV. J.-C. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, IDLIB.

ERICH LESSING

L'odyssée du capitaine Cook

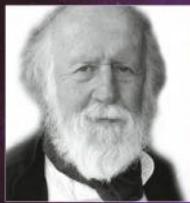
En 1769, le navigateur britannique James Cook entame un voyage exceptionnel à bord de l'*Endeavour*, à la recherche de la *Terra Australis*, le continent légendaire du Pacifique. Affrontant les dangers de la mer, il explorera la Polynésie, la Nouvelle-Zélande et les côtes de l'Australie.

La Crète ancienne

La civilisation minoenne apparaît au III^e millénaire av. J.-C. Durant mille cinq cents ans, elle dominera la mer Égée, avant de disparaître brutalement pour une raison obscure. De cette thalassocratie crétoise, il reste les somptueux vestiges des palais et les témoignages d'un art raffiné.

La famille à Rome

Dans une famille romaine, rien ne se décide sans l'accord du *pater familias*. Institution sacrée, le mariage n'est pas une partie de plaisir... Les sévères matrones ont pour rôle premier de procréer. Et si le divorce est autorisé, c'est avant tout dans le but de nouer des alliances politiques.



Une collection

Le Monde

Présentée par

HUBERT REEVES

Percez les secrets de l'Univers

Voyage dans le **COSMOS**

Une collection essentielle pour mieux comprendre les mystères de l'Univers : les trous noirs, le boson de Higgs, l'espace temps-quantique, les univers parallèles...



Voyage dans le
COSMOS

La matière noire

À la recherche de la plus grande inconnue de l'Univers

LE VOLUME 1
3,99
SEULEMENT

UNE COLLECTION PRÉSENTÉE PAR **HUBERT REEVES**

DÈS LE MERCREDI 28 DÉCEMBRE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

www.CollectionCosmosLeMonde.fr



Faisons briller L'ESPÉRANCE

chez les chrétiens d'Irak et de Syrie !



Les chrétiens d'Irak et de Syrie quittent peu à peu les ténèbres de la guerre et de l'exil. L'Œuvre d'Orient les aide à renaître au cœur de la Vallée des chrétiens, près de Homs, ou dans la plaine de Ninive, aux abords de Mossoul.

Avec votre soutien, nous construirons et réhabiliterons plus de logements, de dispensaires, d'écoles, d'entreprises et d'églises !

L'Œuvre d'Orient

Les chrétiens de France
au service des chrétiens d'Orient



Œuvre d'Église, nous donnons aux prêtres et religieux les moyens d'accomplir leurs missions - éducation, soins, aide sociale, pastorale - depuis 160 ans.

Credit photos : Fr Najeeb, op - F. Monleau - Œuvre d'Orient

POUR LES AIDER NOUS AVONS BESOIN DE VOUS !

*Si vous êtes imposable, un don de 100 € coûte réellement 34 €
Vous recevrez un reçu fiscal*

Envoyer votre chèque à l'ordre de l'Œuvre d'Orient - 16PB52TARG
20, rue du Regard 75006 Paris

Dons en ligne : www.oeuvre-orient.fr

Merci d'indiquer "16PB52TARG" dans le champ "commentaire" du formulaire de don.